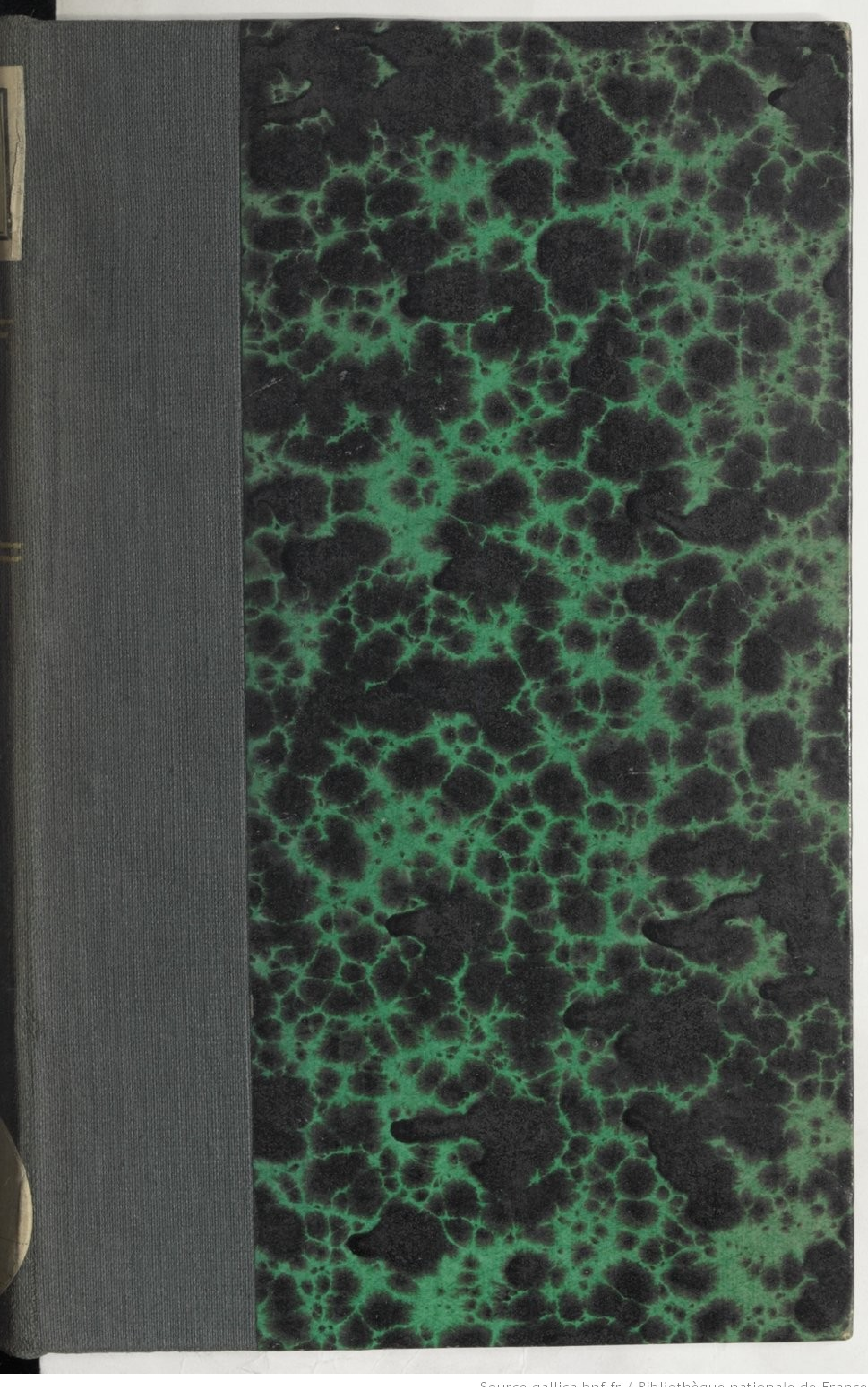
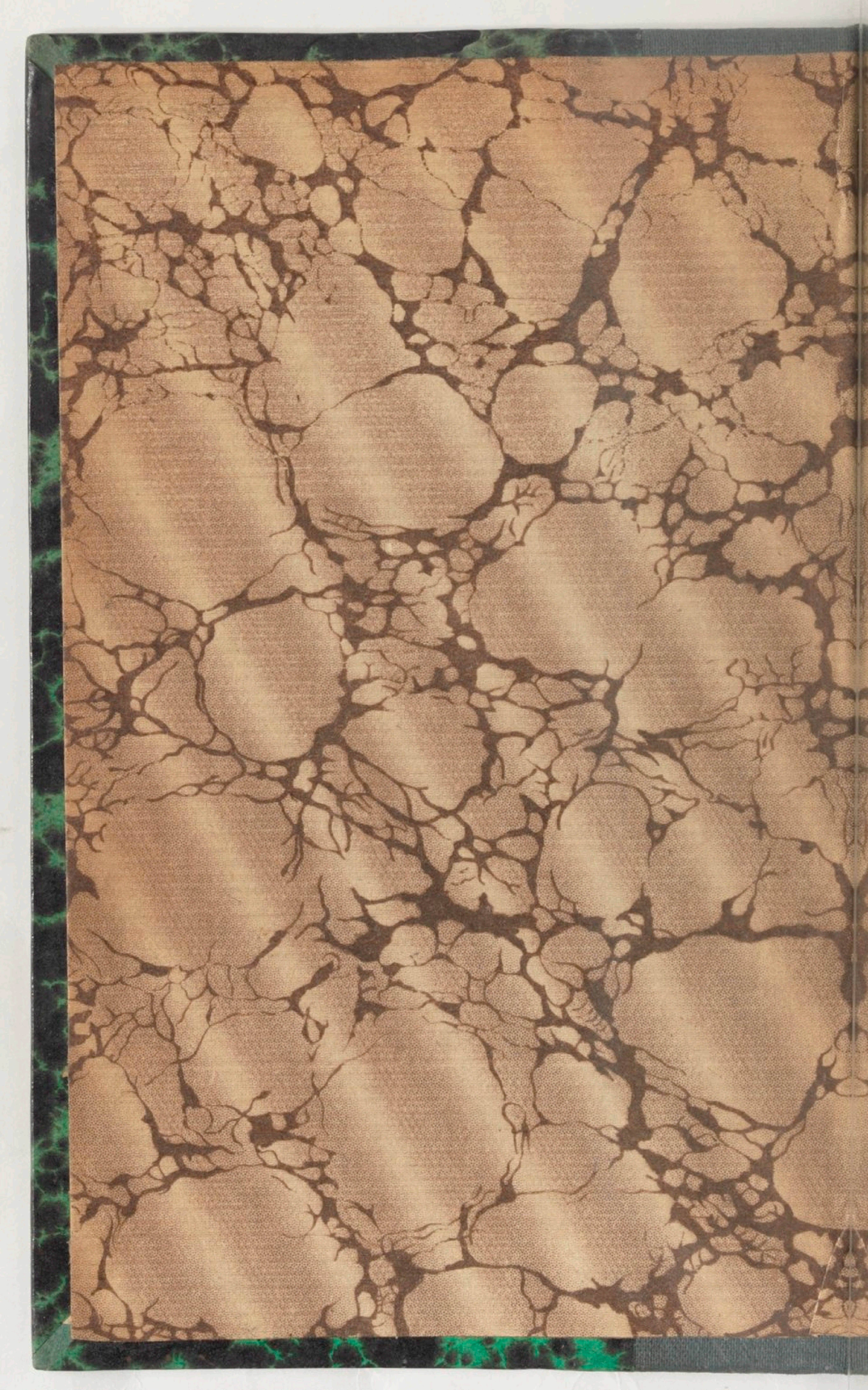


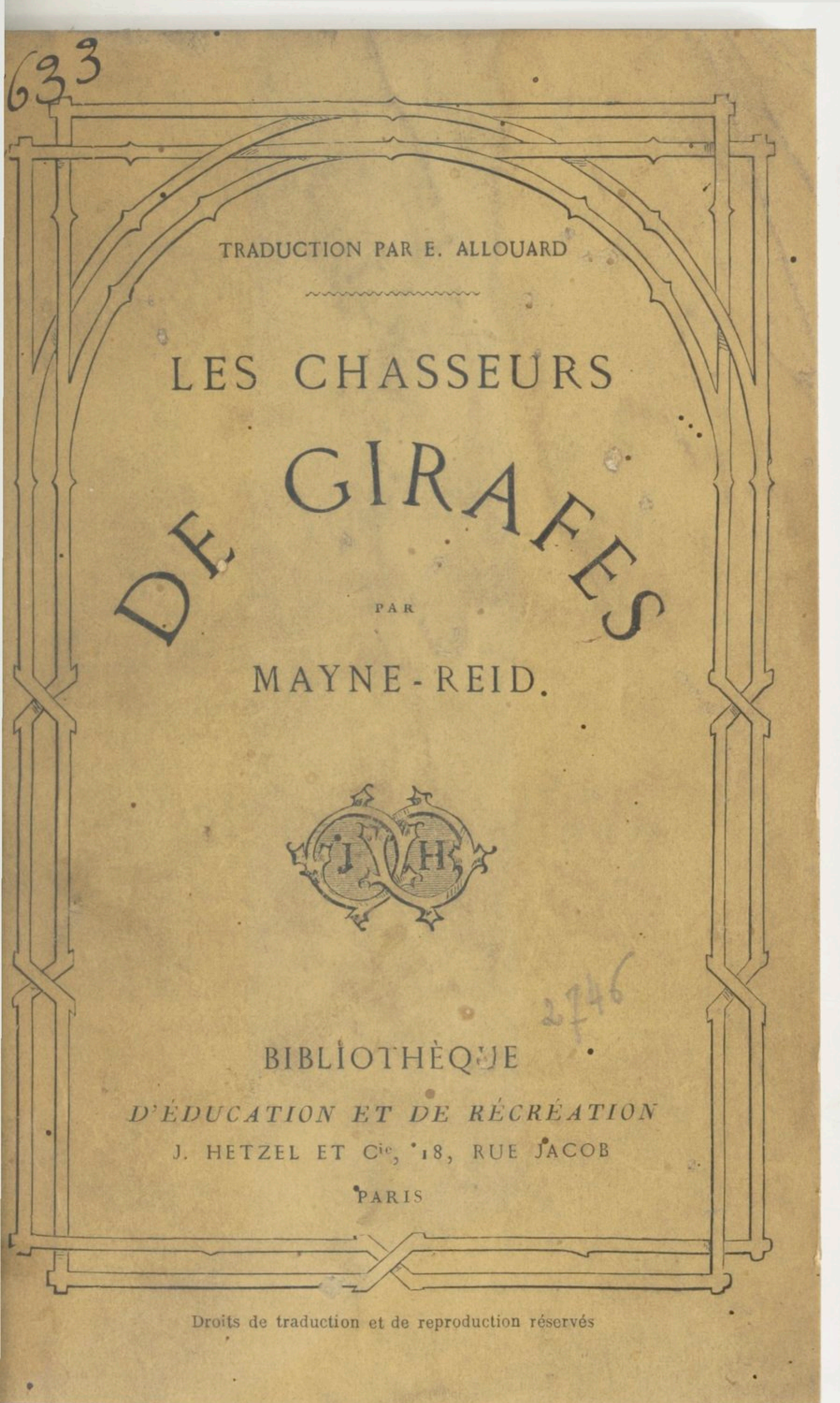
Les chasseurs de girafes / par Mayne-Reid ; traduction par E. Allouard











TRADUCTION PAR E. ALLOUARD

LES CHASSEURS DE GIRAFES

PAR

MAYNE-REID.

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

LES CHASSEURS

DE GIRAFES

PARIS — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

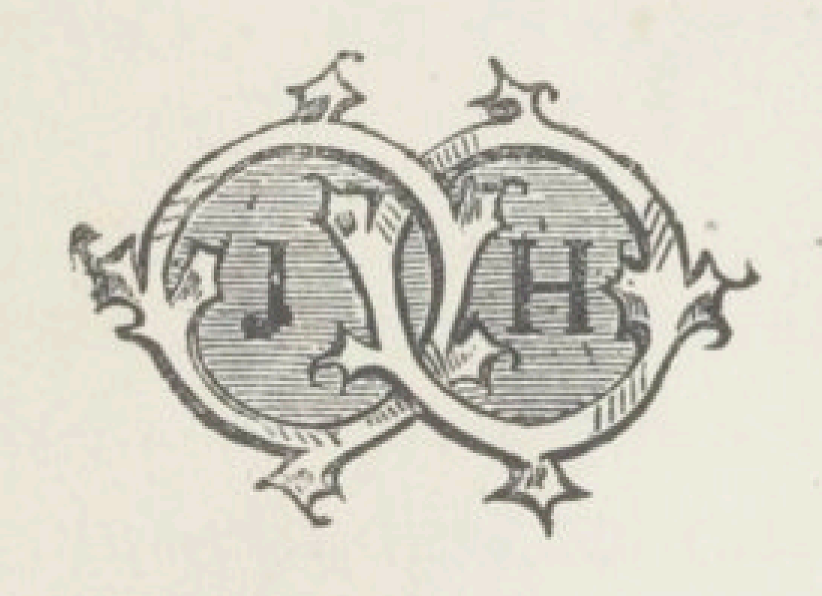
TRADUCTION PAR E. ALLOUARD



LES CHASSEURS DE GIRAFES

PAR

MAYNE-REID



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cᵉ, 18, RUE JACOB
PARIS

LES

CHASSEURS DE GIRAFES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

ARRIVÉE A LA TERRE PROMISE

C'est dans cette contrée que nous connaissons tant et si peu, où la nature prodigue ses plus étonnantes créations, ses plus étranges contrastes, que nous allons errer une fois encore.

Nous retournons en Afrique pour y rencontrer de nouvelles aventures.

Sur les rives du Simpopo brûlait un feu clair, autour duquel le lecteur pourra contempler trois cercles d'êtres animés.

Le plus grand est composé de chevaux, le second de chiens, et le troisième, le moins nombreux, de

jeunes gens. Je n'ai qu'à citer les noms de Hans et Hendrick von Bloom, Groot Willem et Arend van Wyk, pour faire connaître les « jeunes yagers » engagés dans l'expédition que nous allons raconter.

Tous ne sont pas inspirés par les mêmes espérances et les mêmes désirs.

Le tranquille et savant Hans von Bloom, ainsi que beaucoup de jeunes gens des colonies, désire visiter la patrie de ses ancêtres, l'Europe, afin d'utiliser les connaissances qu'il a acquises dans des voyages précédents, et la collection florale qu'il a amassée pendant qu'il était « Bush boy ».

Mais auparavant il a jugé utile d'élargir ses connaissances en histoire naturelle par une excursion dans le sud de l'Afrique, sachant que ce pays présente une singulière variété de plantes rares, surtout entre les rivières Simpopo et Zambosi.

Son désir de faire ce voyage dans les déserts africains n'était pas plus fort que celui de l'enragé chasseur Groot Willem, qui, depuis son retour de sa dernière expédition, avait toujours été tourmenté du désir d'en entreprendre une autre, à la recherche d'un gibier inconnu.

Les deux jeunes cornettes, Hendrick von Bloom et Arend van Wyk, tous les deux s'efforçant de prendre les apparences de vieux guerriers, sont dans le camp.

Bien que passionnément épris de la vie de chasseur, chacun d'eux, pour certaines raisons, s'était abstenu de faire valoir la nécessité ou l'avantage de la présente expédition.

Ils eussent préféré rester chez eux, se contentant du gibier inférieur que l'on peut trouver près de Graaff-Reinet. — Ce n'est pas qu'ils craignissent le danger ou méritassent en aucune façon le surnom de « cockney sportsmen », mais leur patrie avait pour eux un charme que l'amour des aventures ne pouvait contrebalancer.

Aux émotions de la chasse auxquelles il avait, dans ses voyages précédents, pris tant de plaisir, Hendrick von Bloom préférait les sourires de Wilhemina van Wik, la sœur unique de ses amis Groot Willem et Arend.

Ce dernier, de son côté, ne se fût pas éloigné de la société de Trüey von Bloom, s'il avait été laissé à ses propres inclinations; mais Willem et Hans ayant résolu de pousser une pointe vers le nord, dans des contrées inconnues d'eux, le départ avait été résolu.

La promesse de belles chasses, et surtout la crainte du ridicule s'ils restaient chez eux, avaient décidé Hendrick et Arend à accompagner le grand chasseur et le naturaliste aux rives du Simpopo.

Assis près du feu, sont deux autres individus; l'un est le gros bushman Swartboy, court de taille et lourd d'esprit, à qui il eût été inutile de vouloir persuader de rester au logis, quand ses jeunes maîtres, Hans et Hendrick, allaient au loin courir le monde.

L'autre personnage est Congo le Cafre.

La rivière Simpopo se trouvait trop loin de Graaff-Reinet pour que les jeunes chasseurs pussent songer à l'atteindre avec des voitures et des vaches.

Le voyage dans ces conditions eût été possible, mais trop long, et ils étaient impatients d'arriver à ce que Groot Willem avait coutume d'appeler « la terre promise ! »

Les jeunes aventuriers avaient donc pris des chevaux et la route la plus courte. Outre leurs montures, ils emmenaient encore six autres chevaux chargés de leurs bagages, de provisions de bouche, et des différents objets utiles et nécessaires.

Le camp où nous les rencontrons ne doit être qu'une halte temporaire. Ils ont réussi à traverser la rivière du Simpopo, et sont maintenant sur les lisières de cette contrée qui leur a été si souvent citée comme le paradis des chasseurs ; ils en ont fini avec les fatigues du voyage, et n'ont plus devant eux que le plaisir, doublement appréciable quand on a fait plusieurs centaines de milles pour en jouir.

Nous avons dit qu'en entreprenant cette expédition les jeunes gens avaient des motifs différents ; cela est vrai, bien qu'ils eussent aussi un but commun, outre celui de simple amusement.

Le consul de Hollande ayant été chargé, par son gouvernement, de lui procurer une paire, mâle et femelle, de girafes, pour être envoyée en Europe, où cet étrange quadrupède n'avait jamais été vu vivant, cinq cents pounds avaient été promis pour les deux animaux amenés sains et saufs soit à Cape-Town, soit à Port-Natal. Plusieurs partis de chasseurs avaient tenté l'aventure et tué des caméléopards par vingtaines, mais sans pouvoir jamais en capturer de vivants.

Nos jeunes gens avaient alors formé la résolution de prendre une paire de jeunes girafes, et de payer, avec le prix dévolu, toutes les dépenses de leur expédition. Ils projetaient aussi de vendre les dents des hippopotames qu'ils tueraient. Cette espérance n'était point déraisonnable. Ils savaient que des fortunes avaient été faites par la vente des défenses des éléphants; or les dents de l'hippopotame sont d'un ivoire plus fin et se vendent quatre fois plus cher que les premières sur les marchés européens.

L'intérêt cependant n'était pas le principal mobile de nos chercheurs d'aventures. Groot Willem notamment, en chasseur de profession, souhaitait d'abord de réussir dans ce que tant d'autres avaient tenté sans succès; pour lui, la gloire d'avoir capturé les deux girafes dépassait de beaucoup l'attrait des cinq cents livres sterling de récompense, 12,500 francs, bien que la somme ne fût pas à dédaigner.

CHAPITRE II

SUR LE SIMPOPO

Durant la première nuit passée sur le Simpopo, nos chasseurs eurent de bonnes raisons pour supposer qu'ils étaient dans le voisinage du gibier qu'ils étaient venus chercher.

Leur repos fut troublé par un mélange de sons dans lesquels ils distinguèrent les rugissements du lion, de l'éléphant, et des voix d'animaux qu'ils n'avaient pas encore entendues.

Plusieurs heures de la journée s'étaient écoulées à chercher un gué dans la rivière, et ils n'avaient pu le trouver que lorsque le soleil était déjà bas à l'horizon. Tous, à l'exception de Congo, désiraient ne pas aller plus loin avant la nuit.

Le Cafre suggéra qu'ils feraient bien d'avancer au moins encore de la moitié d'un mille en montant ou en descendant la rivière, et Groot Willem appuya la proposition, sans autre raison pour cela qu'une profonde confiance dans le jugement de son compagnon.

L'avis de Congo avait fini par être adopté; les bruits qui troublaient maintenant nos aventuriers

se faisaient entendre à quelque distance d'eux, et semblaient provenir de l'endroit où ils avaient traversé la rivière.

« Maintenant, devinez-vous pourquoi Congo nous a conseillé de venir ici? demanda Groot Willem, comme ils écoutaient les cris qui les avaient réveillés.

— Non, fut la réplique de ses compagnons.

— Eh bien, c'est parce que l'endroit où nous étions est celui où tous les animaux des environs viennent s'abreuver.

— C'est cela même, dit Congo, confirmant les conjectures de son maître.

— Mais nous ne sommes pas venus ici pour fuir les animaux, à ce qu'il me semble du moins, observa le chasseur Hendrick.

— Non, répondit Willem, mais nos chevaux ont besoin de repos, si nous pouvons nous-mêmes nous en passer. »

Après ces quelques mots échangés, nos chasseurs, s'habituant au concert des animaux sauvages, tombèrent dans un profond sommeil qui dura toute la nuit.

L'aurore éclaira un spectacle d'une splendide beauté.

Les chercheurs d'aventures se trouvaient dans une large vallée, couverte d'arbres magnifiques, de gigantesques baobabs (*adansonia digitata*), de dattiers croissant par bouquets, sur un tapis floral regardé par Hans avec une satisfaction particulière.

Il avait trouvé un nouveau champ pour ses études,

et de brillants rêves peuplaient ses pensées : il se voyait déjà possesseur de découvertes qui lui donnaient rang parmi les savants de l'Europe.

Ses compagnons dormaient encore, que déjà Groot Willem, accompagné de Congo, se mettait en route pour explorer le pays environnant. Ils dirigèrent leur marche vers la rivière.

En atteignant la place où ils l'avaient traversée, ils furent témoins d'une scène que même un vieux chasseur n'eût pu considérer sans une pénible émotion. Dans un espace de cent yards étaient étendues cinq antilopes mortes, d'une espèce inconnue à Willem.

Plusieurs hyènes se nourrissaient de leurs cadavres; à l'approche des chasseurs, elles se retirèrent lentement, en riant comme des créatures humaines privées de raison, qui viennent de commettre quelque horrible action. Par les fumées laissées sur le rivage, il était évident qu'éléphants et lions avaient visité cet endroit durant la nuit. Pendant qu'il faisait ces reconnaissances, Groot Willem était rejoint par Hans qui, lui aussi, avait déjà commencé ses explorations.

L'attention de Hans se dirigea aussitôt sur les antilopes mutilées, qu'il déclara appartenir à une nouvelle variété de ces animaux; chacune portait en travers du corps de petites bandes blanches, qui, pour cette raison, les faisaient ressembler à des « koo-doos ».

Après un court examen des traces, Congo assura qu'une troupe d'élans avait déjà visité l'endroit, et

que là, quatre gros éléphants aussi à la recherche de l'eau, étaient tombés sur eux. Trois ou quatre lions s'étaient mis de la partie, et dans la lutte, les élans seuls avaient été victimes.

« Je pense que nous ferons bien d'établir ici un kraal en règle, et de nous y arrêter quelques jours, dit Willem à son retour au camp. Il y a grandement de quoi nourrir les chevaux, et il n'y a pas à douter que le gué où nous avons traversé ne soit fréquenté par toutes les espèces de gibier.

— C'est aussi mon opinion, dit Hendrick, mais je ne voudrais pas camper si près du gué. Nous ferons mieux de nous établir à quelque distance, afin de ne pas empêcher le gibier de venir à l'eau, et afin aussi de dormir. Ne pensez-vous point que nous aurons plus d'avantage à nous éloigner un peu de la rivière ?

— Oui, oui, » fut la réponse unanime.

On décida donc que l'on se mettrait à la recherche d'une place propre à l'établissement d'un « kraal » (1).

Après avoir pris leur premier repas sur le Simpopo, Groot Willem, Hans et Hendrick montèrent à cheval et longèrent la rivière suivis de tous les chiens, laissant Arend avec Swartboy et Congo pour prendre soin du camp.

Pendant près de trois milles, les jeunes chasseurs coururent sans trouver aucun endroit favorable ; les rives étaient à pic et arides, et par conséquent peu

(1) On appelle ainsi les villages des Hottentots et la réunion de leurs huttes.

visitées par les animaux qu'ils désiraient chasser. Enfin, le paysage changea pour prendre un aspect plus en rapport avec leurs vœux.

Du bois léger, tel qu'il le fallait pour leurs besoins, croissait près de la rivière, qui n'était plus inaccessible, bien que ses bords parussent peu fréquentés par les animaux.

« Je pense que cet endroit conviendra admirablement, dit Groot Willem. Nous ne sommes qu'à un demi-mille du courant, et probablement nous trouverons à faire bonne chasse en remontant la rivière.

— Très-probablement, repartit Hendrick, mais avant de prendre trop de peine à nous bâtir un kraal, nous ferons bien de nous assurer du genre de gibier qui peut être trouvé ici.

— Vous avez raison, répondit Willem, il faut nous assurer si ce sont des hippopotames ou des girafes. Nous ne pouvons reparaître devant nos amis sans avoir pris une paire de ces derniers animaux; *quelques-uns*, j'en suis persuadé, seraient enchantés de pouvoir se moquer de nous.

— Et vous, entre tous, mériteriez leurs sarcasmes; rappelez-vous combien vous avez plaisanté les chasseurs qui revenaient bredouille. »

Ayant choisi une place pour le kraal, au cas où ils décideraient de rester quelque temps dans le voisinage, les jeunes chasseurs continuèrent leur exploration le long de la rivière.

CHAPITRE III

UNE DOUBLE TRAPPE

Peu de temps après le départ de Groot Willem et de ses compagnons, Arend aperçut au milieu d'un fourré, à environ un demi-mille de la rivière, un petit troupeau d'antilopes broutant tranquillement les arbustes et les herbes de la prairie. Immédiatement, il monta à cheval avec l'intention d'en tuer une pour leur dîner.

Ayant galopé sous le vent du troupeau, et s'en étant approché, il vit qu'il appartenait à une espèce appelée « plongeurs ».

Près d'eux était un bouquet de *nerium olander*, un arbrisseau d'environ douze pieds de haut, chargé de fleurs magnifiques.

A l'abri de ces buissons, il s'approcha assez près des antilopes, et visant une des plus grosses, il fit feu.

Les animaux, à l'exception d'un seul, se précipitèrent vers la lisière du hallier, firent un grand saut, et disparurent à la vue par-dessus les sommets des buissons, montrant ainsi qu'ils méritaient leur surnom de « plongeurs ».

Galopant vers celui qui était resté en arrière, et sur lequel il avait tiré, le jeune chasseur s'assura qu'il était mort.

Il s'en retourna alors au camp, et dépêcha Congo et le bushman pour le rapporter.

Ceux-ci revinrent bientôt avec le gibier, qu'ils se préparaient à dépecer pour le faire rôtir.

Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, Swartboy parut remarquer quelque chose dans la plaine.

« Regardez là-bas, baas Arend, dit-il.

— Bien! qu'est-ce que c'est, Swart?

— Vous voyez ce cheval qui pâture? Il est trop loin du camp. »

Arend se tourna dans la direction indiquée par le bushman. Un des chevaux s'était éloigné de ses compagnons, il se trouvait maintenant à plus d'un mille et continuait à courir en avant.

« Soyez tranquille! Swart, continuez votre cuisine. Je vais courir après la bête moi-même, et la faire rentrer. »

Arend, remontant à cheval, se mit à trotter dans la direction qu'avait prise l'animal.

Congo et Swartboy virent la nécessité, pour cuire l'antilope, de se procurer un peu d'eau, et chacun prenant un seau à cette intention, ils se dirigèrent vers le gué, qui se trouvait le point le plus à portée pour leur dessein.

Ils suivaient la rivière, mais au moment d'atteindre la place où ils pouvaient descendre dans l'eau, Congo, qui marchait en avant, disparut tout à coup.

Il était tombé dans une fosse soigneusement construite en vue de prendre des hippopotames ou des éléphants.

La trappe avait environ neuf pieds de profondeur, et lorsque le Cafre, revenu de son étonnement, voulut reconnaître les lieux, il se trouva presque aveuglé par le sable, la poussière et les autres matériaux qui avaient formé la couverture de la fosse.

Congo, au fait des ruses des chasseurs du sud de l'Afrique pour tuer du gros gibier, ne fut aucunement déconcerté par ce qui lui arrivait. Après s'être assuré qu'il ne s'était point blessé dans sa chute, il leva les yeux, espérant que son compagnon lui viendrait en aide.

Le bushman, surpris d'abord par l'incident dont son rival venait d'être victime, eut l'idée bientôt de s'en amuser un peu.

Poussant un éclat de rire sauvage, imitation assez exacte du cri d'une hyène, Swartboy, dans sa joie, se mit à danser et à sauter sur le bord du trou.

Jamais son petit esprit n'avait été si agréablement diverti, mais les manifestations de son plaisir furent aussi vite terminées que commencées; car, lui aussi, il disparut tout à coup, comme s'il venait d'être englouti par un tremblement de terre.

Un malheur semblable à celui de son compagnon lui était arrivé.

C'est l'habitude, dans le sud de l'Afrique, d'établir deux trappes l'une près de l'autre, les animaux qui viennent d'en éviter une pouvant, dans leur hâte et leur effroi, tomber dans l'autre.

La cavité dans laquelle Congo s'était le premier trouvé emprisonné contenait environ deux pieds de boue; les parois en étaient perpendiculaires, et d'une espèce d'argile savonneuse; aussi ses efforts pour grimper et en sortir furent-ils inutiles, au grand chagrin de ce peu philosophique esprit.

Plusieurs minutes qui semblèrent des heures à Congo s'écoulèrent, et cependant point de nouvelles de son compagnon. Swartboy était-il retourné au camp? Mais alors, comment Arend, ayant été averti, ne s'était-il pas empressé d'accourir au secours de son fidèle compagnon?

Pour ajouter aux charmes de l'endroit, la fosse contenait des reptiles et des insectes qui, comme lui, ne pouvaient plus en sortir. Les grenouilles et les crapauds qui la peuplaient (sans compter les grosses fourmis appelées « *soldats* ») n'étaient point une compagnie pour faire passer le temps.

En vain Congo appelait « Swartboy » et « baas Arend », personne ne venait.

L'esprit vindicatif de sa race fut bientôt excité au plus haut point, et il ne désira plus recouvrer sa liberté que dans un seul but, celui de se venger de l'homme qui, au lieu de le délivrer, n'avait songé qu'à se réjouir de son accident.

Quant au bushman Swartboy, il n'avait nullement souffert de sa chute.

Sa première pensée fut de sortir de sa prison sans recourir au compagnon aux dépens duquel il venait de se réjouir. Son orgueil eût été grandement mortifié si le Cafre, parvenu à sortir avant lui de sa

fosse, l'eût trouvé pris à son tour dans une autre. C'eût été une revanche trop humiliante.

Il écouta donc en silence les appels « au secours » de Congo, s'efforçant de tout son pouvoir de se dégager seul. Il se mit en conséquence à essayer d'utiliser un pieu aigu qui avait été placé là par les chasseurs, dans le but d'empaler et de tuer les hippopotames ou les éléphants qui tomberaient dans la trappe. Le projet du bushman était de s'aider de ce pieu pour sortir du trou; mais, au milieu de sa tâche, son esprit se tourna vers d'autres idées.

Swartboy fit comme bien des gens : au lieu de s'en prendre à lui-même de ce qui lui arrivait, il accusa son compagnon. N'était-ce pas le malheur du Cafre qui avait attiré le sien? Cependant il prit son mal plus en patience que Congo, parce qu'il avait un espoir de délivrance qui manquait à son camarade.

Il savait qu'Arend allait bientôt revenir au camp avec le cheval égaré, et qu'il s'inquiéterait d'eux; de plus, Arend s'apercevrait de l'absence du seau et se dirigerait vers le gué, la seule place où l'eau pût être puisée, et il passerait nécessairement en vue des fosses.

CHAPITRE IV

DANS LES FOSSES

Cependant Swartboy, voyant le temps s'écouler et les ombres de la nuit descendre du côté de la rivière, commença à perdre espoir. Il ne pouvait se rendre compte des raisons qui empêchaient le jeune chasseur de venir à son secours.

Groot Willem, Hendrick et Hans devaient être de retour : comment ne s'étaient-ils pas mis en quête de leurs serviteurs absents?

Après être resté silencieux, il fut saisi tout à coup du besoin d'exprimer son peu de satisfaction de la manière dont le sort avait conduit les événements.

« Congo! cria-t-il, où êtes-vous? pourquoi ne rentrez-vous pas au camp? »

Le Cafre reconnut immédiatement cette voix. Comme lui, le bushman était dans une tombe vivante. Ceci expliquait sa négligence à apporter l'aide désirée.

« Pourquoi? pourquoi? s'écria Congo, souriant pour la première fois depuis son emprisonnement, je ne veux pas aller au camp et vous laisser derrière moi, je vous attends.

— Vous avez trop bonne opinion de votre amabilité, répliqua le bushman : qui désirerait la compagnie d'un vieux fou de moricaud comme vous ? Vous pouvez retourner au camp, et quand vous serez là, dire à baas Hendrick que Swartboy désire le voir. J'ai quelque chose de particulier à lui dire.

— Très-bien, fit le Cafre, de plus en plus réconcilié avec son emprisonnement. Mais ne puis-je dire à baas Hendrick ce que vous désirez sans lui donner la peine de venir ici ? Que voulez-vous que je lui demande ? »

En réponse à cette question, Swartboy fit un long speech dans lequel le Cafre était requis d'avouer sa maladresse et sa stupidité d'être tombé dans une trappe.

Celui-ci répliqua en demandant comment l'un aurait été plus maladroit que l'autre. Mais rien ne pouvait ôter de l'esprit du bushman que la maladresse de Congo avait causé la sienne.

Cette pensée, bien que consolante pour son orgueil, ne pouvait empêcher qu'il ne fût emprisonné dans un trou noir et sale, en compagnie de peu aimables reptiles.

Peu à peu son imagination s'exalta : qu'adviendrait-il si, par accident, Arend ne retournait point au camp, et si Groot Willem et les autres n'y rentraient pas non plus avant deux ou trois jours ?

Et si une tribu des sauvages habitants de cette contrée venait à les découvrir ? Ou si un éléphant étourdi lui tombait sur le dos...

Ces conjectures et un millier d'autres remplis-

saient la cervelle du bushman et le menaient à cette conclusion, que lui et son compagnon avaient pour perspective, après s'être nourris des reptiles qui remplissaient la trappe, de mourir de faim.

Ces désagréables rêveries furent interrompues par un aboiement furieux; levant les yeux jusqu'à l'ouverture par laquelle il était tombé, Swartboy aperçut une sauvage créature, le « wilde houden » des chasseurs hollandais.

A ce premier aboiement en succédèrent plusieurs autres.

Les animaux, par une crainte instinctive de l'homme, se retirèrent à une petite distance, mais ils avaient faim, et eurent le sens de reconnaître que l'ennemi qu'ils avaient aperçu devait se trouver pour quelque raison dans l'impossibilité de leur nuire.

En se rapprochant peu à peu des fosses, ils jugèrent qu'au fond de chacune il y avait de la nourriture pour eux.

La voix et les regards humains avaient perdu leur pouvoir, et les chiens sauvages commencèrent à gratter sur les fosses, envoyant dedans une pluie de poussière, de sable, de gazon qui faillirent suffoquer les deux hommes qui y étaient enfermés.

Les perches qui soutenaient l'écran de terre furent déracinées avec rage, et tout l'échafaudage menaça de s'écrouler. « C'est une avalanche de chiens, pensa Swartboy, j'espère que Congo en a sa part. »

Cet espoir fut bientôt réalisé, car un instant après, il entendit les aboiements d'un de ces animaux évidemment tombé dans le trou voisin.

Le chien était en effet dans la trappe, mais non sans s'être blessé, heureusement pour Congo, de façon à ne pouvoir être dangereux. Il était tombé sur le bâton à bout aigu, planté dans le centre du trou!

Le Cafre ne pouvait tenir son visage éloigné de plus de douze pouces de la gueule du chien, qui se débattait et tournait sur sa pique comme sur un pivot, et Congo dut se serrer contre un côté de la fosse, afin de se tenir hors de l'atteinte de l'animal enragé.

Swartboy pouvait distinguer les cris du chien empalé de ceux de ses compagnons qui étaient au-dessus, èt l'interprétation qu'il y trouva fut qu'un terrible combat se livrait entre lui et le Cafre.

La jalousie et la rancune, si souvent témoignées par le bushman, n'étaient pas aussi invétérées qu'il le pensait.

Son intense anxiété pour savoir l'issue du combat lui fit comprendre que son amitié pour le Cafre triomphait de son animosité.

Tout à coup, il lui sembla que le troupeau sauvage s'éloignait. Le seul animal qui parût rester était celui qui aboyait toujours dans la fosse de Congo.

A quelle cause fallait-il attribuer le départ des chiens? Le secours venait-il enfin?

Le bushman écouta en retenant son haleine.

CHAPITRE V

AREND PERDU

Dans l'après-midi, quand Groot Willem, Hans et Hendrick revinrent au camp, ils le trouvèrent désert.

Plusieurs chacals s'éloignèrent à leur approche, et en arrivant à l'endroit que ces créatures venaient de quitter, ils aperçurent les os bien nettoyés d'un quartier d'antilope.

Le camp devait donc être abandonné depuis plusieurs heures.

« Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Groot Willem. Qu'est devenu Arend?

— Je ne sais pas, répondit Hendrick; il est étrange que Swartboy et Congo ne soient pas ici pour nous le dire.

— Qu'allons-nous faire? demanda Willem d'un ton qui témoignait de quelque inquiétude.

— Attendre, » répondit Hans.

A ce moment deux ou trois objets fixèrent leur attention. C'étaient leurs propres chevaux, au loin, dans la plaine; Hendrick et Groot Willem partirent pour aller les chercher et les ramener au camp.

Environ une heure se passa avant qu'ils eussent réussi à reprendre les chevaux.

En passant près du gué, sur leur retour, ils galopèrent vers la rivière pour faire boire leurs montures.

Arrivés plus près de la rive, ils aperçurent plusieurs chiens sauvages qui s'enfuyaient.

Les cavaliers continuèrent leur chemin vers la rivière. Pendant que leurs chevaux buvaient, il leur sembla entendre des sons étranges.

« Écoutez, dit Hendrick, ce bruit singulier; qu'est-ce que ce peut être?

— Un des chiens sauvages, sans doute, répondit Willem.

— Où? »

Cette question resta sans réponse jusqu'à ce que Groot Willem eût aperçu une des fosses.

« Là-bas! s'écria-t-il, une trappe, et il y a un chien qui y est tombé, c'est lui qui aboie. Tirerai-je sur la bête?

— Oui, répliqua Hendrick; je déteste ces animaux, mais il serait cruel de laisser périr de faim un être quelconque. »

Willem trotta vers la trappe et mit pied à terre. Ni lui, ni son compagnon n'avaient encore parlé assez haut pour se faire entendre de ceux qui étaient enfermés dans les fosses.

En se penchant sur le trou, Willem n'aperçut que le malheureux chien pendu sur la pique et aboyant toujours; il le vis à l'œil et fit feu.

L'animal tomba mort; mais le coup de fusil fut

suivi de deux cris terribles, poussés par les deux Africains.

« Arend! s'écria Willem inquiet de son frère et ne songeant qu'à lui; Arend, est-ce vous?

— Non, baas Willem, répondit le Cafre, c'est Congo.

— Que diable faites-vous là? dit Willem.

— Je vous le dirai quand vous m'aurez aidé à en sortir, » repartit Congo.

Willem introduisit par l'ouverture de la trappe le bout de son long rifle, tandis qu'il le tenait fortement serré par la crosse.

Le Cafre prit à deux mains le canon du fusil que Groot Willem tira à lui de toutes ses forces, et le prisonnier se trouva ainsi délivré.

Swartboy, qui avait crié à son tour, sortit de sa fosse de la même manière, et les deux pauvres diables purent se contempler en face l'un de l'autre, chacun fort heureux de revoir son rival. La colère qui avait animé les yeux du Cafre s'était évanouie, et un large sourire éclairait son visage.

« Mais où est Arend? demanda Willem inquiet de l'absence de son frère.

— Je ne sais pas, baas Willem, répondit Congo; je suis ici depuis longtemps.

— Mais quand l'avez-vous vu en dernier lieu? » demanda Hendrick.

Congo se trouva dans l'impossibilité de répondre à cette question; il semblait croire qu'il avait été plusieurs jours enfermé dans le sein de la terre.

Willem et Hendrick apprirent de Swartboy qu'aus-

sitôt après leur départ Arend s'était mis à la poursuite d'un des chevaux égaré dans la plaine.

Le soleil était déjà vers son déclin, et, sans perdre de temps en paroles inutiles, les deux chasseurs remontèrent à cheval et galopèrent vers l'endroit où Arend avait disparu.

Ils atteignirent la lisière du bois, presque à un mille du camp; alors, ne sachant plus que faire, Willem tira un coup de fusil.

Le bruit éveilla les échos de la forêt, et anxieusement ils attendirent une réponse, mais les gémissements des vautours, les caquetages des singes et les rugissements des lions, furent tout ce qu'ils entendirent.

« Que faire, Willem? demanda Hendrick.

— Allons au camp, » répondit Willem en faisant retourner sa monture.

CHAPITRE VI

SPOOR'EM

Le dernier rayon du soleil couchant avait déserté la vallée du Simpopo, quand Willem et Hendrick, munis d'une torche et accompagnés du Cafre et du chien Spoor'em, se remirent à la recherche de leur compagnon perdu.

L'animal répondant au nom de Spoor'em, né dans les établissements portugais et acheté par Groot Willem, avait eu Congo pour parrain. Les privations et les fatigues d'un voyage semblèrent alors fort antipathiques à Spoor'em, qui, plus d'une fois, parut disposé à abandonner ses maîtres. On l'avait néanmoins emmené dans la présente expédition, avec l'espoir qu'il rendrait quelque service en compensation des peines jusqu'alors prises pour lui.

On suivit la lisière de la forêt qui conduisait sur les traces laissées par Arend au moment où il s'était mis à la poursuite du cheval égaré. La piste des deux animaux se continuait dans la forêt, le long d'un chemin bien battu, évidemment par les buffles et autres animaux.

Ce chemin, embarrassé par des branchages épineux, rendait inutile l'aide du chien.

Congo conduisit donc la marche.

« Êtes-vous sûr que les deux chevaux ont passé par ici ? demanda Willem en s'adressant au Cafre.

— Oui, baas Willem, » répondit Congo.

Willem, se tournant vers Hendrick, ajouta :

« Je voudrais qu'Arend eût laissé le cheval aller au diable ; il ne valait pas qu'il se risquât dans un endroit comme celui-ci. »

Après avoir continué de marcher dans ce fouillis de buissons pendant près d'un demi-mille, ils atteignirent une étendue de plaine, où il n'y avait plus de voie tracée, mais des empreintes allant dans différentes directions.

Les marques des pieds du cheval d'Arend s'y retrouvèrent encore, et le limier fut lancé sur elles.

Contrairement aux autres limiers, Spoor'em ne laissait pas loin derrière lui ceux qui le suivaient. Il parut penser qu'il serait prudent pour tous qu'ils restassent les uns près des autres. Ses maîtres n'eurent donc aucune difficulté à se maintenir au niveau de son allure.

Dans l'espérance d'apprendre bientôt quelque chose de leur compagnon, ils continuèrent de marcher, tandis que de la voix ils encourageaient le limier à une course plus rapide.

Les bruits d'une querelle entre quelques-uns des sauvages habitants de cette forêt furent tout à coup entendus à peu de yards en avant.

C'étaient des bruits familiers aux chasseurs, et qu'ils pouvaient aisément interpréter.

Un lion et une compagnie d'hyènes se querellaient sur le corps d'un gros animal. Il n'y avait pas de combat, car, bien entendu, le roi des animaux était en possession non disputée de l'épave, et les hyènes ne faisaient que se plaindre à leur manière.

Aux rayons de la lune, les chasseurs aperçurent une douzaine d'hyènes rassemblées autour d'une masse sombre.

« On dirait le cadavre d'un cheval, murmura Hendrick.

— Oui, j'en suis certain, répliqua à voix basse aussi Willem, car je puis distinguer le harnais. Mon Dieu ! c'est le cheval d'Arend. »

Spoor'em, qui s'était avancé à une quinzaine de pas de l'endroit où le lion était étendu, lança un aboiement de menace, comme une provocation au lion.

Un grognement furieux fut la seule réponse qu'obtint Spoor'em, et le lion resta tranquille.

« Nous pouvons ou le tuer, ou le chasser, dit Willem ; lequel des deux ferons-nous ?

— Tuons-le, répondit Hendrick : c'est le mieux. »

Se glissant en bas de leurs selles, Willem et Hendrick remirent le soin de leurs chevaux au Cafre. Ils avancèrent doucement, leurs fusils bien chargés et Spoor'em sur leurs talons, jusqu'à cinq pas du lion qui restait toujours à la même place.

Le seul respect qu'il montra pour leur présence

fut de cesser de manger, et de s'accroupir, comme s'il s'apprêtait à s'élancer sur eux.

« Maintenant, murmura Hendrick, ferons-nous feu ?

— Oui, oui. »

Tous deux pressèrent la détente, et les deux coups ne produisirent qu'une seule détonation.

Instinctivement chacun se jeta hors de la ligne où l'animal devait bondir. Lui, poussant un terrible rugissement, s'élança lourdement au-devant d'eux; mais ce fut pour tomber à leurs pieds, ayant franchi d'un bond une distance d'environ vingt pieds.

Sans se préoccuper plus longtemps de l'animal, les deux chasseurs tournèrent immédiatement leur attention sur le cheval. C'était bien celui d'Arend, mais il n'y avait pas la plus petite trace du cavalier. Quel que fût son sort, rien n'indiquait qu'il eût été tué.

Une espérance restait donc, qu'il avait pu s'échapper.

« Essayons de savoir si le cheval a été tué à l'endroit où il est étendu maintenant, ou s'il a été amené ici par le lion; c'est la meilleure manière pour asseoir nos conjectures et commencer nos recherches sur un terrain un peu solide. »

Après avoir examiné la terre, Congo déclara que le cheval avait été tué sur la place même, et par le lion.

Cela parut assez étrange.

Après un plus minutieux examen, on découvrit qu'une des jambes du cheval était embarrassée dans

l'une des brides; cela expliquait, jusqu'à un certain point, le fait. Autrement il eût été difficile d'établir qu'un animal aussi léger et aussi vif qu'un cheval eût pu se laisser atteindre en rase campagne.

« Tant mieux, si les choses sont ainsi, dit Groot Willem; jamais Arend n'est venu jusqu'ici sur son cheval.

— C'est vrai, reprit Hendrick, et notre premier soin doit être de découvrir où il s'est séparé de sa monture. »

Durant cette conversation, les chasseurs avaient rechargé leurs rifles, et étaient remontés à cheval dans l'intention de retourner sur leurs pas.

« Baas Willem, suggéra Congo, laissez Spoor'em chercher encore un peu par ici. »

Cet avis fut adopté, et Congo, partant devant le limier, commença à décrire un long cercle autour de l'endroit.

Après avoir atteint un côté de la plaine, où ils n'avaient pas encore pénétré, le Cafre appela ses compagnons.

Ils galopèrent vers le Cafre, qui leur montra les empreintes du cheval d'Arend, s'éloignant de l'endroit où son corps était étendu, et dans une direction opposée au camp.

Évidemment le cheval était allé plus loin que la place où ses restes se trouvaient maintenant. Ayant perdu son cavalier, il retournait au camp, quand il avait fait la dangereuse rencontre du lion.

De nouveau, Spoor'em s'élança sur la piste, Congo marchant derrière lui, et les deux cavaliers galopant consciencieusement à la suite.

Mais il nous faut retourner au camp, et chercher d'une façon plus sûre, les traces du chasseur absent.

CHAPITRE VII

LE CHASSEUR PERDU

Quand Arend eut rejoint le cheval qui s'était enfui du camp, l'animal se trouvait sur la lisière d'un grand fourré, et était apparemment déterminé à aller plus loin. A la vue de l'homme, il s'élança à travers les arbres, prenant une voie frayée par les animaux sauvages. Arend le suivit dans ce chemin trop étroit pour lui permettre de prendre la tête. Le jeune homme continua, dans l'espérance d'arriver à une plus large voie, où il pourrait alors dépasser le fuyard et le tourner vers le camp. Cet espoir parut sur le point de se réaliser, lorsque le cheval échappé, émergeant du fourré, entra dans une plaine recouverte d'une bruyère basse (l'*erica vestila*), chargée de fleurs blanches.

Le chasseur n'était plus obligé de se tenir sur les talons de l'animal, et, éperonnant sa monture, il essaya de dépasser la bête qu'il poursuivait.

Mais celle-ci, peut-être stimulée par le souvenir des bagages qu'elle avait eu à porter, prit le galop. Arend continua sa chasse, en redoublant de vitesse.

Quand elle fut presque arrivée à moitié de la plaine, la bête tourna soudain à angle droit, abandonnant la ligne qu'elle avait jusqu'alors tenue. Arend, d'abord extrêmement surpris, comprit la cause de ce revirement, lorsqu'il vit apparaître un énorme rhinocéros, un *borelé,* qui arrivait droit, à travers la plaine, comme s'il se rendait à la rivière.

Le cavalier se fût bien trouvé d'avoir imité la prudence du cheval. Mais Arend van Wyk, chasseur et officier du cap Militia, à la vue du rhinocéros, ne put résister à la tentation de tirer dessus. Il éperonna donc son cheval, assez rétif à la vue du danger, et fit feu.

Ce fait amena un résultat que ni le cavalier ni sa monture n'avaient prévu.

Le borelé poussa un rugissement terrible et arriva droit sur celui qui l'attaquait.

Arend fut obligé de chercher sa sûreté dans la fuite, tandis que le rhinocéros le poursuivait d'une manière qui indiquait qu'il avait été blessé, mais pas assez grièvement pour l'empêcher de chercher à se venger.

Au début de la chasse, une très-petite distance séparait le poursuivant et le poursuivi; et au lieu de tourner brusquement hors du tracé, afin de laisser le rhinocéros passer à côté de lui, par suite du défaut de vision naturel à cet animal, le jeune chasseur eut le tort de continuer en ligne droite, occupé tout le temps à recharger son rifle.

Son erreur ne fut nullement causée par l'ignorance ou le défaut de présence d'esprit, mais seule-

ment par une trop grande confiance en lui-même et un trop grand dédain pour la ruse du borelé.

Tout à coup il trouva sa course arrêtée par le buisson épineux et touffu, connu en Amérique sous le nom de « whit a bits », et le borelé arriva rapidement sur ses talons.

Il n'avait plus le temps, maintenant, de tourner à droite ou à gauche.

Le rifle se trouvait enfin rechargé; mais il y avait peu de bonnes chances de tuer l'animal avec un seul coup, surtout étant si mal posé pour le viser. Arend ne vit d'autre ressource que de se jeter à bas de sa selle.

Il avait un double but en agissant ainsi : d'abord celui de tirer plus sûrement, et puis le borelé pouvait se mettre à la poursuite du cheval, oubliant son cavalier et le laissant spectateur de la chasse.

L'œil du rhinocéros ne peut embrasser qu'une très-petite étendue. Malheureusement pour le chasseur, ce fut lui, et non son cheval, qui se trouva dans le centre limité de la vision du borelé.

Levant vivement son rifle, il fit feu sur l'ennemi, puis s'enfuit vers un bouquet d'arbres qui s'élevait heureusement près de là.

Il entendait le lourd galop du rhinocéros qui le suivait. Plus près, et toujours plus près, la bête s'avançait à tel point que l'homme n'osait plus regarder derrière lui. Il sentait le souffle du monstre derrière son épaule!

Une seule chance lui restait; il la tenta en tournant brusquement à droite. Et alors il put voir

qu'il avait tout juste échappé au danger d'être enlevé sur les cornes de l'animal !

Cette manœuvre lui permit de gagner un peu d'espace; mais cela ne dura pas longtemps, car le borelé recommença bientôt sa furieuse poursuite, sans montrer aucun signe de fatigue; tandis que le jeune homme, éprouvé par ses efforts, était incapable de continuer encore longtemps sa course.

Il lui restait à peine assez de force pour éviter une rencontre immédiate en faisant encore un tour, quand, heureusement, il vit devant lui le tronc d'un énorme *baobab* (pain de singe), couché par terre, abattu sans doute par quelque terrible orage, et posé sur ses racines de manière à laisser un espace de deux pieds entre son bois et la terre.

Arend se glissa vivement sous l'arbre, juste à temps pour éviter la longue corne dont la pointe menaçait encore ses reins.

Le chasseur pouvait maintenant respirer; il reprit confiance. Il vit que l'arbre le protégerait, même si le rhinocéros venait de l'autre côté : il n'aurait qu'à tourner encore pour se placer hors de l'atteinte de la terrible corne.

En rampant en avant et en arrière, il pouvait toujours se maintenir en sûreté. Et ce fut justement ce qu'il dut faire, car le monstre enragé, en le voyant de l'autre côté, se mit immédiatement à courir autour des racines et à renouveler l'attaque.

Cette tactique fut répétée plusieurs fois avant que le jeune chasseur eût eu le temps de la réflexion. Il espérait que la brute se fatiguerait de sa manœuvre

et s'en irait. Il fut désappointé. L'animal, exaspéré par les blessures qu'il avait reçues, fut implacable, et pendant plus d'une heure, il tourna autour de l'arbre, essayant vainement de frapper son ennemi.

Arend, ayant peu de peine pour éviter l'animal, put donc réfléchir à sa situation. Il songea d'abord à faire usage de son rifle. L'arme était à sa portée sous l'arbre, mais quand il voulut la recharger, il s'aperçut que la crosse manquait.

L'attaque du borelé avait été si soudaine la dernière fois qu'il s'était servi de son arme, que la crosse n'avait pas été remise à sa place, mais laissée derrière lui sur la plaine.

C'était une malheureuse circonstance, et pendant longtemps le jeune chasseur ne trouva rien de mieux que de tourner d'un côté à un autre pour éviter l'assiégeant.

Le borelé sembla enfin se lasser de ses inutiles manœuvres.

Mais le désir de la vengeance n'était nullement éteint en lui, car, restant en faction, il ne fit aucun mouvement pour s'éloigner.

Au contraire, il s'accroupit devant le baobab de façon à ne perdre de vue aucun des côtés du gros tronc, évidemment déterminé à rester là et à attendre la première chance qui se présenterait pour atteindre sa victime.

Se voyant ainsi guetté, le jeune chasseur fit des réflexions assez désagréables, tout en cherchant comment il pourrait se libérer de ce siége obstiné.

CHAPITRE VIII

DÉLIVRÉ

Le soleil se coucha, la lune monta au-dessus des sommets des arbres environnants, et le borelé semblait toujours dans les mêmes dispositions vindicatives.

Au bout de plusieurs heures, le jeune chasseur espéra que son ennemi quitterait le siége pour aller aux provisions. Chaque fois qu'il faisait un mouvement, l'ennemi l'imitait.

Ne pouvant recharger le rifle à balle, il imagina d'aveugler le borelé par une charge de poudre, ou de l'étonner par la détonation, de manière à lui faire prendre la fuite.

Cette combinaison était si simple que, lorsqu'il l'eut trouvée, Arend s'étonna de n'y avoir pas songé auparavant.

Il réussit sans difficulté à empiler une double charge de poudre dans le canon de son arme, et, afin de la garder ainsi jusqu'à ce que l'occasion d'un bon coup se présentât, il introduisit dans la bouche de l'arme un peu de gazon seç.

L'occasion attendue ne tarda pas : visant un des yeux du borelé, la bouche du fusil n'étant pas à plus de deux pieds de la tête de l'animal, Arend pressa la détente.

Le rhinocéros s'élança vers lui avec un cri de rage et de douleur en faisant des efforts pour atteindre le baobab.

« Encore un coup à l'autre œil, pensa Arend, et je serai libre. »

Il procéda immédiatement à verser une seconde dose de poudre dans le fusil, mais, tandis qu'il était ainsi occupé, un autre danger vint le menacer.

Le gazon sec chassé par le fusil s'était enflammé et avait mis le feu aux feuilles sèches qui jonchaient partout la terre.

En un instant la flamme s'éleva de tous côtés.

Le tronc du baobab ne pouvait plus protéger Arend. Une minute encore et il allait être enveloppé par le feu. Il n'y avait qu'une ressource, se confier à ses jambes pour sauver sa vie.

Sortant de dessous l'arbre, il se leva vivement et se mit à courir de toutes ses forces. Mais la fortune semblait décidément contre lui. A peine avait-il fait vingt pas, que le rhinocéros, guidé par un de ses yeux ou par l'ouïe, bondit derrière lui d'une allure si rapide, que si sa poursuite eût longtemps continué il l'eût certainement atteint.

Le jeune chasseur commençait à désespérer. Encore quelques secondes et il devait être empalé sur la terrible corne. Sans cet instinctif amour de la vie qui nous guide tous, il aurait abandonné la lutte;

il était cependant sur le point de tomber de fatigue, quand ses oreilles furent agréablement frappées de sons connus : « Regardez là-bas, disait-on, baas Willem, il y a quelqu'un là-bas! »

Deux secondes après Arend était en sûreté. Le limier Spoor'em dansait autour de la tête du borelé, et, par ses furieux aboiements, détournait son attention.

Groot Willem et Hendrick eux-mêmes arrivaient, et le monstre, frappé d'un double coup de fusil, tombait mort.

Willem et Hendrick sautèrent à bas de leurs chevaux et secouèrent les mains d'Arend avec autant de cordialité que s'ils se rencontraient après des années d'absence.

« Qu'est-ce que cela signifie, Arend? demanda gaiement Hendrick. Cet animal vous a-t-il donc poursuivi depuis douze heures?

— Oui.

— Et combien de temps encore pensez-vous que la chasse aurait pu continuer?

— Environ deux secondes, répliqua Arend d'un ton très-positif.

— Très-bien, dit Hendrick, si heureux de la délivrance de son ami, qu'il éprouvait le besoin de faire de l'esprit. Alors, nous savons combien de temps vous pourrez tenir tête à la course contre un rhinocéros. Vous êtes bon pour douze heures et deux secondes! »

Les regards rayonnants de Groot Willem témoignaient de sa satisfaction. Il ne prononça pas une

parole jusqu'à ce qu'ils fussent retournés à la place où le lion avait été tué.

Là ils firent halte, dans le but de recouvrer la selle et la bride du cheval.

Groot Willem proposa de rester en cet endroit jusqu'au lendemain matin; sa raison était qu'en retournant à travers la voie étroite qui menait à la plaine découverte, ils seraient en danger de rencontrer des buffles, des rhinocéros, des éléphants, et d'être attaqués sans pouvoir se défendre dans l'obscurité.

« C'est vrai, répliqua Arend, il serait peut-être mieux de rester ici jusqu'à l'aube, sans deux raisons : la première est que je meurs de faim et que je serais bien aise de manger un rôti de la cuisse de cette antilope que j'ai tuée ce matin.

— Et moi aussi, dit Hendrick, mais les chacals nous ont épargné la peine de manger notre gibier. »

On mit alors Arend au fait des événements arrivés en son absence, et il fut grandement amusé au récit des infortunes de Swartboy et de Congo que lui fit Hendrick.

« Voilà un assez beau début dans la carrière des aventures, dit-il, après avoir raconté ce qui lui était arrivé à lui-même. Mais jusqu'à présent, notre expédition ne nous a guère été profitable.

— Il nous faudra encore descendre la rivière, dit Willem, nous n'avons vu jusqu'ici aucune apparence d'hippopotames ou de girafes.

— Mais quelle est votre seconde raison pour ren-

trer au camp? demanda Hendrick en s'adressant à Arend.

— Comment! supposez-vous donc que notre ami Hans n'aurait aucune inquiétude à notre sujet? demanda ce dernier.

— Oh! c'est pour cela? Hans est bien distrait. S'il a trouvé des herbes rares, il ne pense guère à nous.

— Vous calomniez la science et le savant. Certainement Hans est à cette heure dans la plus vive anxiété. »

Tous s'accordèrent à dire qu'il valait mieux retourner au camp, et, après avoir transporté la selle et la bride du cheval mort sur les épaules de Congo, ils continuèrent leur marche. Ils arrivèrent au camp très-tard et y trouvèrent Hans fort tourmenté, comme l'avait supposé Arend. Il faut dire que la chasse aux herbes n'avait pas été bonne non plus.

CHAPITRE IX

UN INCIDENT

Le lendemain matin, ils levèrent le camp et se dirigèrent vers la rivière. Après avoir passé le gué à l'endroit même où ils avaient traversé le Simpopo pour la première fois, Groot Willem, accompagné de Congo, marcha en avant de ses compagnons d'un mille environ.

Son motif, en tenant ainsi la tête de la marche, était de s'assurer de tout gibier digne de son attention, avant qu'il fût effrayé par les autres.

De temps à autre, de petits troupeaux des différentes variétés d'antilopes qui abondent dans le sud de l'Afrique fuyaient devant lui, mais le grand chasseur daignait à peine les remarquer.

Son but étant de trouver une contrée fréquentée par les hippopotames et les girafes, tout ce qui n'était pas cela n'avait pas le don de l'émouvoir.

Sur son chemin il rencontra plusieurs grands pandanus ou pins. Plusieurs étaient couverts de plantes parasites, qui leur donnaient l'apparence de petites tours ou d'obélisques.

Sous un de ces arbres, près de la rivière, et environ à trois cents yards de l'endroit où il passait, il vit un buffle femelle avec son petit.

L'heure avancée rendait fort désirable la prise du petit buffle, car hommes et chiens avaient gagné un bon appétit.

Après avoir commandé à Congo de rester où il était, le chasseur passa sous le vent du petit buffle, et, grâce au couvert de quelques buissons, il commença à se rapprocher.

Sachant qu'un buffle femelle accompagné de son petit s'alarme facilement, il avança avec la plus grande précaution.

N'ignorant pas non plus que cet animal montre une grande bravoure pour défendre sa progéniture, il ne voulait tirer qu'à coup sûr, afin d'éviter une lutte avec le buffle.

Quand il crut être assez près de l'animal, il le visa au cœur. Contrairement à son attente, celui-ci ne tomba ni ne s'enfuit, mais tourna simplement un regard inquisiteur dans la direction d'où le coup était parti.

Cela lui parut un fait assez étrange. Pourquoi la bête restait-elle à la même place? Si elle n'était pas blessée, comment ne la voyait-il pas s'effrayer?

Rechargeant vivement son rifle, il avança hardiment, se croyant désormais bien sûr que la bête ne lui échapperait plus.

Elle ne paraissait aucunement disposée à la retraite; il était arrivé tout près d'elle, lorsque tout à coup elle chargea avec fureur contre lui, et ne fut

arrêtée que par la seconde balle, qu'elle reçut au milieu du front. Elle tomba sur les genoux, et mourut comme les buffles, sur le dos, les jambes en l'air au lieu de s'abattre sur le côté.

Une autre balle eut raison du petit.

Congo arriva, et en examinant le petit buffle, il vit qu'une de ses jambes était cassée. Cela expliquait pourquoi la bête n'avait pas essayé de s'enfuir.

Pendant que Willem rechargeait son arme, il entendit un bruit de feuilles au milieu des plantes parasites qui surchargeaient le pandanus sous lequel lui et Congo se tenaient.

« Gare à vous! » cria Willem, en s'élançant de dessous l'arbre et en chargeant son fusil.

Et regardant en même temps autour de lui, il aperçut un homme qui venait d'émerger de dessous les feuilles. Le costume et l'aspect général de cet individu annonçaient un Africain, mais non un individu des races inférieures dont cette contrée abonde.

Il pouvait avoir environ quarante ans. Ses traits, bien formés, exprimaient l'intelligence et le courage. Il était d'un brun bronzé, non pas noir, et ses cheveux semblaient plutôt ceux d'un Européen que d'un Africain.

Ces observations furent faites par le jeune chasseur en six secondes, car le personnage qui venait d'apparaître si soudainement ne lui laissa pas le temps de l'examiner plus à loisir; déjà il s'éloignait, et avec une telle hâte, qu'Arend crut que c'était la peur qui le faisait fuir.

Congo fut le premier à reconnaître le véritable motif de cette course précipitée. L'homme était parti dans la direction de la rivière.

« De l'eau! de l'eau! s'écria le Cafre; il a soif, il veut de l'eau. »

La vérité de cette remarque fut bientôt évidente. L'étranger se précipita dans la rivière, plongea sa tête dans l'eau, et recommença ses plongeons absolument comme il aurait fait avec une bouteille pour la remplir d'eau.

Hendrick et Arend, ayant entendu la détonation du fusil, avaient craint un accident, et arrivèrent au galop juste au moment où l'Africain, après avoir étanché sa soif, revenait vers l'arbre où le jeune chasseur et Congo étaient restés.

Sans faire la moindre attention aux autres, l'homme alla droit à Groot Willem, et, d'un air de dignité, il commença à lui adresser un speech.

« Le comprenez-vous, Congo? demanda Willem.

— Oui, un peu, » répondit le Cafre. L'Africain remerciait Groot Willem de lui avoir sauvé la vie, et lui disait que n'importe ce que celui-ci lui demanderait, il le lui donnerait.

Groot Willem se demandait comment il avait pu sauver la vie à cet homme sans s'en apercevoir.

« C'est en tout cas être reconnaissant de bien peu et promettre assez! s'écria le sarcastique Hendrick; j'espère que Willem montrera de la retenue et ne demandera pas trop à ce brave homme. »

A ce moment Hans et Swartboy revenaient avec les chevaux de bât. Après avoir choisi pour camper

une place près de l'endroit où la bête avait été tuée, les chasseurs s'occupèrent d'allumer un bon feu et de préparer le bivouac.

Toutes les mains se trouvèrent occupées, car il fallut aussi dépecer et faire cuire le petit buffle.

Pendant cette dernière opération, exécutée par le bushman, les autres, ayant Congo pour interprète, écoutèrent le récit de l'étranger.

CHAPITRE X

MACARA

Il y avait dans les manières de l'Africain une certaine hauteur qui n'avait pas échappé à l'attention de ses auditeurs. Ceci leur fut expliqué. C'était un chef du nom de Macara. Sa tribu appartenait à la grande nation des Makalab, habitant à part dans un « kraal ». Il était un chef indépendant.

Le village n'était pas à une grande distance du camp des chasseurs. Le jour précédent le chef était venu à la rivière dans un canot, accompagné de trois de ses sujets, pour se procurer une plante qui croît en cet endroit, et de laquelle on extrait le poison pour les flèches et les lances.

En passant près d'un renfoncement de la rivière, ils avaient essayé de tuer un hippopotame qu'ils apercevaient marchant dans le fond de l'eau, comme un buffle broutant dans la plaine.

Se levant soudain à la surface de l'eau, le monstre culbuta le canot, et Macara se trouva obligé de nager vers le rivage, ayant perdu son fusil, qui lui avait coûté huit défenses d'éléphants.

Il ne savait plus rien de ses compagnons depuis leur naufrage.

En atteignant le rivage, et à quelques yards de la rive, il rencontra un troupeau de buffles mères avec leurs petits, qui se rendait à la rivière. Les animaux se détournèrent brusquement pour l'éviter, mais un petit buffle fut malheureusement attaqué par un de ses compagnons plus âgé, et si sérieusement blessé qu'il ne put suivre les autres dans leur fuite.

La mère, voyant son petit en arrière, revint vers lui, et choisit Macara pour l'objet de son ressentiment. Le chef, chaudement poursuivi par l'animal, qui voulait venger le mal fait à sa progéniture, fit retraite vers l'arbre le plus proche.

Le petit buffle eut beaucoup de peine à gagner l'arbre avec sa mère, et ils n'en bougèrent plus. Cette faction de deux sentinelles fort entêtées obligea Macara de grimper dans les branches supérieures du pandanus et d'y rester prisonnier. Malgré plusieurs tentatives pour quitter ce poste incommode, il avait toujours trouvé le buffle occupé à le guetter et prêt à le recevoir sur ses terribles cornes. Il souffrait, et depuis longtemps, de la soif, quand il entendit le premier coup de fusil tiré par Groot Willem, et comprit que le secours enfin approchait.

Le chef termina en invitant les chasseurs à l'accompagner le lendemain matin à son kraal, où il leur promit de leur offrir toute l'hospitalité qui serait en son pouvoir, en échange du service signalé que Willem venait de lui rendre.

L'invitation fut aussi cordialement acceptée qu'elle avait été cordialement offerte.

« Notre nouvel ami nous a dit une chose qui me plaît beaucoup, remarqua Willem. Nous savons par lui qu'il y a eu, ou qu'il y a des hippopotames dans ces environs, et peut-être ne serons-nous pas longtemps avant de commencer notre guerre contre eux.

— Questionnez-le sur les vaches marines, Congo, dit Hendrick ; assurez-vous s'il y en a beaucoup dans ces parages. »

En réponse aux questions du Cafre, le chef répondit qu'on ne voyait pas souvent des hippopotames de ce côté de la rivière, mais qu'à une journée de marche, en aval, se trouvait une grande lagune, à travers laquelle courait le ruisseau ; là, les vaches marines étaient aussi nombreuses que les étoiles du ciel.

« Bravo ! dit Willem, et maintenant, Congo, questionnez-le sur les girafes. »

Macara ne put leur donner que peu d'espoir d'en rencontrer.

Il avait entendu parler d'un ou deux de ces animaux qui s'étaient montrés parfois, mais encore venaient-ils de loin.

« Demandez-lui s'il sait dans quelle contrée on rencontre ces animaux, » demanda Willem, qui semblait plus intéressé que ses compagnons par ce sujet.

Macara ne put pas, ou ne voulut pas répondre à cette question sans avoir pris son temps.

Il raconta que son véritable pays, celui de sa

tribu, était plus éloigné, vers le nord et l'ouest, qu'ils en avaient été chassés par la tyrannie du grand roi Zula Mazelekatse, qui levait des impôts sur tous les petits chefs qui l'entouraient.

Macara ajouta que, ayant perdu aussi l'amitié de Keletu et des autres grands chefs du Makalolo, qui ne se souciaient plus de le protéger contre son formidable ennemi, lui et sa tribu avaient été forcés de quitter leurs maisons et d'émigrer où ils habitaient maintenant.

« Votre récit est plein d'intérêt, mais ce n'est pas tout ce que je voudrais savoir, » dit Groot Willem, qui se souciait assez peu des affaires des autres.

Ainsi ramené à la question, Macara dit qu'il avait tenu à leur donner des preuves de sa compétence à l'égard des girafes, car nulle part elles n'étaient plus abondantes que dans le pays d'où il avait été exilé par la tyrannie du grand roi Zula.

Swartboy interrompit ici la conversation en annonçant une bonne nouvelle : il y avait assez de viande cuite pour le repas, et environ dix livres de côtelettes de buffle furent placées devant les chasseurs et leurs invités.

Macara, qui avait paru attendre patiemment pendant la cuisson des côtelettes, commença à manger avec une certaine timidité, mais l'appétit finissant par l'emporter, toute gêne disparut bientôt, et il fit honneur au festin avec un tel entrain qu'il consomma plus à lui seul que ses quatre compagnons, donnant pour excuse que, depuis deux jours, il était complétement à jeun. L'excuse était valable; un

jeûne de quarante-huit heures est certes fait pour allonger les dents du moins vorace des hommes.

Le souper achevé, tous s'étendirent autour du feu et s'endormirent.

La nuit se passa sans que les chasseurs fussent troublés dans leur repos, et, dès l'aube, ils se levèrent; mais ce ne fut pas sans surprise que, cherchant leur convive de la veille, ils constatèrent qu'il avait disparu.

« Ici, vous Swart et Congo! cria Arend, quand il se fut aperçu de la disparition du chef. — Voyez s'il ne manque point de cheval, car il serait bien possible que nous ayons été volés.

— Par qui? demanda Groot Willem.

— Par votre ami, le Makalab; il s'est dérobé lui-même, s'il n'a dérobé rien autre.

— Je parierais ma vie, s'écria Willem d'un ton positif, que cet homme est honnête. Bien que je ne puisse expliquer son absence, je crois qu'il nous a dit vrai.

— Que ses assertions soient vraies ou fausses, dit ironiquement Hendrick, il est certain que sa disparition est louche. »

Hans, ne sachant qu'en penser, ne se prononça pas, et Swartboy, après s'être assuré qu'il ne manquait rien, exprima l'opinion que jamais fait ne lui avait paru plus bizarre que le départ clandestin de leur nouvelle connaissance.

Après avoir laissé à leurs chevaux une heure pour pâturer, pendant qu'eux-mêmes déjeunaient des restes du buffle, nos aventuriers prirent le parti de quitter leur bivouac, et continuèrent leur marche vers le bas de la rivière.

CHAPITRE XI

LE KRAAL DE MACARA

Ayant marché environ trois heures, les jeunes chasseurs arrivèrent à un endroit qui portait des signes évidents qu'il avait dû être habité : de petits palmiers avaient été abattus, les troncs enlevés et les sommets seuls laissés sur la terre.

A un mille de là, on pouvait voir des champs cultivés.

« Attention! s'écria Arend, en s'avançant, voici une grande troupe d'hommes qui vient au devant de nous. »

Tous regardèrent dans la direction indiquée, et aperçurent environ une cinquantaine d'hommes, franchissant d'un bon pas le sommet d'une montagne du côté du nord et se dirigeant de leur côté.

« S'ils ont de mauvaises intentions, quel parti prendre? dit l'un des chasseurs.

— Marchons au-devant d'eux; s'ils viennent en ennemis, ce n'est pas notre faute, nous ne leur avons rien fait, » répondit Willem.

Lorsque les étrangers se trouvèrent plus rappro-

chés, les chasseurs reconnurent, avec une surprise mêlée d'inquiétude, leur convive de la veille, monté sur un bœuf. Macara tenait la tête de la troupe.

Son salut, adressé à Groot Willem, fut interprété par Congo.

« Je vous avais invités à venir à mon kraal, disait-il, et à amener vos amis avec vous; je vous ai quittés de bonne heure ce matin, et je suis allé à mon village pour veiller à ce que les préparatifs nécessaires fussent faits pour recevoir dignement ceux qui ont bien accueilli Macara. Les meilleurs, les plus braves de mes compagnons, sont venus vous saluer. »

Rassurés par la cordialité de ce discours, les jeunes chasseurs se remirent en marche pour le village de leurs nouveaux amis, qui était à une très-faible distance de là.

Lorsqu'ils y arrivèrent, cent cinquante femmes environ les reçurent avec un chant traînant semblable aux accents monotones et doux par lesquels une mère berce son enfant.

Les maisons, construites au moyen de hautes perches sur lesquelles s'entrelaçaient de longues racines et du gazon, étaient recouvertes de boue, de terre, de chaume. Les chasseurs furent conduits sous un long hangar où on débarrassa leurs chev ux de leurs selles, pour les laisser paître en liberté.

Bien que les sujets de Macara n'eussent eu que trois heures devant eux pour se préparer à recevoir leurs visiteurs, ils leur offrirent un splendide banquet.

Les jeunes chasseurs s'assirent devant un rôti d'antilope — un étouffé d'hippopotame et de buffle — des poissons cuits au four, des épis de maïs rôtis, puis du miel naturel, des melons, des *fumpkins* et de l'excellent lait.

Les jeunes chasseurs et leurs serviteurs furent servis avec la plus grande courtoisie; leurs chiens même furent choyés, et Swartboy et Congo traités avec une considération qui les flatta beaucoup.

Dans l'après-midi, Macara apprit à ses invités qu'il voulait leur offrir un divertissement, et, afin qu'ils pussent bien jouir du spectacle, le chef leur expliqua les circonstances dans lesquelles il était exécuté.

Il paraît que les compagnons de Macara, lorsqu'il fut coulé bas avec son canot par l'hippopotame, étaient parvenus à regagner leur village, apportant avec eux la nouvelle de la disparition du chef.

La tribu n'étant point parvenue, après deux jours d'exploration, à un résultat satisfaisant dans ses recherches, on avait conclu que le chef avait été noyé ou tué par la vache marine, et un autre guerrier important, nommé Sindo, s'était fait élire chef à sa place.

Macara, de retour dans sa tribu, avait appris l'élection de Sindo. Ce dernier était encore dans sa hutte, et, avant qu'il eût été averti de la réapparition de son prédécesseur, il était son prisonnier.

Sindo, lié et garrotté, attendait maintenant son exécution, et tel était le spectacle que nos chasseurs étaient appelés à contempler.

Comme on le pense, aucun ne se souciait d'y assister; mais, cédant aux importunités de leur hôte, ils consentirent cependant à l'accompagner. L'endroit choisi pour l'exécution se trouvait sur la lisière du village, où le prisonnier avait été solidement attaché à un arbre.

Presque tous les habitants du kraal s'étaient rassemblés pour voir fusiller l'usurpateur; — c'est de cette manière que Sindo devait périr.

Le prisonnier, un homme de bonne apparence, ayant environ trente-cinq ans, attendait avec calme sa dernière heure.

Nos héros ne purent s'empêcher de penser qu'il n'était coupable, comme beaucoup d'autres, que d'une ambition un peu trop empressée.

« Si vous pouviez le sauver de ce mauvais pas? dit Hans, en s'adressant à Groot Willem. — Je crois que vous avez quelque influence sur le chef.

— J'y pensais, et je vais essayer, » répondit le jeune homme.

Déjà les projets de vengeance du chef allaient recevoir leur exécution, quand Willem, s'approchant de Macara, intercéda pour le prisonnier.

Il représenta au chef légitime que Sindo n'avait point voulu le dépouiller de son autorité; mais que, le croyant mort, il avait dû se croire autorisé à se faire élire pour lui succéder.

Les prières de Groot Willem, assaisonnées de raisonnements d'un bon sens évident, furent encore appuyées par l'offre d'un fusil, pour remplacer celui que Macara avait perdu dans la rivière.

Ce dernier resta pendant quelque temps silencieux, et répliqua enfin que jamais il ne se sentirait en sûreté, si l'usurpateur restait dans la tribu.

Groot Willem objecta qu'on pourrait le bannir du kraal.

Macara hésita encore; mais se rappelant qu'il avait promis de se rendre à toute demande que lui adresserait son sauveur, il céda, à la condition que Sindo s'expatrierait.

En accordant ce pardon, le chef désira faire comprendre à tous qu'il n'était déterminé que par sa gratitude pour son ami, le grand chasseur blanc, et non par le désir du cadeau promis.

Tous les sujets de Macara, y compris le condamné lui-même, parurent grandement étonnés d'une décision si contraire aux habitudes de leur nation.

La clémence du chef et le refus qu'il fit du fusil prouvèrent aux chasseurs qu'il y avait en lui les éléments d'une noble nature.

Sindo, relativement satisfait d'un dénoûment qui aurait pu être pire, remercia avec beaucoup d'effusion Groot Willem de son intervention, et ayant rassemblé sa famille, il quitta immédiatement le village, pour se mettre à la recherche d'un autre établissement dans une nouvelle tribu.

Pendant la soirée, Macara offrit à ses hôtes un divertissement de danses et de chants; puis tous se retirèrent pour dormir, après qu'il eut été convenu que le lendemain nos héros seraient conduits à un endroit où les hippopotames foisonnaient.

CHAPITRE XII

EXPLORATION

De bonne heure, le lendemain matin, après que les chasseurs eurent rendu à Macara son hospitalité, en lui offrant le meilleur dîner que leurs notions culinaires leur permirent de confectionner, tous partirent à la recherche des vaches marines.

Macara, accompagné de quatre des siens, prit le rôle de guide, tandis que cinquante hommes de sa tribu suivaient, pour aider à la chasse.

Ses chevaux de bagage, chargés de tout ce qui appartenait à nos héros, furent emmenés ; car ces derniers n'avaient point l'intention de retourner au kraal, malgré les vives instances de leur nouvel ami.

Pendant plus d'un mille, leur chemin les conduisit à travers des plantations de maïs, appartenant aux sujets de Macara, et cultivées par les femmes et les enfants de la tribu.

Nos aventuriers, qui avaient déjà vu plusieurs kraals de Buchanans et aussi des tribus de Bushuanas et de Cafres, furent surpris de trouver là tant de civilisation.

En descendant la rivière, on observa des troupeaux de buffles et aussi de koodoos et de zèbres.

A environ cinq milles du village, on déboucha sur une plaine découverte où croissait un gazon épais. Ce fut là que Macara proposa d'établir le campement, cet endroit, près d'un taillis, étant, selon lui, le rendez-vous de toute espèce de gibier.

L'avis de Macara fut adopté, et aussitôt ses hommes se mirent à l'œuvre. Une palissade fut construite pour protéger le camp.

Pendant que les indigènes travaillaient, les jeunes chasseurs ne restaient pas oisifs. Ayant aperçu quelques antilopes paissant à l'horizon, Arend et Hendrick se dirigèrent de leur côté, dans le but de faire provision de vivres.

Groot Willem, au contraire, préféra marcher tout droit vers le taillis où Macara lui avait dit que le gibier se trouvait en abondance. Il partit, accompagné de Macara et de quatre de ses sujets, laissant Hans, Swartboy et Congo pour prendre soin des chevaux chargés des bagages.

Macara et ses compagnons arrivèrent bientôt en vue d'un troupeau de daims rouges (*antilope eleotragus*). Ces animaux n'étaient pas à plus de trois cents pas; et à la manière insoucieuse dont ils continuaient de brouter, Groot Willem comprit qu'ils n'avaient jamais été chassés par des Européens. Mais jugeant un tel gibier indigne d'un coup de son fusil, il passa outre, sans les inquiéter.

On arriva bientôt sur une voie où de larges traces témoignaient du passage de gros animaux

en route vers la rivière. Willem observa avec plaisir des empreintes d'hippopotames.

Plusieurs de ces énormes animaux avaient évidemment quitté la rivière, deux ou trois heures auparavant, et devaient se trouver dans le voisinage.

Laissant à Macara et à ses hommes le soin de son cheval et de ses trois chiens, le hardi chasseur alla d'abord tout droit vers des buffles qui broutaient tranquillement près de là, puis il essaya de se placer entre eux et la forêt, pour leur intercepter le passage et les tourner, au cas où ils voudraient se mettre à couvert dans le taillis.

Après avoir atteint un poste qui lui parut favorable, il siffla ses chiens, afin d'éveiller l'attention des buffles, de les mettre en fuite, et de pouvoir ainsi les tirer dans leur course. Son signal était à peine lancé qu'il entendit de grands cris poussés par les hommes de Macara, et la détonation du fusil du chef.

Quelque chose de fâcheux avait dû arriver, car il aperçut son propre cheval qui galopait vers la plaine, tandis que les hommes couraient dans toutes les directions, sous l'empire d'une évidente panique.

La vache montée par Macara semblait prise du désir de lutter de vitesse avec le cheval.

Les trois chiens avaient répondu à son appel et arrivaient vers lui.

Ils étaient poursuivis par une masse sombre qui accomplissait sa course au moyen de sauts longs et bas; grâce au temps qu'il lui fallait pour recueillir

sa force, après chaque saut, la distance entre elle et les chiens ne diminuait pas beaucoup.

Les buffles étaient partis au grand galop vers le bois, à moins de cinquante pas de Willem. Celui-ci les laissa passer, car un animal méritant enfin toute son attention approchait de l'autre côté.

CHAPITRE XIII

LE FIDÈLE SMOKE

Les chiens ne semblaient point encore se douter qu'ils fussent poursuivis; ayant vu les buffles s'enfuir, ils ne songeaient qu'à leur donner la chasse, et se précipitèrent sur leurs traces, ne prêtant aucune attention à leur maître qui les rappelait.

Le chasseur fut bientôt autrement occupé.

L'animal cause de la panique générale était un énorme léopard femelle; et le chasseur comprit tout de suite dans quelles circonstances elle se trouvait. Elle avait sans doute laissé son petit dans sa tanière de la forêt, et s'était mise en route pour la rivière, à la recherche d'eau ou de nourriture. Or, les chiens couraient dans la direction même de sa tanière.

A la vue de Groot Willem, le léopard abandonna la poursuite des chiens, et, s'accroupissant sur la terre, se mit à ramper vers lui avec une incroyable rapidité.

En avançant ainsi, tout le corps du terrible animal était couvert par la tête, et ses yeux, en étant

la plus haute partie, se présentaient à la mire du chasseur.

Le léopard n'était plus maintenant qu'à dix yards, et s'approchait toujours. Ce n'était pas l'heure de se croiser les bras. Willem épaula son rifle, et d'une main ferme, d'un œil sûr, stimulé par le danger, il visa le museau de son ennemi et fit feu.

Le léopard tourna sur lui-même deux ou trois fois, comme s'il avait perdu toute conscience de ce qui se passait. Mais ceci ne dura que quelques secondes. Willem, après avoir tiré, courut à environ quinze pas de là et s'occupa de recharger son fusil.

Pendant ce temps, il tenait ses yeux fixés sur l'animal, qui arrivait directement sur lui, non plus avec la prudence qu'il avait précédemment témoignée, mais d'une allure indiquant que l'instinct de la vengeance l'animait tout entier.

Willem n'avait pas encore rechargé son rifle. Il n'y avait pas une minute à perdre.

Saisissant son arme par le canon, il se prépara à se défendre corps à corps s'il le fallait contre son redoutable agresseur.

La bête enragée allait s'élancer sur Willem, quand un secours lui vint d'une manière inespérée.

Un des chiens, un énorme bouledogue, n'avait pas suivi les autres sous le taillis. Il s'appelait « Smoke ».

Au moment où le léopard s'accroupissait par terre afin de recueillir ses forces pour son dernier

élan, Smoke le saisit par une des jambes de derrière.

Grâce à cette diversion, Willem put recharger son rifle avec la promptitude du soldat le plus exercé, mais quand il eut fini, le pauvre Smoke était étendu sur le gazon.

Déjà la bête avait tourné sur elle-même pour renouveler son attaque; une seconde de plus, et c'en était fait de notre ami.

Willem, avec un sang-froid merveilleux, fit un saut en arrière et pressa la détente de son arme. Un nuage de fumée roula devant ses yeux, et, lorsqu'il eut disparu, il vit le léopard couché par terre à côté du chien, et agitant ses membres dans la dernière convulsion de l'agonie.

Après ce beau coup, Willem regarda autour de lui pour savoir ce qu'étaient devenus ses compagnons; il vit que Macara et ses hommes avaient fait halte à une distance d'environ cinq cents yards et avaient été témoins de sa victoire. Le chef, à pied, et indiquant de la main la vache qui se trouvait errante à un mille de là, essaya de faire comprendre à l'habile tireur que sa singulière monture l'avait emporté loin de son ami, malgré sa volonté.

Le danger passé, les autres accoururent. Le grand chasseur leur montra par signes qu'il désirait conserver la peau du léopard.

Quatre hommes se mirent aussitôt à l'œuvre avec leurs courts assegais, et s'y prirent de manière à lui faire comprendre qu'il n'aurait pas longtemps à attendre le trophée de sa victoire.

Willem tourna alors son attention sur le chien

blessé qui continuait à gémir et qui le regardait comme s'il eût voulu lui dire : — Pourquoi ne m'avez-vous pas secouru plus tôt?

Smoke avait sacrifié sa vie pour sauver celle de son maître; il était si grièvement blessé que rien ne pouvait le sauver. Willem en fut vivement affecté.

Se tournant vers Macara, il vit que le chef avait rechargé son rifle.

Willem montra la tête du chien, puis le rifle.

Le chef comprit et leva son arme.

Groot Willem s'éloigna les yeux pleins de larmes.

Smoke était mort.

CHAPITRE XIV

LES HIPPOPOTAMES

A leur rentrée au camp, les chasseurs apprirent qu'Hendrick et Arend avaient été heureux dans leur chasse aux antilopes; déjà plusieurs de ces animaux rôtissaient devant un grand feu.

Une grande quantité de bois sec avait été rassemblé pour la construction du camp, et déjà on avait commencé à l'établir.

Macara ne voulut accepter pour ses hommes qu'une petite quantité de café, une bouteille de shiedam et un peu de tabac. Dans la soirée, il prit congé de ses amis, les laissant bien en sûreté dans leur camp.

Trois de ses gens restèrent avec les chasseurs, avec l'ordre de leur être dévoués. Cette gracieuseté du chef indien ne laissa point que d'ennuyer beaucoup le bushman. Pour communiquer avec eux, il fallait nécessairement l'aide de Congo. Congo avait donc une supériorité. Aussi l'ombrageux Swartboy était-il fort maussade.

« Il faut que vous et moi nous fassions une action d'éclat aujourd'hui, dit Arend à Hendrick, pendant qu'ils mangeaient leur premier déjeuner.

— Oui, répliqua Hendrick, Willem a eu le pas sur nous au début de nos aventures, mais j'espère que la fortune nous favorisera à notre tour avant peu.

— Elle nous a été propice à tous, ce me semble, repartit Willem. N'avons-nous pas trouvé du gibier et des gens disposés à nous laisser tout le bénéfice de la chasse ? »

Cela était bon en soi, assurément, mais l'amour-propre de Willem seul y avait trouvé son compte, et cela n'arrangeait pas tout à fait ses amis.

Les chasseurs ayant donc laissé Swartboy et le Cafre à la garde du camp, ils firent une visite à la lagune, où ils espéraient trouver des hippopotames.

Ils passèrent devant l'endroit où Groot Willem avait tué le léopard et remarquèrent que les os de cet animal, ainsi que ceux de l'infortuné chien, avaient déjà été complétement nettoyés de leur chair par les chacals et les hyènes.

A un demi-mille plus loin ils atteignirent la lagune, et, tandis qu'ils longeaient ses rives, ils furent surpris par un bruit étrange qui semblait provenir de deux sombres objets visibles à fleur d'eau.

C'étaient les têtes de deux vaches marines. Ces animaux se dirigeaient vers eux en poussant de grands cris. Toute tentative pour les tuer n'aurait eu pour résultat qu'une perte de munitions, car tant que les nez et les yeux seulement s'élevaient à la

surface de l'eau, il n'y avait aucune chance pour qu'une balle les atteignît mortellement.

Nos jeunes héros n'avaient pas encore fait plusieurs yards qu'ils aperçurent d'autres hippopotames, non dans l'eau, cette fois, mais sur la plaine; ils broutaient insoucieux de l'ennemi qui s'approchait.

« Mettons-nous entre eux et l'eau, suggéra Willem, de cette façon nous serons sûrs de ne pas les manquer. »

Ce conseil fut suivi avec l'approbation générale, et, pendant quelque temps, la retraite des animaux parut impossible, leur instinct ne les portant pas à fuir l'ennemi. Aussi se dirigèrent-ils, comme l'avaient prévu les chasseurs, vers la lagune.

A la première alarme, cependant, les trois hippopotames prirent une allure très-vive pour leur gros corps; comme ils couraient en ligne directe, les chasseurs furent même obligés de s'écarter de leur chemin sous peine d'être renversés.

Hans et Groot Willem étaient ensemble, et, dès que le train de derrière de l'un des hippopotames se trouva bien devant eux, ils tirèrent en même temps, visant derrière l'épaule.

Hendrick et Arend firent feu à leur tour.

Les énormes masses continuèrent au pas accéléré leur course vers la rivière; mais avant de l'avoir atteinte, la bête sur laquelle l'attention de Hans et de Willem avait été plus particulièrement dirigée, ralentit sa marche; arrivée sur le bord de l'eau, elle vacilla violemment et tomba immobile sur le côté.

Les deux autres animaux se jetèrent à l'eau et

disparurent, laissant Hendrick et Arend fort chagrinés de n'avoir pu se signaler dans leur première entreprise contre les hippopotames.

Hans et Groot Willem n'avaient aucune prétention aux prouesses militaires; le premier était tout dévoué à ses recherches botaniques, mais il pouvait cependant faire avantageusement sa partie dans une partie de chasse difficile et dangereuse, même à côté de l'habile Willem.

CHAPITRE XV

HISTOIRE DE L'HIPPOPOTAME

Hérodote, Aristote, Diodore et Pline, ont tous décrit, plus ou moins correctement, l'hippopotame (cheval de rivière ou vache marine).

Cet animal a été peu vu en Europe daus ces derniers temps, aussi la société zoologique de Londres en a-t-elle offert au public, pendant l'exposition de 1851, un spécimen qui ne lui a pas coûté moins de 10,000 livres sterling.

On vit souvent paraître des hippopotames dans les spectacles romains, puis ils disparurent d'Europe.

Selon plusieurs écrivains, ils désertèrent aussi entièrement le Nil.

Quelques siècles après avoir été montrés à Rome et à Constantinople, les hippopotames passèrent pour ne pouvoir être transportés vivants en pays étranger, mais le progrès de la civilisation a réfuté cette hypothèse erronée, et depuis 1851, les familiers de London Park et du Jardin des Plantes de Paris voient chaque jour ces animaux.

Selon Michael Boyne, on a trouvé des hippopotames dans les rivières de la Chine. Marsden a dit en avoir vu à Sumatra, et d'autres prétendent qu'il y en a beaucoup dans l'Inde; mais ces rapports n'ont jamais été fondés sur des faits bien authentiques, et maintenant il est à peu près avéré que cette race est exclusivement native de l'Afrique.

M. Desmoulins en décrit deux espèces : l'une, l'*hippopotamus Capensis* (hippopotame du Cap); et l'autre, l'*hippopotamus Senegalensis* (de la rivière du Sénégal).

L'hippopotame peut mettre ses yeux, son nez, ses oreilles au niveau de l'eau, et ainsi voir, entendre, et respirer avec peu de crainte des chasseurs. Dans l'eau, où il se meut aisément, il est féroce souvent, mais sur terre, où il a conscience de sa maladresse, il est plutôt timide et poltron.

On attribue à ces massifs animaux une utilité, en ce qu'ils déracinent et détruisent de larges plantes aquatiques, qui pourraient autrement obstruer les courants d'eau, et empêcher leur répartition dans le pays riverain.

Le cuir des hippopotames est souvent employé par les naturels à différents usages. Bien que mou au moment où on l'enlève, il devient si dur quand il a été complétement séché, que les Africains en confectionnent des boucliers et des lances. Beaucoup de colons du Cap sont gourmands de ce qu'ils appellent « leckoe speek », qui est une partie de la chair de l'hippopotame salée et conservée.

La plus grande valeur de ces animaux, aux yeux

de l'homme, est dans ses défenses, qui sont du plus bel ivoire, et très-prisées par les dentistes.

Les défenses des hippopotames ont quelquefois dix-huit pouces de longueur, et pèsent une douzaine de livres. Quelques voyageurs ont affirmé en avoir rencontré de vingt-six pouces de long, mais jamais de pareils échantillons n'ont été exposés dans les musées de l'Europe. La peau de ces animaux est plus épaisse que celle des rhinocéros, et les protége contre les flèches empoisonnées des naturels; sans cela, cette race serait bientôt éteinte dans les rivières de l'Afrique, puisque, contrairement aux autres animaux, on peut sans difficulté les approcher à portée de fusil.

Le plan généralement adopté pour les tuer est celui-ci. On creuse des fosses dans les endroits où on sait que les hippopotames ont l'habitude de passer; c'est le plus souvent sur le chemin du rivage, qu'ils prennent pour aller paître dans les plaines avoisinantes. Ces fosses doivent être creusées dans la saison des pluies, car, pendant la sécheresse, la terre devient si dure qu'elle résisterait aux pauvres outils dont les naturels se servent.

Comme des mois peuvent s'écouler sans qu'un hippopotame se trouve pris dans la trappe, on comprend quels efforts de patience et d'habileté sont nécessaires pour capturer un de ces amphibies.

L'usage des armes à feu est maintenant général parmi les naturels de l'Afrique, et comme la valeur des défenses de l'hippopotame récompense ample-

ment de la peine prise pour se les procurer, il est probable que cet animal sera bientôt fort rare, car il n'est pas probable que les jardins d'acclimatation d'Europe réussissent à propager l'espèce dans nos climats.

CHAPITRE XVI

LA CHASSE DE L'HIPPOPOTAME

L'hippopotame tué par Groot Willem et Hans était un bel échantillon de l'espèce. Après l'avoir mesuré avec son rifle, Willem déclara qu'il avait seize pieds de longueur, et estima la circonférence de son corps à un pied de moins. On le laissa où il avait été abattu, et nos chasseurs se dirigèrent vers une autre partie de la lagune.

Les cinq hippopotames qu'ils avaient vus leur donnaient pour l'avenir de leurs chasses d'agréables espérances; mais une surprise plus agréable encore les attendait.

A moins d'un demi-mille de l'endroit où le premier de ces animaux avait été tué, ils atteignirent un petit étang d'environ quatre pieds de profondeur. Sept hippopotames s'y vautraient, et d'autres broutaient un long et vert gazon à quelques pas plus loin. Ils avaient été si peu inquiétés encore par l'homme, qu'ils semblaient dans une confiance absolue. Cinq d'entre eux, qui se trouvaient dans l'étang, étaient pleinement à la merci des chas-

seurs, car l'eau n'avait pas assez de profondeur pour les protéger.

Pendant près d'une demi-heure, les jeunes aventuriers restèrent devant l'étang, occupés à charger leurs fusils, et faisant feu, quand une bonne occasion se présentait. Les sept monstres furent alors laissés morts ou mourants à l'endroit qui leur avait été fatal, et les chasseurs retournèrent à leur kraal.

Macara les attendait. Il amenait aux jeunes gens une vache à lait, présent auquel ils furent fort sensibles.

La vache fut confiée aux soins de Swartboy, avec stricte injonction de ne la point perdre de vue.

« Cette vache doit nous être plus précieuse qu'aucun des chevaux, dit Hendrick au bushman, et je ne voudrais pas la confier à Congo, mais avec vous, j'espère pouvoir être tranquille. »

Swartboy fut ravi de ces paroles.

Lorsque Macara apprit qu'on avait tué ce matin-là huit hippopotames, il en fut extrêmement joyeux, et il envoya deux de ses gens porter à ses sujets la bonne nouvelle que leur nourriture favorite les attendait en grande abondance.

Pensant avoir assez travaillé pour un jour, les chasseurs se reposèrent à l'ombre de leurs tentes, jusqu'à environ deux heures avant le coucher du soleil; ils furent alors réveillés par l'arrivée de près de trois cents personnes, hommes, femmes et enfants, tous de la tribu de Macara et très-impatients d'être conduits auprès des hippopotames.

Groot Willem craignit, en voyant cette affluence

de monde, que le gibier du voisinage ne s'éloignât, et qu'il ne devînt ainsi nécessaire de transporter le campement plus loin; mais il comprit que cet argument ne persuaderait point des êtres affamés, et qu'il n'avait pas autre chose à faire que de leur livrer le butin tant convoité.

Groot Willem et Hendrick, escortés de Congo, furent bientôt en selle, prêts pour une nuit de chasse dans la lagune.

Ils partirent, accompagnés de Macara et de tout son peuple, laissant Hans et Arend avec Swartboy, pour veiller sur le kraal.

Quand on atteignit la place où le premier hippopotame avait été tué, une bande de vautours et une compagnie de chacals s'en éloignèrent; aussi, plusieurs naturels restèrent-ils en sentinelle pour empêcher les carnivores de dévorer leur bien. D'après les ordres de Macara, ses gens avaient apporté de longues et fortes cordes, faites de cuir du rhinocéros, et lorsqu'on fut arrivé devant les sept bêtes mortes, le chef ordonna qu'elles fussent hissées à terre, ce qui, en circonstance ordinaire, eût été impossible; mais le peu d'élévation du terrain et les forces réunies d'une centaine d'hommes rendirent les difficultés médiocres. On se mit ensuite, le hissage opéré, à dépécer et à couper, pendant que les femmes et les enfants allumaient les feux et s'occupaient des préparatifs pour le grand banquet.

Le travail se continua jusque bien avant dans la nuit. Toute la chair qui n'était point destinée à

un usage immédiat fut coupée en longues tranches pour être séchée au soleil, et ainsi convertie en *bil-longue*, tandis que toutes les dents étaient réservées comme la propriété exclusive des chasseurs.

Groot Willem et Hendrick, cette nuit-là, n'eurent pas loin à aller pour se livrer à leur chasse favorite. Attirés par l'odeur de la cuisson, lions, hyènes et chacals vinrent rôder autour de l'étang, exprimant par leurs cris et leurs rugissements leur désapprobation de n'avoir pas été invités à la fête. Malgré la présence d'un si grand nombre d'individus, les hyènes s'approchèrent tout près du camp, et leurs hurlements assourdissants semblaient être précurseurs d'une attaque.

Enfin elles s'éloignèrent, au grand soulagement des chasseurs, qui ne se souciaient point de dépenser leurs munitions sans nul profit.

Ayant quitté l'étang, ils suivirent la rive de la lagune, se dirigeant du côté où ils avaient vu les hippopotames aux premières heures du jour. La nuit étant généralement choisie par ces animaux pour se nourrir, nos jeunes chasseurs espérèrent faire une addition à la liste de leurs prises. A environ un demi-mille de l'endroit où Macara et sa tribu achevaient leur banquet, s'étend une plaine découverte, éclairée par les rayons de la lune. Dix ou quinze sombres masses se mouvaient lentement sur cet espace. En se penchant sur leurs selles, les chasseurs crurent reconnaître des hippopotames; ils trottèrent vers eux. Les animaux, entièrement ignorants du dangereux caractère de ceux qui s'approchaient, ne se déran-

gèrent en aucune façon tant que les cavaliers ne les eurent pas serrés de très-près.

« Il me semble que voilà le plus gros, murmura Groot Willem, montrant une énorme masse à quelques centaines de pas. Je vais m'assurer de lui; vous, Hendrick, visez à un autre et faisons feu ensemble. »

Willem, en parlant, ajusta son pesant rifle à son épaule, prenant pour but le centre de la tête, et tira.

Un instant après, le monstre s'affaissait pesamment sur le sol.

Hendrick avait tiré de son côté, mais la bête sur laquelle son attention avait été dirigée ne parut point avoir été touchée.

Elle bondit, et rejoignant les autres, toutes s'éloignèrent d'une allure rapide vers la lagune. Hendrick fut péniblement désappointé en voyant encore son rival plus heureux que lui; mais cette impression ne fut pas de longue durée, car, bientôt, l'un des hippopotames ralentit sa marche et tomba.

Le projectile du rifle d'Hendrick avait pénétré dans l'épaule droite, et un autre, de la même arme, ne tarda pas à achever le blessé. Les insatiables chasseurs, non contents encore de ce succès, s'embusquèrent sous un bouquet d'arbres, espérant que les hippopotames voudraient bien leur fournir l'occasion de nouvelles prouesses. Leur attente ne fut pas trompée; de temps à autre, les hurlements des amphibies se faisaient entendre, et bientôt trois énormes animaux arrivèrent de leur côté. Réservant leur feu jusqu'à ce que leurs victimes fussent arrivées

à leur portée, nos deux chasseurs n'eurent pas beaucoup à attendre, et tirèrent simultanément.

Avec un cri qui tenait du reniflement du cochon et du hennissement du cheval, le « seekoe » fit volte-face vers la lagune, mais, au lieu de se mettre à courir, il tourna sur lui-même et tomba.

Trois autres hippopotames furent encore tués cette même nuit, ce qui faisait quatorze dans les vingt-quatre heures.

C'était plus, affirma Macara, que n'en avait détruit sa tribu durant les deux précédentes années. Son admiration pour les chasseurs s'en accrut encore.

CHAPITRE XVII

AU PAYS DES GIRAFES

Après avoir passé quatre ou cinq semaines à la chasse des hippopotames, Groot Willem et ses compagnons résolurent de s'occuper uniquement du véritable but de l'expédition.

Ils avaient acquis plus de sept cents livres d'ivoire, mais ce succès ne les empêchait pas de se fatiguer d'une chasse qui n'était plus un amusement, mais une affaire. Dans leurs conversations avec Macara, ils avaient appris que les jeunes girafes ne pouvaient être prises vivantes sans une grande adresse et beaucoup de peine.

Quand des caméléopards sont découverts, on peut aisément les poursuivre et tirer dessus; mais quant à les prendre vivants, c'est autre chose, et les récits de Macara leur firent comprendre que cette poursuite demanderait beaucoup de temps.

Groot Willem désirait ardemment conquérir le nom, la réputation et la récompense qui résulteraient de la capture des deux jeunes girafes vivantes. Hendrick et Arend aspiraient cependant avant tout à

revoir les jeunes ladies auxquelles ils étaient fiancés, et Hans rêvait d'entreprendre son voyage en Europe. Dans ces dispositions, la proposition de Willem, de changer de campement, fut accueillie très-favorablement.

Lorsque cette nouvelle fut annoncée à Macara, il parut fort troublé.

« Je ne puis vous laisser aller seuls, dit-il, il y aurait danger pour vous dans votre voyage à mon pays natal. Peut-être y rencontreriez-vous la mort. Au lieu de capturer des girafes vivantes, vous pourriez laisser vos os dans nos plaines. Vous ne partirez donc point seuls; je vous accompagnerai avec mes plus braves guerriers.

« Le tyran Mazelekatse peut nous faire périr tous, mais Macara ne veut pas laisser ses amis dans le péril sans le partager avec eux. Demain, je serai prêt avec mes hommes. »

Telle fut la substance du discours de Macara, interprété par Congo; les jeunes chasseurs témoignèrent leur reconnaissance de cet acte d'amitié. Les préparatifs du voyage furent immédiatement commencés.

L'ivoire fut mis en sûreté, après quoi les guerriers de Macara empoisonnèrent des flèches, réparèrent leurs boucliers et aiguisèrent leurs assegais.

Le matin du jour fixé par le chef, il sortit de son village avec cinquante-trois de ses plus braves combattants, et l'on se mit en marche vers le nord.

Plusieurs bœufs furent compris dans le convoi et chargés de chair séchée d'hippopotame et autres

provisions de bouche. Plusieurs vaches laitières devaient compléter le train d'une façon utile.

Un cheval avait été mis à la disposition du chef, qui se tenait habituellement aux côtés de Groot Willem.

Leur marche fut lente, d'abord à cause de la nature du pays et ensuite à cause de l'inhabileté des bœufs à marcher vite. Ils trouvèrent le long de leur route beaucoup de gibier, mais on ne s'amusa à le chasser que pour se procurer de la viande fraîche; on y perdait peu de temps, les antilopes venant constamment se mettre à la portée des fusils.

Un seul incident digne d'être raconté se présenta. Dans leur camp, la sixième nuit de leur départ, un des makalolos s'était levé pour mettre du bois sur le feu. Sa main ayant touché la terre en ramassant un fagot, il recula soudain en poussant un cri de terreur.

Quelques-uns de ses compagnons s'élancèrent vers lui, et pendant un moment il y eut une grande confusion qui empêcha les jeunes chasseurs de pouvoir reconnaître la cause de ce tumulte. Enfin, on apporta un serpent de huit pieds de longueur; et, à la lumière du feu, on l'examina. Il se tordait dans les convulsions de l'agonie. Sa tête avait été écrasée; mais sa couleur noirâtre ne laissa aucun doute aux naturels sur le reptile qu'ils avaient tué.

« Pickaola! pickaola! » s'écrièrent plusieurs voix en même temps, et l'homme qui avait le premier découvert le reptile montra deux grandes morsures à sa main droite; à cette vue, ses compagnons pous-

sèrent des exclamations désespérées, et le regardèrent avec une expression de pitié qui disait clairement au blessé : « Tu vas mourir. »

Le malheureux changea bientôt en effet de couleur; ses mains s'agitèrent spasmodiquement et ses yeux devinrent fixes et vitreux. Dix minutes après il expirait.

Le makalolo fut enterré au lever du soleil, et si violent est le poison du pickaola que le cadavre était déjà en décomposition au bout de trois heures!

CHAPITRE XVIII

LA POURSUITE

Dans la soirée du douzième jour, après avoir quitté le Simpopo, on atteignit une petite rivière que Macara appela le Luize. Il dit aux voyageurs qu'une journée de marche les amènerait aux ruines du village où il était né. Macara pouvait au moins se féliciter d'une chose : le chef Mazelekatse, en le chassant du pays, en avait peu profité.

Tout le bétail du Makalolo et ses ustensiles avaient été mis hors de l'atteinte du vainqueur. Pas un des sujets de Macara n'était resté dans la contrée, de façon que le conquérant n'avait pas reçu de tribut, et que la terre était devenue la propriété des bêtes sauvages.

Le plan proposé par le chef Makalolo, pour capturer de jeunes girafes, fut de bâtir un *hopo* ou *bief*, où les jeunes girafes pourraient être poussées et prises vivantes, tandis qu'on tuerait les vieilles.

Le plan était combiné, aussi fut-il unanimement adopté.

Afin d'éviter un trop grand travail, il fallait choisir pour le *hopo* un terrain qui se prêtât à sa construction. Macara se rappela avoir vu justement, à quelques milles en descendant la rivière, ce qu'il cherchait. Sur leur route, ils traversèrent les ruines d'un ancien village, et plusieurs naturels reconnurent avec tristesse, dans les débris, ce qui avait été autrefois leurs maisons. Enfin ils arrivèrent au but de leur marche. C'était une étroite vallée, conduisant d'une large forêt aux bords de la rivière; la variété et la quantité de vestiges qui la couvraient, prouvaient qu'un grand nombre d'animaux passaient journellement par ce chemin.

La forêt était remplie de mimosas, dont les feuilles forment la nourriture principale de la girafe.

Quantité d'autres bois croissaient près de là, c'était tout ce qu'on pouvait désirer pour construire un enclos.

Macara promit de faire travailler ses hommes le lendemain à creuser les fosses et à abattre les arbres. Willem demanda s'ils ne feraient pas mieux de s'assurer auparavant s'il y avait des girafes dans le voisinage. Ceci, déclara Macara, n'était point nécessaire. Il assura les chasseurs que les animaux se trouveraient quand la trappe serait prête à les recevoir. Il les avertit aussi de se garder de molester aucune des girafes qu'ils pourraient rencontrer avant que l'enclos fût terminé, ce qui, selon son calcul, devait être dans deux semaines environ.

Les chasseurs ne commencèrent qu'alors à comprendre les difficultés de la tâche qu'ils avaient en-

treprise, et se félicitèrent de la bonne fortune qui leur avait fait rencontrer Macara.

Sans lui, sans ses gens, il leur eût fallu renoncer à leur projet.

Le lendemain, dès l'aube, on commença le *hopo*, et pour encourager les jeunes gens au travail, Macara leur montra les traces du passage des bêtes qu'ils désiraient. Le chef n'ayant point voulu que ses hôtes missent la main à l'ouvrage, Groot Willem, Hendrick et Arend se décidèrent à faire, pour prendre patience, une excursion et à descendre la rivière.

Hans resta derrière, continuant ses herborisations, et s'occupant aussi d'abattre quelques antilopes, pour la nourriture des sujets de Macara. Swartboy demeura avec lui. Willem et son compagnon, désirant être encombrés le moins possible dans une tournée qui ne devait durer que quelques jours, ne prirent avec eux qu'un seul cheval en outre de leurs montures, confiées, bien entendu, aux soins de Congo, serviteur du « baas Willem ».

Ils traversèrent des bois de palmiers et d'autres arbres, qui bordaient des prairies émaillées des fleurs les plus riches et les plus variées, au milieu desquelles *gnoos*, *hartebeests* et autres antilopes broutaient en paix. Ce jour-là nos aventuriers virent enfin la noble girafe. Sept de ces majestueux animaux se dirigeaient des collines à travers la plaine.

« Ne bougez point! s'écria Hendrick, et peut être viendront-ils assez près de nous pour que nous puissions tirer sur eux avant d'être découverts. »

Les gracieux animaux continuaient en effet de s'avancer sur la plaine, semblables à des tours vivantes, et projetant devant eux de longues ombres.

Les arbres, dans la perspective, semblaient plus bas que leurs têtes couronnées.

Malheureusement, à environ deux cents yards des chasseurs, les girafes les aperçurent, et, retournant rapidement sur leurs pas, exécutèrent une prompte volte-face.

« Nos chevaux sont frais, essayons de les poursuivre, s'écria Willem. En dépit de ce qu'a dit Macara, je prétends dès aujourd'hui tuer une girafe. »

Tous trois sautèrent en selle et s'élancèrent à la poursuite du troupeau fuyard, laissant Congo à la garde du cheval de bât.

Pendant quelque temps ils ne purent savoir s'ils gagnaient du terrain, cependant ils n'en perdaient point, et c'en était assez pour les encourager à redoubler de vitesse.

Quand la poursuite eut continué pendant environ quatre milles, les chevaux commencèrent à donner des signes de fatigue, et l'allure des girafes devint elle-même plus lente. Les hommes aussi étaient essoufflés de leur course rapide.

« L'une d'elles sera à moi ! » cria Willem faisant bondir son coursier en avant et tentant une dernière charge, je n'en aurai pas le démenti.

Un grand mâle, qui montrait plus de mollesse que les autres, était resté en arrière. Les chasseurs arrivèrent aussitôt sur lui, et, l'ayant séparé du troupeau, ils le tirèrent tous ensemble ; au lieu de

l'abattre, ces détonations semblèrent lui souffler une nouvelle énergie, et il s'enfuit plus vite qu'auparavant.

Une nouvelle décharge fut tentée, Groot Willem visant juste derrière l'épaule de l'animal, les autres en l'air, à la tête.

Pour cette fois, ils n'avaient pas perdu leur poudre. La girafe s'arrêta tout à coup, tourna sur elle-même, puis tomba.

Les chasseurs s'arrêtèrent orgueilleusement devant leur victime.

CHAPITRE XIX

LE CAMÉLÉOPARD

Il n'y a peut-être pas d'animal aussi gr cieux de formes, aussi beau de pelage et d'allure plus singulièrement majestueuse que le caméléopard, généralement connu maintenant sous le nom de girafe. Mesurant dix-huit pieds, à partir du talon de la jambe de devant au sommet de la tête, il semble, comme dirait un Américain, le premier animal de la création.

On ne compte qu'une seule espèce de girafe. La beauté de cet animal aussi bien que la douceur de son caractère, le firent accueillir en Europe avec un grand intérêt. Après y être restée plusieurs siècles inconnue, la girafe fut introduite à Florence par les soins de Lorenzo de Médicis. La première qui parut en Angleterre fut donnée par le pacha d'Égypte à Georges IV, en 1828; mais elle ne put s'acclimater et mourut l'année suivante.

Le 24 mai 1836, quatre girafes furent exposées dans le jardin zoologique à Regent's Park; elles avaient été amenées du sud-ouest de Kerdooan, et

transportées à Londres au prix de 2,836 livres sterling.

Au premier examen, les deux jambes de devant de la girafe semblent deux fois aussi grandes que celles de derrière, mais il n'en est rien. Cette différence est causée par la grande hauteur des épaules comparées avec le train de derrière; la tête est fort petite, en proportion du reste du corps, elle est portée par un cou de près de six pieds de longueur, affectant une forme conique vers la couronne. La hauteur de la bête, mesurée du haut des hanches aux sabots de derrière, excède rarement sept à huit pieds.

Les cornes, chez la girafe, ne sont pas du tout semblables à celles des autres animaux, mais d'un tissu poreux, osseux, recouvert de soies dures et courtes, et elles ne peuvent servir ni pour l'attaque ni pour la défense. Les yeux du caméléopard sont d'une beauté remarquable; plus doux et mieux fendus que ceux de la gazelle, ils sont placés de manière à voir dans toutes les directions sans que l'animal ait besoin de tourner la tête. Les sens de la girafe sont très-fins; aussi ne peut-elle être approchée que par un cavalier monté sur un cheval très-léger.

Elle se nourrit des feuilles et des fleurs d'un arbre qui a la forme d'une ombrelle, une sorte de mimosa appelé mokaala par les naturels africains, et *camel thorn* par les colons du Cap. La girafe se sert de sa langue comme l'éléphant de sa trompe, et sa grande longueur lui permet de cueillir les feuilles du mo-

kaala. La peau de cet animal, très-épaisse, a souvent près d'un pouce et demi, et elle est si difficile à pénétrer, que fréquemment il ne faut pas moins de vingt à trente balles pour abattre ce gibier gigantesque. Au reste, les blessures sont souffertes par elle en silence, car la girafe est muette.

La femelle est souvent d'une couleur plus pâle que celle du mâle, et elle est aussi de stature inférieure.

Le caméléopard ne peut se défendre qu'à coups de pied, mais il se sert de ses sabots comme le cheval et avec une grande habileté. Pouvant voir derrière lui, grâce à la conformation de ses yeux, cela lui permet de bien ajuster son ennemi; c'est d'ailleurs le plus pacifique des animaux.

Cette espèce, si vive d'allure, si forte, a certainement été créée pour faire autre chose que brouter les feuilles des mimosas, mais l'homme, à cause peut-être de sa hauteur, n'a pas encore découvert à quel usage l'employer.

CHAPITRE XX

UNE COURSE POUR SAUVER SA VIE

Laissant là le corps de la girafe, non sans beaucoup de regret (Groot Willem eût voulu pouvoir l'emporter sur son dos), les chasseurs partirent à la recherche de la rivière.

A leur grande satisfaction, le Luize, ou tout autre fleuve aussi large, coulait à peu de distance, et ils galopèrent le long de la rive avec l'espoir de trouver une place où ils pourraient faire boire leurs montures, altérées outre mesure par la course rapide qu'elles avaient fournie.

Pendant près d'un mille et demi ils trouvèrent le fleuve inaccessible, à cause de l'escarpement de ses bords ; mais, à peu de distance de la rivière, ils découvrirent un petit étang, et ce fut là qu'ils firent halte, pour donner à leurs bêtes épuisées un peu de repos. Eux-mêmes avaient besoin de prendre quelque nourriture, et leur intention était de s'asseoir deux ou trois heures sur le gazon qui s'épaississait au voisinage de l'eau.

« Je suppose, dit Hendrick, que Congo aura le bon sens de nous rejoindre.

— Oui, repartit Groot Willem, je pense que nous pouvons nous attendre à le voir arriver d'ici à deux heures.

— Mais croyez-vous qu'il nous trouvera?

— Certainement. Ne sait-il pas que nous voulions descendre la rivière? Le cours de l'eau le guidera; d'ailleurs n'a-t-il pas Spoor'em avec lui?

— Nous le rencontrerions alors, si nous remontions la rivière.

— Mais c'est ce que nous ne voulons pas faire, repartit Hendrick; notre route est en bas.

— Alors il nous faut attendre sa venue. »

Pendant qu'ils causaient ainsi, un son lourd, profond, se fit entendre, accompagné d'une vibration du sol, réelle ou imaginaire.

Les arbres aux environs semblaient ébranlés, comme si une tempête passait sur eux. Les chevaux effarés hennirent et galopèrent en avant et en arrière, comme incertains de la direction à prendre, et presque aussitôt un troupeau d'éléphants sortit de dessous les arbres, en poussant les cris de trompette habituels à ces animaux.

Les chevaux bondirent en avant, et les chasseurs, sachant que leur sûreté dépendait de leur vitesse, s'étaient déjà mis en mesure de les rattraper, quand, presque au même moment, un des éléphants, qui précédait ses compagnons, courut contre les jeunes gens, qui n'eurent plus qu'à songer à défendre leur propre retraite.

Les autres éléphants, à l'exception de trois ou quatre qui restèrent en arrière-garde près de l'étang, se mirent à poursuivre les chevaux, qui semblaient saisis de vertige.

Le danger était imminent. La même idée vint aux trois chasseurs : faire feu en même temps sur leurs ennemis; mais cette décharge ne produisit aucun effet : l'éléphant, avec des cris plus éclatants, arriva sur eux, furieux. Il ne restait plus assez de temps à nos amis pour recharger les armes, et tous les trois durent prendre la fuite avec une crainte terrible d'être atteints.

Ils coururent vers l'eau : choisir une autre direction eût été se vouer à une mort certaine; car déjà les autres éléphants revenaient sur leurs pas. Les fugitifs atteignirent le fleuve et allaient s'y jeter, quand Arend leur suggéra un autre plan.

« Suivez-moi ! » cria-t-il; et un instant après, on le vit sur le tronc d'un cotonnier qui étant tombé en travers de l'eau faisait pont jusqu'à une sorte de rocher isolé au milieu du fleuve. L'éléphant avait alors gagné tellement de terrain que Groot Willem, qui était le dernier, sentit l'extrémité de sa trompe sur l'une de ses jambes, au moment où, à cheval sur l'arbre, il s'efforçait de glisser jusqu'à la petite île du rocher.

Le sommet du cotonnier était de plusieurs pieds plus bas que le bord escarpé de la rivière, où ses racines adhéraient cependant encore; et, en suivant le tronc, il leur fallait, comme le dit Hendrick, « grimper à rebours » c'est-à-dire en bas.

Quelques branches du cotonnier s'étaient accrochées à des quartiers de rochers qui se trouvaient au milieu de l'eau : ce lien avait seul empêché l'arbre d'être emporté par le courant. Pendant quelques instants les chasseurs se crurent sauvés, et bien qu'en toute autre circonstance leur situation eût été considérée comme fort peu agréable, ils éprouvèrent, en abordant la roche, ce réel sentiment de bonheur que l'on ressent en se voyant en sûreté après un grand péril.

L'éléphant, pendant ce temps-là, poursuivait son idée, il tirait sur les branches et s'efforçait par tous les moyens d'arriver jusqu'à ses ennemis.

En examinant leur place de refuge, ceux-ci virent que le roc, sur lequel s'appuyaient les branches de l'arbre, n'avait pas plus de trente pieds de circonférence au sortir de l'eau, et de dix à son sommet.

C'était peu, pour qu'ils pussent s'y établir, mais comme les branches de l'arbre étaient longues et larges, ils pouvaient s'y promener, en procédant à la façon des singes dans une situation semblable.

D'après la conduite de l'ennemi, il semblait avoir parfaitement compris la force de la position dans laquelle ils étaient placés. Les chasseurs, après s'être reposés de leurs dernières fatigues, rechargèrent leurs rifles pour recommencer les hostilités.

Mais l'éléphant, paraissant comprendre leur intention, s'éloigna.

« Il est parti maintenant, nous le retrouverons, dit Groot Willem, mais nous ferons bien de ne pas

nous presser de le suivre. J'ai encore besoin d'un peu de repos.

« J'espère que nous ne serons point forcés de faire une trop longue station; mais nous ne devons partir d'ici que lorsque tout le troupeau aura disparu. »

Les chasseurs se trouvant placés à plusieurs pieds au-dessous de la berge, ne pouvaient rien voir de ce qui se passait dans la plaine en contre-bas. Arend conseilla de revenir au tronc de l'arbre, et là, de tirer de nouveau sur l'animal, s'il se trouvait à portée de fusil.

Groot Willem et Hendrick n'approuvèrent point cette proposition. Ils désiraient que les éléphants partissent, s'il était possible, sans être irrités de nouveau.

Quelques minutes s'écoulèrent, et Arend voulut encore aller voir si leur ennemi était proche.

« Non, dit Willem, ne nous montrons sous aucun prétexte. Il nous guette peut-être encore, et s'il vous voyait, cela pourrait l'encourager à rester indéfiniment. Ces gros animaux là sont plus entêtés que des hommes. Il nous faut donc être aussi prudents que si nous avions affaire à un ennemi humain. »

Une demi-heure s'écoula encore, et Groot Willem fit l'ascension de l'arbre jusqu'à ce que sa tête fût au niveau du rivage. Un regard lui suffit, et il se tourna d'un air grave vers ses compagnons.

« C'est comme je le pensais, dit-il, le brigand est encore là. Il nous guette, il veut une vengeance;

et je crois qu'il l'aura, car nous serons affamés avant de pouvoir partir d'ici.

— Où est-il? demanda Hendrick.

— Dans l'étang, où il prend un bain; mais je le vois tourner constamment la tête de notre côté.

— Est-il seul? demanda Arend.

— Oui. Il est blessé, mais pas assez pour ne pouvoir aller rapidement; et il nous faut le tuer, pour passer sur la plaine. »

Il ne lui fut pas répondu. Mais on sait l'axiome : « Qui ne dit rien consent. »

Groot Willem, édifié sur la situation, revint au rocher, et tous les trois chargèrent leurs fusils pour recommencer le combat.

CHAPITRE XXI

UN ANIMAL DIFFICILE A TUER

Groot Willem remonta au haut de l'arbre, cette fois avec ses compagnons, dont les fusils étaient prêts.

Pour faire quitter l'étang à leur astucieux ennemi, ils se montrèrent d'abord, espérant l'attirer ainsi vers le rivage.

Ce plan ne réussit pas.

L'éléphant les vit très-bien; mais avec une raison vraiment humaine, il attendait évidemment qu'ils eussent quitté leur retraite.

« Il ne servirait à rien de tirer de si loin, dit Willem; il faut que j'essaie d'approcher davantage. »

Il y avait environ cent yards de l'arbre à l'étang : après avoir marché, à partir du rivage, environ le tiers de cette distance, il fit halte.

L'éléphant l'attendit froidement, on eût dit qu'il était satisfait de le voir s'approcher. La position occupée par l'animal n'était pas favorable au coup favori de Willem; mais comme la bête ne bougeait

point, il fut obligé de tirer à la tête. Le bruit de la détonation eut pour réponse un long beuglement et une charge à fond.

Willem chercha aussitôt retraite sur l'arbre, laissant son ennemi à quelques pas seulement en arrière. Au même instant, la bête recevait deux autres projectiles d'Hendrick et d'Arend.

Tandis qu'on rechargeait les fusils, l'éléphant se retira dans l'étang; là, il fut salué par sept balles, sans qu'il fît un pas vers ses agresseurs. Il ne restait guère plus, maintenant, que deux heures avant le coucher du soleil, et de sombres et lourds nuages s'amoncelaient au sud-ouest.

Treize coups avaient été perdus sur l'animal. La perspective d'un long blocus les menaçait, et ils pouvaient rester là toute la nuit, sous l'orage qui s'apprêtait.

Trois décharges furent encore faites, sans plus de succès. La pluie commença, puis tomba, non par gouttes, mais par torrents.

Ils n'avaient jamais assisté à pareil déluge.

Tous leurs soins furent mis en œuvre pour préserver leurs munitions et les détentes de leurs fusils. Ils oublièrent dans ce travail le siége qu'ils subissaient. Aux derniers rayons du jour, Groot Willem fit une nouvelle reconnaissance, et trouva l'éléphant immuable dans son attente patiente et sagace.

La nuit devint si sombre qu'ils ne se voyaient pas, et les cieux versaient sur eux leur ondée furieuse. Ils auraient pu peut-être s'enfuir sans craindre leur ennemi, mais ils n'en avaient même

plus le désir. Deux ou trois heures s'écoulèrent, avant que la pluie, bien que continuant toujours, parût s'atténuer un peu.

« Il me semble, dit Hendrick, que Swartboy et Congo ne peuvent pas avoir été plus malheureux que nous dans leurs fosses.

— Je voudrais savoir si l'éléphant est toujours à son poste. Que dites-vous de ma proposition de partir?

— Il faut y réfléchir. Admettons que l'éléphant ait déguerpi; nous ne pouvons *toujours* pas trouver nos chevaux par une nuit aussi sombre. S'il nous guette *toujours*, au contraire, nous ne pouvons apercevoir notre ennemi à plus de cinq pas. Je pense donc qu'il vaut mieux attendre le jour ici.

— Votre avis est bon, Arend, repartit Willem; je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait un fusil en état de faire feu. Si nous étions attaqués dans ces conditions, nous nous trouverions sans défense. »

Ils résolurent donc de prendre patience. Pendant la nuit, la pluie continua, et ils furent trempés jusqu'à la moelle. Les heures passaient lentement; ils commençaient à douter de revoir jamais le jour; mais il vint enfin.

Au moment où les premiers rayons de l'aurore parurent à l'est, ils furent surpris par un soudain craquement dans les branches de l'arbre, et une minute après, ils virent l'espèce de pont par lequel ils avaient atteint le roc, en train d'être enlevé par le courant.

« Regardez! s'écria Arend, l'arbre est emporté.

Quittons au plus vite ses branches, ou nous serons balayés avec elles. »

Tous se précipitèrent au sommet du roc, et l'atteignirent juste au moment où le danger allait être inévitable. Encore une minute, et leur communication avec la terre ferme était coupée.

Le jour les trouva sur un îlot de pierre, d'une étendue si restreinte, qu'il y avait à peine place pour eux trois.

La rivière, enflée par l'orage, serrait leurs pieds de très-près et menaçait de monter jusqu'à eux. Ils avaient la perspective d'être enlevés par le courant.

Les rives des deux côtés étaient trop hautes pour leur laisser quelque espoir d'atteindre la terre, en supposant qu'ils eussent été capables d'affronter la rapidité du torrent.

Tous les trois, il est vrai, pouvaient nager et arriver, en descendant la rivière, à un endroit où le rivage serait de niveau avec le courant.

Mais à cela ils trouvaient plusieurs empêchements. Il leur fallait laisser là leurs fusils, et pour toujours. Comment abandonner leurs armes, sans renoncer au but de leur expédition et s'exposer à une foule de dangers? Et puis, ils se trouvaient dans une partie de la rivière où son cours était d'une force irrésistible. Ses eaux étaient en outre pleines de morceaux de rocs contre lesquels ils ne pouvaient que se briser; de toutes façons, c'était risquer leur vie.

« Et il y a encore une autre raison pour laquelle ce voyage aquatique ne me plaît point, dit Hen-

drick; j'ai remarqué ici, juste à notre arrivée, un couple d'alligators énormes. Selon toute probabilité, ils sont nombreux dans ces parages.

— Alors, restons où nous sommes, pour le moment, dit Arend. Les alligators ont des dents que je n'aime pas, et je ne me sens aucune inclination à leur servir de pâture.

— Ni moi, » ajouta Groot Willem.

Mais dans cette attente à laquelle ils se résignèrent, leur courage fut mis à une forte épreuve.

Le soleil monta dans le ciel. Ses rayons dardaient d'aplomb sur eux; jamais ils n'avaient enduré une telle chaleur, ni senti une faim si impérieuse. Arend et Hendrick en étaient devenus presque fous. Groot Willem seul conservait un peu de calme.

« Je me demande, dit ce dernier, si cet éléphant nous attend toujours. Si cela est, je regrette de ne pouvoir récompenser sa patience en lui rendant visite. »

CHAPITRE XXII

UNE SÉPARATION

Ils restèrent tout le jour sur l'îlot; mais ils ne redoutaient plus d'être emportés par le flot, car ils virent qu'il avait atteint sa plus grande hauteur. Cependant il n'avait pas encore commencé à se retirer.

Le soleil était déjà à son zénith, plus chaud que jamais, les rôtissant sans pitié. La situation était intolérable.

« Si nous allions avoir à passer une autre nuit ici? fit Hendrick avec impatience.

— Cela paraît fort probable, repartit Willem.

— Et demain, alors? fit Arend; car nous n'aurons pas plus de chance demain qu'aujourd'hui d'être délivrés.

— C'est vrai, dit Willem, il faut absolument trouver moyen de sortir de cette abominable prison. Aucun de vous n'a-t-il une idée?

— Je ferai une proposition, dit Hendrick. Qu'un de nous se jette à l'eau et cherche un endroit de débarquement. S'il réussit à atteindre la terre, il

pourra revenir, et à l'aide d'une de ces longues plantes grimpantes que nous voyons pendre aux arbres, il pourra ramener à lui les deux autres et nous tirer d'affaire.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, repartit Arend, mais lequel de nous devra courir le risque de la rivière? Pour ma part, je suis tout prêt.

— Le danger est grand, dit Hendrick, mais il y a aussi grande probabilité, si nous restons ici, de mourir de faim.

— C'est vrai, dit Arend. Mais tout considéré, j'aime autant être dévoré par un crocodile que de périr sur ce misérable rocher. Si vous ne me voyez pas sur le rivage d'ici à deux ou trois heures, vous pourrez en conclure qu'ayant servi de pâture à ces monstres, je suis arrivé enfin au terme de tous mes maux. »

Les camarades d'Arend ne voulurent point accepter son sacrifice, et on resta longtemps à débattre la question de savoir quel était celui qui nageait le mieux, et qui, par conséquent, aurait le plus de chance de sortir de la tentative désespérée que l'on avait résolue. Chacun voulant prendre le péril pour soi, on finit par décider que l'on tirerait au sort. Hendrick, le promoteur du plan adopté, fut désigné.

« J'en suis, ma foi, content, dit-il, il est juste que j'exécute ce que j'ai proposé. »

S'étant alors vivement débarrassé de son habit, il serra les mains de ses compagnons, se jeta à l'eau, et se trouva emporté sur l'onde avec la rapidité d'une flèche.

Les autres le suivirent des yeux avec angoisse; mais en moins de trois minutes il avait disparu...

Deux heures se passèrent pour eux dans une pénible incertitude; deux heures encore et leurs craintes devinrent terribles.

« La nuit approche, remarqua Arend, si Hendrick n'est pas revenu avant la tombée du jour, je vais à la nage à sa recherche.

— Si vous y allez, j'irai aussi, répondit Willem, nous partirons ensemble. Combien pensez-vous que nous devions encore attendre?

— Pas longtemps. Certainement, à un mille d'ici, il devrait avoir trouvé une place pour aborder. Or, cette distance, il doit l'avoir franchie en très-peu de temps, d'après le train dont il allait. »

Une autre heure se passa dans des appréhensions affreuses. — Aucun signe de leur compagnon.

« Restez, Willem, et laissez-moi partir seul, fit Arend.

— Non! répliqua le grand chasseur. J'avais pensé jusqu'ici qu'aussi longtemps que je vivrais je ne me séparerais pas de mon vieux fusil, mais il faut s'y résigner. Je deviens plus faible d'heure en heure. »

Les deux jeunes gens ayant ôté leurs bottes se préparaient à entrer dans l'eau, quand leurs oreilles furent saluées par le son d'une voix familière.

Congo apparaissait à cheval sur le bord de la rivière, juste en face du rocher.

« Vous ne rien craindre, baas Willem, cria-t-il, je reviendrai. »

En disant cela, il disparut. Le hurlement d'un

éléphant leur expliqua le soudain départ du nègre.

« O ciel! s'écria Arend, combien de temps avons-nous encore à rester ici?

— Jusqu'à demain, répondit Willem. Congo ne peut retourner au camp et être de retour avant le matin.

— Mais croyez-vous qu'il soit parti sans même essayer de nous délivrer?

— Oui. Que pourrait-il faire? Rien! Il le sait, et il va chercher du secours. Seul il ne peut ni tuer l'éléphant, ni même, l'animal disparu, nous retirer du roc. La distance à la rive est de vingt yards. Certainement il y aurait moyen d'atteindre le bord, mais il faudrait des cordes. Les plantes grimpantes en tiendraient bien lieu, mais Congo ne les a pas remarquées. Je crois qu'il a compris au premier coup d'œil les difficultés à vaincre, et qu'il est allé pour avoir du renfort.

— Je l'espère, répliqua Arend, et si tel est le cas, nous n'avons qu'à prendre notre mal en patience; mon seul chagrin est causé par l'incertitude où nous sommes sur le sort de Hendrick. »

Willem ne répliqua point, mais à son silence, Arend comprit que son camarade conservait peu d'espoir.

Le soleil se coucha, et une fois encore la nuit s'étendit sur l'impétueuse rivière.

L'inquiétude, la faim, empêchèrent nos deux amis de fermer les yeux de la nuit. Enfin, l'aurore reparut, et le soleil dans sa gloire pourprée envoya ses rayons d'or sur la terre, à mesure qu'il montait

dans le ciel pur. Quelques heures encore, et le Cafre reviendrait sans doute... Fallait-il l'espérer? Tout est si incertain dans les déserts africains. Leur position présente était une preuve des accidents qui pouvaient tout entraver.

Ils étaient alors presque certains qu'un malheur, la mort peut-être, s'était abattu sur Hendrick.

Comme pour confirmer cette croyance, juste au moment où ils échangeaient leurs tristes suppositions, trois énormes crocodiles nagèrent autour de leur rocher et s'y postèrent, avec l'intention apparente de pouvoir enfoncer tôt ou tard leurs dents aiguës dans la chair de ceux qui s'y tenaient. Le grand chasseur, furieux à cette pensée, saisit son rifle, retira la poudre humide, et chargea son arme. Visant à l'œil de l'un des hideux monstres, il poussa la détente. La bruyante détonation fut suivie d'un lourd plongeon dans l'eau, et la conduite du crocodile donna raison à l'habileté du chasseur.

Après avoir sauté brusquement à la surface de l'onde, il s'enfonça encore, et commença à tourner sur lui-même avec une vélocité qui fit voler des nuages d'écume sur ceux qui contemplaient sa lutte avec la mort.

Les deux autres sauriens s'enfoncèrent dans la rivière, et les pensées des deux frères se reportèrent alors sur le même sujet, Hendrick.

Nous allons descendre l'eau, cher lecteur, et voir enfin ce qu'il était devenu.

CHAPITRE XXIII

DE PLUS MAL EN PLUS MAL

En se trouvant dans l'eau, après avoir quitté ses compagnons, Hendrick n'eut pas beaucoup d'efforts à faire. Le courant l'entraînait avec une rapidité qui ne promettait que trop d'abréger le terme de son voyage. Tout son espoir était d'arriver à des rives assez basses pour pouvoir aborder, et où le courant ne serait pas assez vif pour l'empêcher de prendre pied.

A environ un mille de ses compagnons, comme il supposait que les bords étaient en pentes assez douces, il essaya son ascension.

Mais le courant était plus fort que jamais; ce fait, dont il ne s'était rendu compte qu'en se sentant entraîné, éveilla dans son esprit le vague sentiment d'un danger qu'il n'avait pas soupçonné avant de partir, et très-différent de ceux qui avaient été pris en considération.

L'eau semblait courir sur un plan incliné, et, à peu de distance, juste devant lui, il entendait le grondement sourd d'une chute d'eau. Il n'y avait

pas à en douter, il allait être précipité du haut d'une cataracte.

Rassemblant toute son énergie dans un seul effort, il voulut rejoindre la terre à un point où elle lui semblait accessible.

Il y réussit presque; il s'en fallait à peine de dix pieds, pour qu'il pût s'accrocher à un des branchages grimpants. Mais, si petite que fût cette distance, il n'arriva point à la franchir, et de nouveau il glissa sur l'eau impétueuse qui le portait à la mort.

Sur le bord du précipice, il aperçut la pointe aiguë d'un roc, se projetant à environ trois pieds au-dessus de l'eau.

Un heureux hasard l'amena à portée de ce pic, et il eut l'adresse et la présence d'esprit de le saisir; il put heureusement s'y maintenir, mais dans une position gênante, et, bien que la grande force du courant fût un peu brisée par le roc, il eut grand'-peine à ne pas être entraîné; bientôt il parvint à prendre pied. Il avisa dans la pierre un petit rebord, tout juste assez large pour y poser un pied, tandis que l'autre s'appuierait à l'extrémité pointue.

Essayer de nager vers le rivage, c'eût été risquer sa vie à coup sûr. Bien qu'à la distance d'un saut de la terre, il n'avait pas d'espace pour s'élancer, et la tentative lui eût été certainement fatale.

Il ne pouvait donc faire autre chose que de rester où il était. Les heures passaient, et la fatigue d'une position si difficile devint intolérable.

Il n'obtint un peu de soulagement qu'en s'élançant de nouveau dans l'eau, où il se suspendit au

roc, comme il avait fait auparavant; mais ce fut pour reprendre, après deux ou trois minutes, la position qu'il venait d'abandonner. Il ne savait plus à laquelle donner la préférence.

Il passa ainsi la nuit tout entière.

Le matin se leva, et montra au prisonnier cette rive, à quelques pieds de l'endroit où il se tenait, aussi inabordable pour lui que si elle avait été à plusieurs milles.

N'ayant aucun espoir de pouvoir gagner le bord au-dessus de lui, il lui vint à l'esprit d'essayer par le côté d'en bas; ayant nagé aussi vite qu'il put, il se mit à inspecter la cataracte. La descente était d'environ trente pieds. Au-dessous, l'eau tourbillonnait, pour devenir presque aussitôt douce et tranquille; on eût dit qu'elle se reposait de ses fantasques ébats.

Devait-il se confier à la cataracte, et se laisser porter par elle? La chose méritait d'être mûrement examinée, car il y allait de la vie ou de la mort.

S'il avait seulement été certain qu'en bas, l'eau était profonde, il se fût aussitôt confié à la descente; mais l'incertitude où il était à cet égard, la possibilité d'être rejeté et brisé sur des quartiers de roche, le retinrent.

De plus, les rives en dessous étant à pic des deux côtés, il lui faudrait peut-être nager pendant une longue distance avant de pouvoir aborder.

Toute réflexion faite, ce moyen était impraticable.

Il restait à Hendrick un vague espoir d'être se-

couru par ses camarades. Willem ou Arend, si ce n'étaient tous les deux, s'étaient sans doute mis à sa recherche. Le temps passa, et son désespoir devint si violent, qu'il fut tenté de mettre un terme à ses souffrances, en abandonnant son corps à la cataracte et son âme à Dieu.

Mais alors le souvenir de sa fiancée se présenta à lui sous la forme d'un ange qui lui commandait d'espérer et de défendre sa vie. Il repoussa la sinistre tentation.

CHAPITRE XXIV

RÉUNION

Les prisonniers sur l'îlot de rocher attendaient de leur côté avec impatience le retour de Congo. Le nègre avait dû avoir le temps d'aller au camp et d'en revenir.

Enfin, vers midi, leurs oreilles furent saluées par de joyeuses acclamations, et Hans, Congo et Macara apparurent sur la rive.

Le chef était accompagné d'environ une vingtaine de ses sujets, munis de longues cordes.

« Où est Hendrick? fut la première question que Hans fit d'une voix tremblante.

— Nous ne saurions le dire, lui fut-il répondu. Il s'est jeté à la nage dans l'espoir de trouver la rive en bas. Nous craignons qu'il ne lui soit arrivé malheur. »

Pendant que les trois Yagers continuaient leur conversation, Macara prit quelques-uns de ses gens et les conduisit à une petite distance en remontant la rivière. Près du bord se trouvait le tronc d'un

arbre abattu, d'environ cinquante pieds de long, complétement mort et sec.

Après avoir solidement attaché les cordes à l'une des extrémités, on le poussa dans l'eau, et il fut, non sans peine, dirigé vers le rocher sur lequel se trouvaient nos deux jeunes gens. L'autre bout de la corde était fermement tenu par plusieurs des hommes de Macara.

La poutre atteignit bientôt le but souhaité, et alors les hommes, tendant le cable, l'amarrèrent sur une souche pour l'empêcher d'aller plus loin.

Willem et Arend sautèrent sur ce pont avec la prestesse de deux jeunes chats, et tous les deux se trouvèrent à terre. La première chose qui se présenta à leurs yeux, fut le corps de l'éléphant sur lequel ils avaient tant tiré. N'ayant plus à craindre pour eux-mêmes, l'anxiété où les jetait l'absence de leur compagnon devint beaucoup plus pénible.

Malgré les souffrances de la faim, et leur grande fatigue, Willem et Arend ne voulurent prendre ni repos ni nourriture, avant d'avoir été à la recherche de leur ami. Il y avait maintenant vingt-quatre heures qu'il avait disparu.

Ils se mirent donc en route, au grand déplaisir des Makalolos, qui venaient d'accomplir un voyage de près de trente milles, en quelques heures seulement, et qui se trouvaient rendus de fatigue. Et puis, d'ailleurs, ils savaient comment Hendrick s'était séparé de ses compagnons, et, n'étant pas influencés par l'amitié, comme Hans, Willem et Arend, ils n'espéraient point le retrouver vivant;

ils connaissaient la formidable cataracte et étaient convaincus qu'Hendrick avait dû être broyé par elle.

A un peu plus d'un mille en descendant l'eau, Groot Willem déchargea son fusil; la détonation se répercuta sur les deux rives; on écouta.

Bientôt on entendit au loin un faible son humain.

Poussant un cri de joie, les trois chasseurs se précipitèrent en avant, et, presque aussitôt, à l'appel d'Arend, cette réponse : « Par ici! par ici! » réjouit tous les cœurs.

Quelques minutes suffirent à amener la troupe devant Hendrick, qui bientôt fut dans les bras de ses amis.

Les Makalolos étant bien approvisionnés de comestibles, les chasseurs affamés purent se restaurer tout à leur aise, et tous ensuite se rendirent à l'endroit où l'éléphant qui les avait si longtemps tenus en échec avait rendu le dernier soupir. Ils formèrent un camp, allumèrent des feux et se préparèrent à passer la nuit.

Congo fut prié de raconter ses propres aventures.

Après avoir attendu ses chefs deux ou trois heures, espérant les voir revenir, il s'était mis à leur recherche, en suivant leurs traces; mais, gêné par les chevaux de bât, il ne pouvait aller que lentement. La nuit le surprit près du corps de la girafe morte. Incapable de suivre plus longtemps la piste dans l'obscurité, il resta là jusqu'au matin.

Mais alors, la pluie avait si bien effacé toutes les

traces, que même Spoor'em, le chien, ne pouvait les retrouver qu'avec difficulté. Au bout de quelque temps, Congo vit cependant que les pas semblaient bifurquer. Il continua d'avancer, et bientôt il rencontra le cheval de Willem, mais sans selle et sans bride. C'était le cheval qui avait pris la fuite à l'approche des éléphants. Congo sentit qu'il avait fait fausse route pour retrouver son maître, il rebroussa et arriva ainsi à l'endroit où les éléphants avaient attaqué les chasseurs. Ce ne fut qu'en atteignant le bord de la rivière qu'il vit dans quelle situation se trouvaient les jeunes gens et put leur jeter un cri d'espérance.

L'éléphant blessé se tournait contre lui, et il ne put conférer plus longuement avec eux. Il en avait vu assez pour savoir qu'il lui fallait aller au camp chercher du secours, et c'est ce qu'il fit.

Les chasseurs passèrent la nuit près de l'étang, assez agréablement. La joie de se retrouver les eût empêchés de dormir sans leur extrême fatigue.

Deux chevaux avaient été perdus, ce qui était un sérieux malheur; mais la fortune, en préservant leur vie, leur avait ôté le droit de se plaindre d'elle.

Dès le matin, ils partirent pour l'endroit où les trappes à girafes avaient été construites; ils y trouvèrent Swartboy attendant impatiemment leur retour.

CHAPITRE XXV

LES ERREURS D'UNE NUIT

La construction du *hopo* demandant encore environ deux semaines, Groot Willem voulut arranger une autre expédition de chasse.

Il y avait abondance de gibier dans le voisinage, mais le chef protesta vivement contre les détonations des armes à feu qui ne pouvaient que les trahir.

Plusieurs girafes avaient été aperçues dans les bosquets de mimosas, leurs traces étaient visibles sur les marges de la rivière, et Macara craignait qu'elles ne prissent l'alarme.

Groot Willem, emmenant avec lui Hendrick et Congo, quitta le camp pour visiter une rivière que le chef lui avait indiquée à environ trente milles de là, vers le nord-ouest. Ils avaient espéré y arriver en un jour, mais la rencontre d'un troupeau d'élans, qu'ils poursuivirent, retarda leur marche.

Ils campèrent cette nuit-là à environ cinq milles de la rivière, à ce qu'ils supposèrent du moins, et le lendemain matin ils continuèrent leur marche.

Ils galopèrent encore pendant dix ou quinze milles, mais sans trouver de rivière. De bonne heure, dans l'après-midi, ils virent un petit filet d'eau qui prenait son cours dans un étang ou « vley »; supposant que ce ruisseau était un tributaire de la rivière qu'ils cherchaient, ils le descendirent, croyant ainsi arriver à leur but.

On choisit un endroit convenable, et en moins d'une heure deux excavations furent pratiquées où les chasseurs purent convenablement se mettre à l'affût.

De bonne heure dans la soirée, laissant Congo à quelque distance sous la protection d'un grand feu, ils s'abritèrent dans leurs trous, et alors commença leur veille silencieuse.

Les premiers animaux qui parurent furent des antilopes d'une petite espèce, et comme les chasseurs n'étaient point en peine de nourriture, aucune tentative ne fut faite pour les troubler.

Soudain, il y eut un émoi dans le troupeau qui courut vers l'étang. Un léopard était à sa poursuite; Willem le visa et il tomba mort.

L'étang fut encore visité par des hyènes, des chacals, et une variété d'autres espèces peu dignes qu'on perdît de la poudre pour elles.

Quelque temps se passa pendant lequel les chasseurs n'eurent rien qui vînt les distraire.

Hendrick et Willem étaient las de leur inaction. Ils pensaient à quitter leur abri et à rejoindre Congo, quand quelque chose comme une hyène s'approcha.

N'ayant seulement que les yeux à la surface de la terre, ils regardèrent dans la direction d'où venait le bruit.

« Deux quaggas ! murmura Hendrick.

— Oui, répondit Willem, ce n'est guère bon, mais, bah ! cela nous tiendra éveillés. »

Groot Willem fit feu.

Ils entendirent un lourd piétinement, et l'animal roula dans l'étang.

L'autre bête fut ajustée par Hendrick qui pensait avoir manqué son coup; mais il fut bientôt détrompé en entendant sa victime pousser en tombant un gémissement, mais qui n'avait rien du cri du quagga.

Sans dire un mot, les deux jeunes gens, soupçonnant quelque erreur, sortirent des creux et se dirigèrent vers l'animal.

C'était un cheval.

« Grâce à Dieu, ce n'est ni le mien, ni le vôtre ! Dieu soit loué ! s'écria Willem.

— C'est assez égoïste, ce que vous venez de dire, fit remarquer Hendrick ; le cheval appartient à quelqu'un pourtant. Je vois la marque d'une selle sur son dos.

— Peut-être, murmura Willem qui tenait autant à son cheval qu'à son rifle; je n'en suis pas moins content que ce ne soit pas le mien. »

Alors ils redescendirent l'étang où le cheval se débattait, blessé mortellement. Après avoir mis fin à son agonie, ils retournèrent à leur camp, pensant que c'en était assez pour cette nuit-là.

De bonne heure, le lendemain matin, ils continuèrent leur route en descendant la rivière qu'ils cherchaient et qu'ils atteignirent enfin après deux heures de marche. Là, ils résolurent de s'arrêter toute la journée, et leurs chevaux furent encore remis au vert, tandis qu'ils s'asseyaient à l'ombre d'un mokaala. Ils y furent dérangés par les aboiements de Spoor'em et les appels très-répétés de Congo.

Ils avaient à peine eu le temps de se remettre sur leurs pieds qu'ils se virent entourés d'une quarantaine d'Africains, dont les uns étaient armés de lances, les autres d'arcs et de flèches. A l'attitude hostile de ces hommes, nos chasseurs comprirent qu'ils avaient devant eux des ennemis; ils saisirent donc leurs fusils, résolus à défendre leur vie jusqu'au dernier soupir.

CHAPITRE XXVI

CAPTURÉS

Congo, se précipitant vers Willem, le supplia de ne point faire de résistance, et joignant l'action aux paroles, il s'empara du fusil qu'Hendrick avait déjà porté à son épaule.

« Lances et flèches empoisonnées! » fit le Cafre, qui paraissait hors de lui.

A ces paroles, Willem et Hendrick se sentirent gagnés par l'alarme de Congo. Sans être poltrons, ils pouvaient s'inquiéter de ces armes terribles, plus meurtrières que les leurs à une petite distance.

Ils ne pouvaient espérer venir à bout d'une quarantaine d'hommes sans recevoir de blessures, et la moindre de ces blessures devant être mortelle, ils se soumirent comme les en priait Congo.

Quand le Cafre vit que lui et ses maîtres avaient été faits prisonniers sans bataille, il reprit un peu de sang-froid, et demanda aux naturels la cause de leur conduite.

Un individu qui semblait avoir de l'autorité sur

les autres, répondit à Congo dans un langage que celui-ci seul comprit, et raconta qu'il avait perdu deux chevaux, lesquels avaient été tués tout près d'un étang où ils allaient boire.

Les chasseurs firent expliquer par Congo que les deux bêtes avaient été tuées par erreur, et qu'ils étaient prêts à donner tous les dédommagements qu'on réclamerait.

Le chef noir déclara que cette assurance lui suffisait, et nos chasseurs furent invités à l'accompagner à son village, pour fixer les conditions du traité.

Tous se dirigèrent vers la rivière, mais la manière dont la troupe les entoura, montra à nos héros qu'ils étaient considérés comme prisonniers.

« C'est très-malheureux ! dit Hendrick, peut-être serons-nous obligés d'abandonner des choses précieuses pour notre expédition, ou même nous demandera-t-on nos propres chevaux en échange de ceux que nous avons tués.

— Ils ne les auront pas ! » s'écria Willem avec résolution, oubliant qu'il était captif, et que les chevaux étaient déjà en possession de leurs vainqueurs.

A environ un mille de l'endroit où les Africains étaient venus les attaquer, ils atteignirent quelques huttes d'où sortirent une grande quantité de femmes et d'enfants.

Le chef ne perdit point de temps pour entrer en affaire. Congo fut encore choisi comme interprète. Le chef lui dit que les chevaux tués étaient d'une

inestimable valeur, qu'ils lui avaient été donnés par un Portugais, marchand d'esclaves, et déclara que, dans son opinion, c'étaient les meilleurs coursiers du monde, impossibles à remplacer.

« Très-bien, fit Groot Willem, alors demandez-lui ce qu'il désire en dédommagement.

— Tout ce préambule ne signifie rien, remarqua Hendrick, pendant que Congo parlait encore au chef, nous ne serons quittes avec cet individu qu'après lui avoir cédé tout ce que nous avons.

— Qu'il ne soit pas trop exigeant, repartit Willem, ou il n'aura rien. Nous avons fait une maladresse, et nous la payerons, mais rien de plus.

— Hum! Très-bien, fit Hendrick, mais ce n'est pas nous qui dicterons les conditions du traité, et comment résisterons-nous? »

Le chef ajouta qu'il ne voulait point les punir d'un mal non prémédité, mais qu'il désirait être dédommagé convenablement d'une perte irréparable.

« Apprenez-leur, dit enfin le chef noir à l'interprète, que je ne leur demande que leurs propres chevaux, leurs fusils et leurs munitions.

— Quoi! hurla Willem avec rage, mon cheval et mon rifle? Non... non... et pour rien au monde. »

Hendrick n'était pas moins furieux, et, voyant que les parlementaires n'avanceraient à rien, les jeunes gens, sans dire un mot, se dirigèrent vers leurs chevaux avec l'intention de les monter et de s'éloigner.

Le chef et les hommes de la tribu s'y opposèrent; une lutte s'ensuivit dans laquelle Groot Willem eut à mesurer ses forces avec une dizaine de naturels; plusieurs, en essayant de lui arracher son fusil, furent jetés à terre, et parmi eux le chef lui-même. Willem ne tenta point de faire feu de son arme; un coup n'en eût tué qu'un, et ses ennemis étaient une légion.

Un des Africains, plus ingénieux que ses camarades, imagina un expédient pour terminer la lutte : il saisit une large corbeille en forme de cône, qui servait à prendre le poisson, il courut derrière le grand chasseur, et la lui appliqua comme un éteignoir sur la tête.

La corbeille fut immédiatement saisie de chaque côté par deux ou trois combattants, et le géant fut contraint de se laisser lier avec de fortes courroies de peaux de zèbres. Hendrick, de son côté, avait reçu un coup qui l'empêchait de faire aucune résistance, et il se vit obligé de se rendre également.

Congo n'avait point essayé de défendre ses maîtres; au contraire, il semblait plutôt satisfait du tour qu'avaient pris les événements; ce qui n'empêcha point les Africains de le garrotter comme les autres.

La rage d'Hendrick, en se réveillant du premier moment de stupeur, serait difficile à décrire. Il n'est point de plus grande souffrance pour un homme courageux que d'être réduit à l'impuissance.

Groot Willem semblait plus résigné. Congo, après avoir paru indifférent à la captivité de ses maîtres,

faisait une assez triste mine en se soumettant à un traitement semblable.

Ses compagnons d'infortune ne pouvaient éprouver aucune sympathie pour lui, sa conduite ayant eu une triste apparence d'ingratitude.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE Ier

GARROTTÉS

Les prisonniers furent forcés de rester spectateurs du partage que les Africains se firent de leurs dépouilles.

« Il serait inutile de risquer votre vie en essayant de vous défendre, baas Willem, » dit le Cafre, qui s'était glissé près du jeune homme.

Congo ajouta qu'en ayant l'air de se soumettre, on trouverait peut-être plus facilement une chance de s'enfuir. Résister ne pouvait au contraire que tenir en éveil la vigilance de leurs gardiens.

Il était positif que pour le moment il n'y avait aucune chance d'évasion, pas même pour lui, Congo, qui n'avait fait le traître que dans l'espoir de

gagner, par cette feinte, la faveur de leurs ennemis, et ainsi d'être plus à portée de servir son maître.

« Pensez-vous qu'ils veuillent nous tuer, Congo? demanda Willem.

— Baas, oui... sûr... répondit le Cafre.

— Mais alors, pourquoi ne nous expédient-ils pas tout de suite?

— Gagner du temps est toujours bon, répondit Congo. »

Congo lui apprit qu'ils étaient tombés entre les mains de Zulus, Cafres errants, qui se font payer des tributs par les Portugais du Nord; que le chef ne lui pardonnerait pas l'affront d'avoir été renversé en présence de son peuple, mais que les hommes blancs n'étaient jamais mis à mort en vue du kraal, de crainte que cette exécution ne fût rapportée par les femmes et les enfants aux autres hommes blancs qui traversaient le pays. Il ajouta que très-probablement on les conduirait pendant la nuit à deux ou trois milles du village, et que là ils seraient exécutés; les hommes reviendraient alors au kraal, en disant que les hommes blancs avaient été renvoyés dans leur pays.

Le chef, pensait Congo, ne se presserait peut-être pas de les faire exécuter, étant tout entier au plaisir que lui causait le butin qu'il venait d'acquérir.

Lorsque la nuit vint, la surveillance établie sur les prisonniers parut se ralentir; mais en vain essayèrent-ils de déchirer les lanières de cuir qui les liaient et de glisser hors de leurs liens; ils avaient été garrottés de main de maître.

Durant la soirée, un individu s'approcha du groupe des prisonniers, et, s'arrêtant devant Groot Willem, il examina avec soin ses traits.

Il sembla à Willem que cet individu ne lui était pas inconnu; l'ayant regardé attentivement, il reconnut en lui Sindo le banni, qu'il avait sauvé de la colère de Macara.

Quelle soudaine transition du désespoir à l'espérance! Car, sans aucun doute, cet homme intercéderait pour eux. Ce n'était que son devoir. Willem s'efforça de lui faire comprendre qu'il était reconnu, mais ce fut inutilement.

L'homme s'éloigna avec une expression de mépris sur son visage.

« C'est Sindo, murmura Willem à ses compagnons d'infortune. Il nous aidera à fuir, probablement.

— Oui, c'est Sindo, dit le Cafre, mais il ne nous faut pas compter sur lui.

— Pourquoi cela, Congo?

— Il ne sera pas assez fou pour se compromettre pour nous. »

Groot Willem répondit que Sindo se conduirait avec la plus noire ingratitude, en ne montrant pas la plus légère reconnaissance à ceux qui l'avaient sauvé de la mort.

Congo objecta que, nouveau dans la tribu, Sindo ne pouvait pas y avoir assez d'autorité pour s'exposer à la vengeance du chef.

Le matin vint et les trouva encore prisonniers et bien gardés!

« Que veulent-ils faire de nous? dit Hendrick.

— Je commence à croire que Congo a raison, répondit Willem, et qu'un mauvais sort nous attend.

— Mais ne craindront-ils pas les conséquences d'un pareil crime, la vengeance de nos compatriotes?

— Il ne faut pas l'espérer, baas, dit le Cafre d'une voix sombre.

— Nous laisserons-nous donc conduire au supplice sans nous défendre! dit Willem en se tournant vers ses compagnons.

« Quant à moi, reprit-il, je mourrai si je reste attaché ainsi plus longtemps, les liens autour de mes poignets me coupent les os. »

Les captifs tombèrent dans un morne silence, et leurs réflexions ne pouvaient aboutir à aucune conclusion consolante.

CHAPITRE II

CONDUITS A LA MORT

Un jour se passa encore sans amener aucun changement pour les prisonniers. Au reste, à l'exception des femmes et des enfants, les naturels ne leur accordaient que peu d'attention; le chef et les autres hommes passant leur temps à essayer les fusils, à s'apprendre l'usage des divers objets pris à l'ennemi.

« Qu'attendent-ils? disait Hendrick d'un ton impatient; s'ils veulent nous faire mourir, pourquoi nous soumettre si longtemps aux misères de la captivité?

— C'est absurde, reprenait Willem; nous n'avons pas même aperçu Sindo; aujourd'hui, le misérable se tient éloigné de notre vue! »

La nuit vint, et les prisonniers aperçurent une certaine agitation parmi les gens de la tribu.

Plusieurs hommes couraient en tous sens, portant des torches, et se préparant sans aucun doute à quelque grave événement.

Les chevaux furent aussi sellés.

« Je vais vous expliquer cela, dit Congo : ces apprêts sont pour nous. »

Willem et Hendrick restèrent silencieux spectateurs de ce qui se passait.

Quelques naturels vinrent alors les chercher, et tous les trois furent détachés des arbres. Le chef de la tribu, monté sur le cheval de Willem, tenait la tête d'une troupe de dix ou douze hommes, se dirigeant vers l'étang où son cheval avait été tué; les prisonniers furent conduits derrière lui. Spoor'em et les autres chiens de nos héros les accompagnaient, inconscients de ce qui les attendait.

Les vieillards, les femmes et les enfants s'étaient rangés sur le bord du chemin pour les voir passer. Les uns les regardaient avec pitié et curiosité, les autres avec satisfaction.

Le chef, qui portait le rifle de Willem, semblait se préparer à en faire usage.

« Demandez-leur où ils nous mènent, Congo, » dit Hendrick.

Le Cafre obéit, mais il ne reçut pour réponse qu'un sourd grognement.

« Il dit qu'il ne sait pas, mais moi je le sais bien, fit Congo.

— Demandez à parler à Sindo! s'écria Willem. Il peut faire quelque chose pour nous sauver; et puis j'aurai au moins la satisfaction de lui reprocher son ingratitude. »

Congo demanda alors Sindo. Le chef, en entendant cette question, ordonna immédiatement une halte.

« Le chef est comme vous, baas Willem, dit Congo, il désire, lui aussi, savoir où est Sindo. »

Après un instant de pourparlers entre les naturels, le chef et un de ses hommes retournèrent du côté du village, dont on se trouvait à environ un demi-mille.

Le chef resta absent environ une heure, et parut revenir en proie à une grande fureur.

« Il parle de Sindo, dit le Cafre, il jure qu'il tuera le nègre demain matin.

— J'espère qu'il tiendra son serment, dit Willem. Après ce que j'avais fait pour lui, ce coquin devait essayer de nous secourir, au risque d'être encore forcé de changer de tribu. »

La marche fut reprise, le chef en tête, de chaque côté de lui un homme portant une torche pour éclairer ce cortége sinistre.

Après avoir marché encore un peu de temps, les jeunes chasseurs reconnurent l'endroit où ils avaient été faits prisonniers.

Le chef adressa alors à ses hommes une harangue, que Congo interpréta pour nos chasseurs.

La teneur de ce discours était que les étrangers avaient méchamment tué deux de ses chevaux, les plus belles bêtes du monde; qu'ils avaient refusé de lui accorder les réparations qu'ils lui devaient pour leur méfait, iniquité qui avait été suivie d'insulte sur sa personne. De l'avis de tous les vieillards et sages de la tribu, ces crimes méritaient la mort, et l'endroit où l'injure avait été perpétrée était celui qui avait été choisi pour la punition.

Après que Congo eut traduit ce discours à ses compagnons de captivité, ils le prièrent de dire au chef que les chevaux, fusils et autres objets lui seraient abandonnés, s'il voulait leur permettre de partir; de plus, qu'ils s'engageraient à ne jamais revenir dans le pays; enfin, qu'ils lui enverraient un présent pour la rançon de leur vie et de leur liberté. Il leur fut répondu qu'on ne pouvait ajouter foi à la parole des blancs; qu'au lieu d'envoyer des présents ils s'occuperaient certainement de se venger, qu'ainsi ils devaient mourir.

Contre cette décision formulée si nettement, il ne leur fut plus permis d'élever aucune remontrance. Leurs gardiens poussaient des hurlements quand Congo voulait leur parler, et les hommes qui accompagnaient le chef commencèrent les préparatifs de mort.

CHAPITRE III

JUSTE A TEMPS

Les prisonniers surent bientôt comment ils devaient mourir. Le chef voulait évidemment essayer sur eux sa nouvelle arme, le rifle de Willem.

C'était sans doute pour s'étudier à se servir de cette arme, que les sauvages avaient retardé si longtemps l'heure de la vengeance.

Les liens qui attachaient Hendrick avaient été serrés plus fortement qu'il n'était utile; les lanières fraîches, en séchant au soleil ardent, s'étaient encore rétrécies. Par suite, ses mains meurtries s'étaient enflées, et le malheureux souffrait beaucoup plus que les autres. Ce n'était pas sa seule douleur. Leur mort paraissait devenue inévitable, et l'esprit d'Hendrick, susceptible de fortes émotions, était cruellement affecté : il craignait la mort, non par un sentiment bas, celui de la peur, mais par amour d'une vie qu'il avait espéré belle et utile.

« Willem, s'écria-t-il, est-il possible que nous devions mourir ainsi? Ne ferons-nous rien, rien pour échapper à cette ignoble mort? »

En parlant, toute l'énergie de son âme et de son corps se révéla dans un dernier effort pour se dégager de ses liens et ressaisir sa liberté. Il lutta désespérément.

Cet effort eut pour tout résultat que le sang lui ruissela des doigts.

Groot Willem ne restait pas calme non plus devant le destin qui l'attendait; mais rien ne trahissait ses secrètes souffrances.

« Baas Willem, dit le Cafre en jetant un regard piteux sur son maître, c'est donc fini! Je remercie Dieu qui m'accorde de mourir avec vous. »

L'œil humide de Willem répondit par un sourire de gratitude à cette parole du pauvre Congo.

Cependant le terrible moment approchait; tous les apprêts du supplice étaient faits. Le chef s'était éloigné à dix pas de ses victimes. Déjà il levait son rifle et ajustait un des condamnés, quand une troupe d'homme noirs, bondissant comme une avalanche de plusieurs points à la fois, entoura en un clin d'œil et les bourreaux et les victimes.

Dans la première confusion qui suivit cette apparition, les assassins ne surent d'abord s'ils avaient affaire à des amis ou à des ennemis. Ils ne se rendirent compte de ce qui se passait que quand le cri de guerriers armés jusqu'aux dents qui les cernaient leur eut montré qu'ils étaient au pouvoir d'un ennemi plus fort qu'eux et que les rôles étaient changés.

Parmi toutes ces peaux noires se distinguèrent bientôt deux hommes blancs : Hans et Arend.

Leurs compagnons étaient Macara et ses Makalolos.

Les prisonniers furent immédiatement délivrés : et sans qu'il y eût de sang versé, sans résistance possible de la part des exécuteurs, les chevaux, fusils et autres objets furent rendus à leurs premiers propriétaires.

Groot Willem, obéissant aux bons instincts d'un cœur généreux, intercéda auprès de Macara pour ceux qui s'étaient montrés sans pitié pour lui.

Grâce à l'intervention des jeunes chasseurs, les Zulus purent retourner sains et saufs à leur camp.

« Vous le voulez, dit Macara, je ne veux pas vous refuser, mais soyez assurés que ce que vous appelez de la générosité, n'est dans ces contrées que de la faiblesse.

— Votre arrivée a été on ne peut plus opportune, dit Hendrick à Hans, mais je ne me l'explique pas. Comment avez-vous su ce qui se passait?

— Par Sindo, répondit Hans; il a marché, ou plutôt couru toute la nuit, pour nous avertir au camp du danger qui menaçait ses anciens sauveurs. N'ayant aucune influence sur les Zulus, il n'avait pas trouvé de meilleur plan.

— Sindo! dit Willem, et moi qui l'accusais! Tu vois pourtant, dit-il à Macara, qu'un bienfait n'est jamais perdu. Je t'ai rendu un service, et c'est en reconnaissance de ce service que tu es devenu notre ami. J'ai sauvé Sindo, et Sindo par toi nous sauve à son tour.

— Oui, oui, dit Macara, tout cela est bien, mais de noir à noir cela serait sans effet. »

Les jeunes chasseurs demandèrent Sindo, désireux de lui offrir leurs remerciements. Sindo n'était point là, mais au hopo, où il avait été obligé de rester à cause de sa terrible fatigue.

Au point du jour, nos aventuriers et leurs amis africains se mirent en route pour leur campement.

En atteignant le hopo, ils trouvèrent Swartboy dans un étrange état d'exaltation mentale, causée par la joie de leur retour, et de colère contre Congo pour avoir laissé ceux qui étaient confiés à ses soins courir de si grands périls.

Le service que Sindo avait rendu à ses amis le fit rentrer en grâce auprès de Macara, qui lui permit de reprendre sa place dans la tribu, invitation qui fut acceptée avec empressement.

CHAPITRE IV

LE HOPO

Groot Willem se sentait, pour le moment, tout à fait guéri de chercher d'autres aventures de chasse que celle qui était le but de leur expédition, et l'expérience acquise durant les derniers jours lui démontrait complétement qu'il ne s'emparerait jamais de deux jeunes girafes vivantes s'il n'y employait pas tous ses efforts, s'il n'apportait point la plus grande prudence dans ses moindres actions. Il se contenta donc d'aider activement les Makalolos dans la construction des trappes.

Il fut aidé consciencieusement de ses trois autres compagnons; mais à vrai dire ils auraient fait bon marché de toutes les girafes de la terre, si Willem eût été homme à renoncer à ce qu'il avait résolu; ils n'aspiraient plus qu'à une chose, revoir enfin leur patrie et en finir avec une vie d'aventures si pleines de périls.

La trappe devait consister en deux hautes clôtures, convergeant l'une vers l'autre, de manière à former une sorte de V. Celles-ci devaient avoir en-

viron un mille et demi de long, et à leur point de convergence, un espace devait être laissé ouvert, assez large pour permettre au plus gros animal de s'y engager.

Au sommet de l'angle, ou du moins à l'endroit où il aurait dû se fermer, si les clôtures s'étaient rencontrées, on creusa une fosse mesurant environ quarante pieds de long, cinquante de large, et huit de profondeur. D'épais troncs d'arbres, se projetant légèrement en avant, furent placés le long de ses bords : ainsi tout animal passant par là se trouverait précipité dans la trappe sans possibilité de s'échapper.

On construisit les remparts en leur donnant une grande solidité et une grande hauteur. On recouvrit les fosses d'herbes et de feuilles mortes, et aucune ruse ne fut négligée pour rendre le hopo aussi parfait que possible.

La construction ayant été terminée à jour dit, le surlendemain, de bonne heure, toute la tribu Makalolo, les chasseurs, les chiens, se préparèrent à la grande expédition : on devait battre la forêt de mimosas qui s'étendait devant la fosse.

La troupe se divisa en deux parties : Willem, Hendrick et Macara prirent à gauche, tandis que Hans, Arend et deux des principaux guerriers de la tribu conduisaient l'autre moitié des hommes à droite; la forêt se trouva ainsi prise par les deux flancs. L'étendue à parcourir était d'environ quatre milles en longueur et trois en largeur.

Pendant quelque temps, les batteurs et leurs aides

de la race canine parurent lutter entre eux à qui ferait le plus de bruit, et les effets de leur concours énergique furent bientôt remarqués par ceux qui couraient hors du bois. Avant d'avoir fait un demi-mille, à partir du point de séparation, ils eurent de nombreux indices que le repos de plusieurs animaux sauvages avait été violemment troublé. Aux cris de trompette des éléphants se mêlaient le bruissement de branches cassées, les rugissements des lions, les plaintes des magots et les rires horribles des hyènes.

Ceux qui se tenaient en dehors avaient été avertis par Macara de garder un peu le revers de la ligne des batteurs, et la sagesse de ce conseil fut bientôt évidente pour Groot Willem et Hendrick. Un troupeau d'éléphants s'élança du bois à quelques yards au-dessus d'eux, et put galoper sur la plaine sans être molesté. On ne désirait point les prendre dans les trappes. Quelques zèbres aussi sortirent du couvert peu après et s'échappèrent de même sans dommage.

Enfin, les yeux de Groot Willem furent réjouis par la vue des quadrupèdes qu'il désirait si ardemment découvrir. Un petit troupeau de sept ou huit girafes, après s'être avancé sans bruit sous les arbres, bondit en avant dans la plaine découverte.

Ces admirables animaux se trouvaient près de l'extrémité de la trappe. S'ils sortaient une fois de la clôture, le travail de deux semaines n'aurait servi à rien.

Enfonçant les éperons dans le ventre de son che-

val, Groot Willem, suivi d'Hendrick, galopa en avant pour leur couper la retraite.

Jamais Willem ne se rappela avoir été aussi intéressé par une chasse. Deux jeunes girafes étaient avec le troupeau. Allaient-elles échapper au hopo?

Quelques secondes devaient en décider.

Le troupeau et les chasseurs se mouvaient maintenant sur deux lignes; à l'angle qu'elles formaient la course des uns et des autres vint rapidement converger.

Ceci fut remarqué par les timides girafes; ignorant le danger qui les menaçait, elles se retournèrent, et aussitôt tombèrent dans les larges et béantes mâchoires du hopo.

Les batteurs avaient maintenant atteint les extrémités de la lisière du bois de mimosas, et, des deux côtés, les deux troupes arrivaient rapidement vers la plaine ouverte.

Entre les deux murs du hopo, elles pouvaient voir devant elles, la masse mouvante de plusieurs variétés d'animaux, parmi lesquels on distingua, avec regret, deux éléphants et un rhinocéros.

Dominant de beaucoup les têtes de tous les autres animaux, apparaissaient celles des girafes, qui semblaient lutter à qui serait en premier la proie du hopo.

A environ un quart de mille des fosses, les sagaces éléphants tournèrent, et voyant une troupe d'hommes et de chiens s'avancer vers eux, sautèrent à travers les clôtures et se trouvèrent libres. Plusieurs zèbres, à la grande satisfaction des chasseurs,

les suivirent à travers la brèche faite. Les caméléopards étaient beaucoup trop en avant pour profiter de ce moyen de sauvetage.

Les Makalolos, exaltés par cette chasse, poussaient des cris de joie et d'impatience.

CHAPITRE V

DÉSAPPOINTÉS

Avant d'atteindre la fosse, plusieurs antilopes et d'autres animaux avaient été tués ou blessés. L'exaltation des Africains avait gagné Groot Willem et ses compagnons; ils semblaient pris d'un véritable délire belliqueux.

Les troupeaux qu'ils avaient poussés devant eux se trouvaient maintenant amoncelés en une masse bruyante. La fosse était pleine de hurlements, de corps entassés les uns sur les autres; des centaines de bêtes se débattaient sur le dos de celles qui les avaient précédées.

Quand les chasseurs se furent approchés, ils contemplèrent un spectacle à ne jamais être oublié.

Dans le nombre des ruminants entassés, il y en avait un, le muchocho ou rhinocéros blanc, qu'ils avaient remarqué. Chaque fois qu'il remuait, il y avait autour de lui des membres brisés, et des cris de rage et de détresse. Le muchocho était apparemment debout sur ses jambes de derrière, dans le fond de la fosse, tandis que la première partie de

son corps était supportée par les bêtes qui beuglaient écrasées par ce poids énorme.

Parmi cette masse mouvante, se débattaient aussi plusieurs caméléopards; craignant qu'ils ne fussent endommagés par le rhinocéros, Willem plaça la bouche de son rifle près d'un des yeux de ce dernier, et fit feu.

On entendit à peine la détonation, mais les effets en furent bientôt visibles sur le muchocho; il avait cessé de vivre.

Tout le monde se mit à débarrasser la fosse, afin d'empêcher les jeunes girafes d'être tuées, si, comme on l'espérait, quelques-unes encore se trouvaient vivantes.

Des cordes, ayant des nœuds à leurs extrémités, furent jetées sur les têtes des antilopes, pour les hisser.

Après quelque temps passé dans cette occupation, on obtint le déblaiement partiel de la fosse. Le corps d'une jeune girafe sortit ensuite; il fut examiné avec un intérêt tenant du délire. Il était tout chaud, mais sans vie, le cou ayant été brisé. Un des vieux, qui se débattait violemment, et qui était, comme le dit Hendrick, trop vivant, fut abattu d'un coup de fusil.

La tête et le cou d'une autre jeune girafe se voyaient à moitié enterrés sous de plus gros animaux, et, à ce qu'il semblait, non endommagés. On prit tous les soins possibles pour les dégager sans accident, et l'animal fut hissé très-doucement; deux cordes soutenaient le cou afin de l'empêcher de glis-

ser. La girafe ne devait pas avoir plus de deux mois, juste l'âge désiré par les chasseurs.

Pendant que la bête continuait à se débattre, nos aventuriers remarquèrent qu'une de ses jambes de devant ne s'appuyait pas à terre, mais se balançait en avant et en arrière. Ils l'examinèrent de près : elle était cassée. Ainsi la girafe jeune, vivante, d'une belle robe, ne pouvait cependant être transportée en Europe.

Willem ne songea plus qu'à loger une balle dans l'objet de sa longue convoitise, afin de lui épargner les souffrances d'une existence infirme; à quoi il réussit, contemplant cette agonie avec toutes les marques d'une véritable douleur.

La fosse fut enfin vidée, et les chasseurs s'occupèrent de juger le butin.

Ils comptèrent sept girafes, qui, toutes, avaient eu le cou cassé. Bien qu'ils eussent échoué, rien ne prouvait encore que le hopo eût été construit en vain. Macara leur dit, qu'à deux ou trois jours de là d'autres girafes pourraient passer dans le bois de mimosas, et qu'alors on tenterait une seconde battue.

Cette assurance contribua à consoler les chasseurs de leur désappointement, bien qu'ils conservassent une grande incertitude sur l'avenir de leur expédition. D'autres troupeaux de girafes pouvaient se rencontrer, il est vrai, mais retrouveraient-ils deux jeunes créatures, comme celles qu'ils voyaient mortes à leurs pieds ?

Le temps des chasseurs n'avait cependant pas été

complétement perdu, ils se trouvaient devant une provision de nourriture qui leur ôtait toutes préoccupations sur cette importante question.

Le lendemain de la grande chasse, des cuirs suspendus à des perches supportaient des tranches de chair séchant au soleil, et tous les petits arbres avoisinant la fosse étaient tendus de ces festons d'un nouveau genre.

Trois jours après, les animaux tués avaient tous été convertis en tranches de viande séchée, tandis que les os bien nettoyés régalaient les vautours et les hyènes.

CHAPITRE VI

CHASSÉS AU LOIN

Quatre jours après la tentative infructueuse pour capturer des girafes, on trouva, sur le bord de la rivière, d'autres traces de ces animaux. Un autre troupeau de caméléopards s'était établi dans la forêt, et quelques-uns d'entre eux étaient jeunes, cela se reconnaissait à leurs empreintes.

Les espérances de Willem se ranimèrent aussi vives qu'auparavant, et ses compagnons les partagèrent.

Le chef Macara n'avait montré aucun désir de les quitter après leur premier échec, et il avait au contraire promis de les aider jusqu'à ce qu'ils eussent réussi.

La veille du jour marqué pour la seconde tentative au hopo, les chasseurs vidèrent avec le chef leur dernière bouteille de skiedam, en témoignage de leur reconnaissance. Tandis qu'ils causaient de leurs agréables espérances du lendemain, leurs projets furent tout à coup renversés par une communication de Sindo, qui revenait du nord, de

la tribu à laquelle les chasseurs avaient échappé grâce à lui. La visite de Sindo aux Zulus n'avait point été désintéressée, elle avait pour but de ramener sa femme et ses enfants.

Or, il avait appris que le chef, offensé par nos jeunes chasseurs, avait juré de se venger d'eux, et, pour s'assurer la victoire, avait mis dans son parti le tyran Moselekatse, l'ennemi de Macara.

Les deux chefs s'étaient donc réunis pour un combat à outrance, et il fallait s'attendre à les voir apparaître d'un moment à l'autre, avec leurs guerriers.

L'avertissement de Sindo ne fut pas dédaigné, comme on le pense, et des vedettes, envoyées dans les environs, eurent ordre de battre le bois et de guetter l'approche de l'ennemi.

De bonne heure, le lendemain matin, les vedettes revinrent, apportant la nouvelle que les guerriers de Moselekatse approchaient.

Ils avaient campé, durant la nuit, à cinq milles à peine du camp, et pouvaient arriver dans une heure.

Arend et Hendrick, montant précipitamment à cheval, galopèrent dans la direction de l'ennemi, afin de faire une reconnaissance.

Durant leur absence, on s'occupa activement de mettre en sûreté les provisions. Une demi-heure s'écoula, et les deux jeunes gens étaient de retour avec la nouvelle qu'environ trois cents hommes armés approchaient.

« Plus tôt nous serons loin d'ici, et mieux cela

vaudra, dit Hans. Ils sont trop nombreux pour que nous puissions leur tenir tête.

— Macara ne paraît point de cet avis, » fit observer Willem.

Tous se tournèrent vers le chef, qui semblait se préparer pour une lutte désespérée.

« Demandez-lui, Congo, dit Willem, s'il pense que nous soyons en force pour repousser l'ennemi. »

Le Cafre traduisit en réponse que les Moselekatses ne pouvaient être vaincus, excepté par une armée supérieure en nombre, et que, certainement, ils ne seraient point défaits par une petite troupe comme la leur.

« Alors, que signifie sa conduite? veut-il nous faire rester pour être tués? »

A cette question, le chef répliqua que lui et ses hommes allaient agir suivant le désir de leurs amis blancs.

« Qu'ils partent alors le plus tôt possible, dit Willem, pas un d'eux ne périra pour ma cause, si je puis l'éviter. »

Pas un moment ne fut perdu, et le départ s'opéra si promptement que les Makalolos furent obligés de laisser derrière eux la viande qu'ils avaient pris tant de peine à faire sécher.

Il n'était que temps.

Groot Willem et Hendrick, restés un peu en arrière, virent l'ennemi occuper l'endroit qu'ils venaient de quitter, et, éperonnant leurs montures, ils n'attendirent pas davantage.

CHAPITRE VII

LA RETRAITE

Macara et les siens espéraient que la poursuite ne serait pas poussée très-loin, que l'ennemi, satisfait de leur avoir fait lever leur camp, retournerait chez lui.

Ils se trompaient. Moselekatse n'avait point entrepris cette expédition dans d'autre but que celui d'étendre sa domination, et Macara le comprit bientôt ; aussi ne perdit-il point de temps pour se hâter vers son kraal, afin de tout préparer contre l'invasion de son rival.

Les Makalolos étant une race supérieure aux autres tribus du sud de l'Afrique, les jeunes chasseurs furent surpris de voir leur alarme à l'approche des Moselekatses.

Macara leur donna l'explication de ce mystère. Il dit à ses hôtes que les Matabeles étaient les plus grands guerriers de l'Afrique ; que Moselekatse, leur roi, commandait à cinq mille hommes, et que les chefs sous ses ordres avaient pour injonction de ne faire aucun quartier à l'ennemi.

Macara avouait que ses gens, sans être poltrons et lâches, ne pouvaient soutenir une pareille guerre sans qu'au moins la moitié de la tribu n'y pérît; de plus, ceux qui resteraient auraient pour perspective d'être dépouillés de toutes leurs propriétés et d'être emmenés esclaves par les vainqueurs.

Une seule manière d'échapper à cette extrémité se présentait, et c'était celle qu'avait employée Macara depuis plusieurs années : mettre son peuple, avec tous les objets de valeur et les provisions de vivres, hors de l'atteinte de l'ennemi. En arrivant à son kraal, c'est ce que Macara exécuta.

Les troupeaux furent activement rassemblés et chassés en avant, tandis que vieillards, femmes et enfants les suivaient, chargés des ustensiles de ménage, des dents d'éléphants, et enfin de tout ce qui pouvait se transporter. Macara et ses guerriers formaient l'arrière-garde.

La traversée du Simpopo demandant quelque temps, et la distance au gué le plus proche étant de cinq milles, il y avait à craindre une attaque avant que le passage de l'eau eût été complétement effectué.

Cette crainte n'était que trop fondée. Le gué était dangereux, et il y eut de grandes difficultés pour faire traverser quelques-uns des bestiaux. Cela prit beaucoup de temps, et avant qu'on eût fini les Matabeles furent signalés à l'arrière.

Ceux-ci étaient tellement habitués à triompher dans leurs luttes, qu'ils ne firent point de halte avant de commencer les hostilités.

Armés d'assegaies et défendus par des boucliers, ils se précipitèrent en avant avec des vociférations furieuses, et comme affamés de carnage.

Bien que les Makalolos eussent fui leurs maisons sans essayer de les défendre, ils prouvèrent en ce moment qu'ils étaient des guerriers dans toute l'acception du mot.

Ils attendirent de pied ferme les Matabeles. La lutte s'engagea corps à corps; et, dans le combat qui s'ensuivit, on lutta des deux parts avec une égale fureur.

On aurait pu croire que Macara avait compté sur la protection des jeunes chasseurs, mais à la façon dont se conduisaient ses hommes, il était évident qu'il leur avait commandé, au contraire, de se tenir entre les blancs et l'ennemi.

Cependant les deux jeunes officiers, Hendrick et Arend, ne voulaient point perdre une si belle occasion d'exercer leurs talents militaires. Ils avaient été les premiers à envoyer leur coup de feu à l'ennemi, exemple aussitôt suivi par Hans et Willem.

A peine les quatre armes étaient-elles déchargées, qu'un semblable nombre d'hommes chez les Moselekatses tombaient, tandis que trois autres étaient expédiés par Macara, Sindo et un autre Makalolo, tous les trois aussi heureusement armés de mousquets.

Les chasseurs, abrités par leurs chevaux, rechargèrent leurs rifles, et quatre autres de leurs ennemis furent mis hors de combat.

Les assaillants, avec leurs assegaies, auraient

bientôt eu raison des chasseurs, si ces derniers n'eussent été protégés par les boucliers des Makololos, qui se servaient de ces armes avec une grande habileté.

Mais les Moselekatses n'avaient aucun préservatif contre les balles des jeunes chasseurs; et, à la vue de leurs rangs éclaircis, ils comprirent que les armes à feu, si longtemps méprisées par eux, étaient, quand on les employait avec adresse, bien supérieures aux autres. Ils regrettèrent d'avoir commencé le combat avant l'arrivée de toute la troupe, et se virent enfin forcés à la retraite, laissant plus de trente morts sur le terrain.

Dans cette échauffourée, Macara n'avait perdu que six hommes; et il était si exalté par ce résultat, qu'il eût voulu poursuivre ses ennemis, afin de rendre sa victoire plus complète. La raison cependant reprit le dessus.

Au coucher du soleil, toute la tribu, en sûreté de l'autre côté du rivage, s'établissait dans une forte position, d'où elle pouvait réprimer toute tentative hostile des Matabeles.

Macara avait donc perdu son kraal pour secourir et protéger ses amis blancs.

Sa tribu était trop peu nombreuse pour se faire respecter; les autres peuplades apprendraient bientôt qu'ils étaient poursuivis par les Moselekatses, et ses gens pouvaient se voir chassés de place en place, sans nulle remise, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu tous leurs biens et même la vie.

Tandis que Willem et ses compagnons déploraient les malheurs qu'ils avaient attirés sur leurs

amis, le plus grand chagrin du chef paraissait être de ne les avoir pas aidés autant qu'il l'aurait souhaité.

Les derniers objets transportés de l'autre côté de la rivière furent les six corps des Makalolos, que l'on enterra pendant la nuit.

Les Matabeles furent laissés par les leurs sur le champ de bataille.

Macara apprit alors aux jeunes chasseurs, pour leur donner une idée des coutumes des Matabeles, que jamais ces derniers n'enterraient leurs morts; qu'ils les traînaient, au contraire, en plaine découverte, et les laissaient à la merci des vautours et des hyènes.

CHAPITRE VIII

TYRANNIE ET LOYAUTÉ

Le lendemain, dès l'aube, les guerriers Moselekatses étaient assemblés en force de l'autre côté de la rivière. Comme nous l'avons dit, les femmes, les enfants, les vieillards de la tribu makalolo, marchaient en avant, tandis que les guerriers protégeaient leur retraite.

On avait confié au bushman Swartboy la garde de quelques vaches, ce qui l'avait réconcilié, en partie, avec l'ennui de laisser derrière lui ses maîtres, sans autre gardien que Congo, qui, assurait-il, les entraînait toujours dans quelques dangers.

Les Matabeles tentèrent de traverser la rivière dès l'aube, craignant la colère de leur chef, s'ils montraient la moindre poltronnerie.

Les cinq ou six hommes qui commencèrent l'assaut tombèrent sous les balles : cela ne ralentit point l'ardeur des autres, qui se précipitèrent follement dans l'eau. La seule place pour aborder était un petit goulet, ou ravine, n'ayant pas plus de dix pieds de largeur.

Monter à travers ce goulet était une entreprise fort difficile, même s'il eût été libre; mais avec les Makalolos, sur l'autre rive, pour disputer le passage, c'était tenter presque l'impossible.

Les Matabeles, plongeant à l'envi dans le courant, se trouvèrent bientôt massés devant l'entrée du goulet, essayant d'en faire l'ascension, à cinq ou six; le passage ne pouvait donner entrée à un plus grand nombre.

Au premier coup d'œil, Macara vit tous les avantages de sa position, et encouragea ses hommes à en profiter. Pas un, sur douze des Matabeles qui avaient tenté de franchir la ravine, n'y réussit : leurs assegaies et leurs boucliers ne pouvaient en cette occasion les défendre; et leurs cadavres furent bientôt emportés par le courant de la rivière.

Les chasseurs blancs ne faisaient que charger et décharger leurs fusils sur ceux qui ne pouvaient être atteints par les lances des Makalolos; l'ennemi, découvrant enfin son erreur, essaya de regagner la rive si imprudemment abandonnée.

Macara résolut de se maintenir dans un poste si avantageux, au moins jusqu'à ce que la partie faible de sa tribu fût en sûreté sur une terre plus éloignée.

Des menaces et des insultes furent échangées entre les parties adverses, avec invitations moqueuses, de la part des Makalolos, de traverser la rivière pour leur rendre visite.

Enfin, le temps voulu s'étant écoulé, Macara songea à se mettre en route, en s'appuyant d'une ruse

qui devait empêcher les Matabeles de le poursuivre immédiatement.

« Laissez partir vos gens, lui avait dit Hendrick; les arbres empêcheront l'ennemi de les voir. Nous, qui sommes montés, nous pouvons aisément galoper hors de leur atteinte. Ainsi, partez et laissez-nous le soin d'occuper l'ennemi. »

Ce plan parut excellent, et l'on résolut de le mettre immédiatement à exécution.

« Arrêtez ! dit Groot Willem, ne commencez aucun mouvement avant que je ne les aie maintenus en place avec mon rifle, que j'ai à recharger d'abord. Une balle, lancée de temps en temps, leur apprendra que nous sommes là, et les empêchera de soupçonner que les autres s'en vont. »

Tout en parlant, Groot Willem rampa vers un point escarpé du rivage, et visa un gigantesque Matabele, qui se tenait en évidence de l'autre côté. L'homme, avec un grand rugissement, tomba, tandis que ceux qui l'entouraient fuyaient derrière es buissons. Aussitôt, les Makalolos s'éloignèrent silencieusement, laissant leur chef, Sindo et deux ou trois autres qui avaient des chevaux, avec les quatre chasseurs, pour garder le passage de la rivière.

Durant environ une heure que nos amis restèrent là, aucunes nouvelles tentatives ne furent faites par les Matabeles. On ne les apercevait même plus, et Macara commença à soupçonner qu'ils pouvaient bien être partis par quelque autre passage, après s'être aperçus de la retraite de sa tribu, et voulant lui donner la chasse.

On résolut alors de se retirer, car cette supposition n'avait rien d'invraisemblable, mais on s'arrangea de manière à ce que les ennemis pussent encore croire à la présence de leurs adversaires.

Plusieurs objets d'habillements furent suspendus aux buissons, de façon à simuler des observateurs; après quoi, Groot Willem ayant tiré un dernier coup de son grand fusil, ils se retirèrent lentement.

Le soleil n'était pas haut de plus d'une heure, quand ils atteignirent le gros de la tribu. On continua de marcher en silence. Au coucher du soleil, on arriva à un endroit où il y avait de l'eau ; il fut décidé qu'on y ferait halte pour la nuit.

Le chef makalolo dut se féliciter d'avoir rejoint son peuple à temps : dix minutes plus tard, un grand danger les eût menacés; car, à peine Macara eut-il commandé la halte, que l'on découvrit une troupe d'environ cent Matabeles, errant sur le flanc du lieu choisi pour le campement.

Ce détachement de l'ennemi devait avoir traversé la rivière plus haut, à en juger d'après sa marche.

Ne se sentant pas assez forts pour tenter un assaut (car ils avaient pensé ne trouver que les femmes et les enfants), les Matabeles se tinrent à distance. Les chasseurs blancs remontèrent sur leurs chevaux et piquèrent sur eux en faisant feu; ce qui les dispersa dans toutes les directions.

Débarrassés des Matabeles, nos chasseurs retournèrent au camp, où ils trouvèrent Macara dans une grande anxiété.

Il voyait sa perte et celle de sa tribu assurée.

Groot Willem demanda une explication et rappela au chef que jusqu'alors ils avaient toujours triomphé de leurs ennemis.

Macara répondit qu'il était persuadé que deux ou trois autres troupes des Matabeles avaient dû être envoyées contre lui; une fois réunies, elles n'auraient aucune merci pour les siens. Il ajouta qu'aucun des guerriers moselakatses n'oserait retourner devant le chef, à moins d'être victorieux. Les vaincus étant toujours mis à mort, cette pensée devait leur faire braver tous les périls.

« Je ne vois qu'un moyen de sauver mon peuple, continua le chef makalolo, c'est de me sacrifier moi-même. En se hâtant vers l'ouest, mes guerriers peuvent encore se dérober à la poursuite de ces Matabeles, et joindre leurs alliés sous la domination du grand Sebituane, qui est capable de les protéger; mais quant à moi, je ne puis aller avec eux. »

Les chasseurs ayant demandé une explication à ces dernières paroles, Macara leur répondit qu'il avait encouru la disgrâce de Sebituane, lequel ne pardonnait jamais une offense; et que se réfugier dans ses domaines, c'était pour lui se dévouer à une mort certaine.

Le chef dit encore à nos jeunes chasseurs qu'ayant de bons chevaux ils pouvaient se mettre hors de danger, en effectuant leur départ.

Groot Willem et les siens se refusèrent absolument à suivre ce généreux conseil.

Quant au peuple de Macara, il donna alors une

rare preuve de loyauté : Macara ayant offert à ses gens de le livrer à Sebituane, afin d'obtenir ainsi pour eux-mêmes la protection de ce chef puissant, tous, à l'unanimité, repoussèrent cette proposition, déclarant qu'ils aimaient mieux mourir à côté de leur chef que de l'abandonner.

CHAPITRE IX

BONNES NOUVELLES

Les chasseurs blancs étaient fort affligés des embarras qu'ils pensaient avoir attirés au chef et à sa tribu, et ils essayaient de trouver une combinaison pour les tirer d'affaire.

Ils proposèrent d'abord à Macara et à son peuple de se réfugier dans la contrée des Bakvains, une branche de leur propre nation (les Betjuanas), qui habitaient près de là, à l'ouest. Macara répondit qu'aucun de ces peuples ne voudrait leur donner protection, de peur d'encourir le déplaisir de Moselekatse, qu'au contraire, ils se joindraient plutôt à leurs ennemis pour les accabler.

Nos jeunes héros conseillèrent ensuite à Macara de se retirer avec eux vers le sud, tandis que sa tribu gagnerait la contrée de Sébituane.

Mais le chef répliqua qu'il préférait mourir plutôt que de quitter ceux qui s'étaient si noblement dé voués à son sort. Et puis il n'était pas certain qu'ils pussent atteindre les domaines de Sébituane.

Il fallait compter de voir les Matabeles arriver au

point du jour, et, encombré comme on l'était des femmes, des enfants, des bagages, une fuite prompte n'était point à espérer.

Comme pour confirmer les mauvais augures de Macara, un feu se montra sur la plaine, et des cris furent entendus à environ un demi-mille du camp.

Personne ne doutait que l'ennemi fût là.

Mais l'on éprouva une agréable surprise, car, lorsque le jour se leva, on découvrit deux larges vagons, autour desquels paissaient plusieurs vaches et des chevaux. Cette vue rendit l'espérance à tout le monde. Ce ne pouvait être qu'un campement de chasseurs ou de marchands blancs.

Les jeunes chasseurs se précipitèrent vers le camp. Ainsi qu'ils l'avaient conjecturé, les nouveaux venus étaient des marchands se rendant à Port Natal; ils venaient du nord et se dirigeaient vers la baie d'Urban; des Cafres de Natal et aussi des Betjuanas les accompagnaient.

Tandis que nos chasseurs traitaient avec les marchands pour un supplément de munitions et d'autres objets nécessaires à leur expédition, leur attention fut distraite par Macara qui semblait tout à fait hors de lui. Bien que son peuple fût à un demi-mille de là, il criait de toutes ses forces pour s'en faire entendre, avec accompagnement de gestes très-animés. Les chasseurs regardèrent dans toutes les directions. Ils croyaient déjà voir les Matabeles!

Enfin nos amis eurent l'explication de ces appels du chef.

Il se trouvait que plusieurs des naturels qui ac-

compagnaient les chasseurs blancs, appartenaient à la contrée de Sébituane et, par conséquent étaient les alliés du peuple de Macara. Depuis quelques jours seulement ils avaient quitté leur pays natal, et Macara venait d'apprendre d'eux que Sébituane était mort, laissant une fille, Ma-Mochisane, héritière de son autorité sur la nation Makalolo.

Ainsi Macara pouvait désormais retourner parmi les siens. On ne voulut point retarder d'un instant le départ; la possibilité d'une installation sûre s'offrait maintenant à la tribu, et jeunes et vieux hâtaient leurs préparatifs.

La caravane des marchands se composait de trois hommes blancs et de neuf serviteurs africains, tous bien armés; leur aide, et surtout l'aide de ceux qui avaient des armes à feu, pouvait être d'un grand secours aux chasseurs dans la situation où ils se trouvaient.

Groot Willem n'hésita point à leur dire le danger qui les menaçait, eux et leurs amis Makalolos, d'être attaqués à chaque moment par la grande armée des Matabeles.

Il croyait innocemment que la simple communication de ce fait devait leur assurer le secours des marchands.

Mais à sa grande indignation et à celle de ses amis, son récit eut sur les nouveaux venus un tout autre effet que celui qu'ils avaient espéré. En moins de dix minutes les voyageurs eurent disposé leurs vaches et leurs chevaux, et se mirent sans plus de cérémonie en route pour Port Natal.

Ils n'étaient point gens à risquer leur vie et leurs marchandises, pour combattre chevaleresquement avec des étrangers accablés par des ennemis plus nombreux.

On se mit en marche et l'on ne s'arrêta que fort tard dans la soirée. Nos aventuriers supposèrent que leurs ennemis avaient renoncé à la poursuite. Bien qu'ils fussent à cheval, ils étaient bien plus fatigués que les Makalolos qui avaient voyagé pédestrement, et ils eussent volontiers renoncé à une plus longue fuite, pensant qu'elle n'était plus nécessaire.

Mais le chef ne fut pas de leur avis. Il ne négligeait aucune précaution, postait doubles sentinelles autour du camp; en un mot, jamais il n'avait montré tant de sollicitude. Congo fut chargé par nos chasseurs d'en demander la raison ; Macara leur fit répondre que les Moselekatses ne prenaient jamais de sommeil avant d'avoir accompli un projet formé, qu'ils ne devaient point avoir abandonné leurs pensées de vengeance : ils attendaient seulement d'avoir réuni toutes leurs forces pour se ruer ensemble à la destruction des Makalolos.

Mais si l'on réussissait à rester encore deux jours sans être aperçu par l'ennemi, Macara pensait que ce délai suffirait pour leur permettre d'atteindre le territoire Makalolo et de s'y trouver en sûreté.

Le lendemain matin on était en route avant le point du jour. Hendrick, Arend et Hans ne suivaient le chef qu'avec répugnance, persuadés que ses craintes étaient sans nul fondement.

« Eh bien ! fit Groot Willem pour les encoura-

ger, ce n'est que deux jours de patience, et après tout, nous visiterons un pays nouveau. »

Vers midi, les prévisions de Macara se réalisèrent : un détachement de Matabeles apparut soudain sur la même route qu'ils suivaient !

Les Makalolos ne virent point d'autre ressource que la fuite.

Dans l'après-midi, quelques vedettes, laissées à l'arrière, arrivèrent avec la nouvelle qu'un gros d'ennemis était sur leurs talons.

Les chasseurs tombèrent d'accord avec Macara qu'un combat semblait inévitable ; mais comme il devait être dangereux d'être attaqués en marche, on résolut de faire halte dans quelque position favorable à la défense.

Un endroit comme celui que l'on désirait ne se voyant point dans les environs, Macara espéra trouver ce qu'on cherchait près de la rivière, et l'on marcha immédiatement dans sa direction.

CHAPITRE X

ASSIÉGÉS

Il ne devait pas s'écouler plus d'une heure avant le coucher du soleil quand les Makalolos atteignirent la rivière. Toutes les dispositions furent prises pour recevoir l'ennemi. Hendrick et Arend allèrent un peu en avant afin de chercher un campement avantageux; d'ailleurs la fortune semblait les avoir favorisés. Un peu au-dessus de l'endroit où ils avaient la première fois traversé la rivière, le courant se courbait en fer à cheval, autour d'une péninsule qui, durant la saison pluvieuse, quand la rivière était enflée, se transformait en une île assez large.

L'étroit et peu profond canal était maintenant à sec d'eau l'espace d'environ cinquante yards, et on y fit passer les bestiaux.

Les Makalolos se hâtèrent de bien s'établir; il n'y avait qu'un seul côté par où l'ennemi pût les atteindre, c'était par l'isthme accessible seulement à cinq ou six hommes de front.

Près de la rivière, sur le bord de l'isthme, s'élevait un gigantesque nwana qui devait compter plu-

sieurs siècles, et qui avait été mis là par la nature, affirma Hendrick, dans le seul but de les sauver.

Le nwana est un des arbres les plus remarquables de la forêt africaine. On en a vu qui ont atteint le contour incroyable de quatre-vingt-dix pieds à leur base, et qui sont hauts en proportion. Le bois du nwana est aussi doux et aussi vert que la tige du chou et a été jugé « bon à rien ». Mais les chasseurs n'en pensèrent pas ainsi. Parmi bien des outils apportés de Graaff-Reinett se trouvaient deux énormes haches que l'expérience des jeunes chasseurs leur avait conseillé de ne point négliger d'admettre dans leurs bagages.

Le nwana fut sacrifié. Tombant en travers du passage, il devait le couper en formant une barricade derrière laquelle on pouvait efficacement résister à l'ennemi.

Un grand gâteau de pain d'épice n'eût pas cédé plus promptement aux efforts des chasseurs, à leur vive satisfaction, puisqu'ils comptaient sur ce géant des forêts pour compléter leurs moyens de défense.

Ils regardaient avec émotion l'arbre s'incliner, car s'il tombait dans la rivière, au lieu de s'abattre en travers de l'isthme, leur but était manqué et un chemin était ouvert, au contraire, à l'hostile cohorte. Un sifflement énorme fut produit par les branches du géant renversé, et, grâce aux précautions prises, il s'abattit ainsi qu'on l'avait souhaité. La barricade était ainsi formée, solide, et prête à recevoir l'ennemi.

Il ne se fit pas longtemps attendre. Vers la nuit on remarqua au loin les lueurs de grands feux. Les Matabeles attendaient probablement le jour pour reconnaître le terrain et commencer l'attaque. Avant de s'établir dans cette position, Macara avait trouvé quatre volontaires chargés d'aller, en se dérobant de toutes les façons possibles à la vue de l'ennemi, à la recherche de quelques tribus neutres qui voulussent bien venir à leurs secours.

Ils pouvaient se maintenir quelques jours dans la forte position qu'ils avaient trouvée, et ainsi le secours aurait le temps d'arriver.

Sindo, anxieux de se rétablir dans la bonne opinion du chef, avait été le premier à s'offrir pour cette périlleuse excursion. Trois autres volontaires s'étant encore présentés, ils étaient partis deux par deux et à un intervalle d'une heure, afin d'avoir plus de chances de succès ; si l'un des couples se trouvait arrêté, l'autre pouvait espérer encore d'échapper.

Dès la première heure du jour, l'ennemi se montra non loin du camp fortifié.

Du sommet du nwana abattu, nos chasseurs purent voir de farouches guerriers qu'ils estimèrent être au moins au nombre de six cents.

Macara ne comptait que deux cent cinquante hommes capables de prendre part au combat.

A chaque extrémité du grand tronc, se trouvait un espace découvert qui demandait à être soigneusement surveillé.

Macara y avait placé deux de ses plus braves guerriers, tandis que les autres étaient distribués le

long de la barricade, prêts à frapper tout ennemi qui se présenterait pour l'escalader.

Les Matabeles avaient déjà examiné la position et paraissaient confiants dans le succès. Ils étaient maintenant en vue du *gibier*, et ils se reposaient de la fatigue de leur longue chasse avant « d'emporter la forteresse ».

Il faisait grand jour quand l'assaut commença. Se divisant en deux colonnes, chacune se précipita à l'une des extrémités ouvertes de la barricade.

Un terrible combat s'ensuivit, qui dura quelque dix minutes, et eut pour résultat de forcer les assaillants à la fuite, après avoir laissé un grand nombre des leurs sur le terrain. Cependant ceux à qui restait la victoire n'étaient pas sans pertes. Huit des Makalolos avaient aussi succombé, et plusieurs autres étaient gravement blessés.

Macara ne se hâtait donc point de se réjouir. Il connaissait trop bien ses ennemis pour se faire illusion; il savait qu'ils n'abandonneraient pas la lutte, et en supposant que les quatre hommes envoyés en ambassade réussissent, le secours ne pouvait arriver avant trois jours.

En regardant les morts et les blessés, le chef ne trouva point de réponse satisfaisante à cette question :

Contiendraient-ils l'ennemi jusque-là ?

La nuit descendit sur la scène du combat. Les feux du camp de l'ennemi étaient visibles dans les ténèbres; cependant, au matin, plus de traces des Moselekatses. Étaient-ils partis ?

Ce fut la conviction de nos jeunes chasseurs, qui supplièrent Macara de se hâter sans plus de délai de reprendre la retraite.

Le chef s'y refusa positivement. Il accordait à ses jeunes amis une grande supériorité à la chasse et même dans les connaissances guerrières ; mais il connaissait mieux qu'eux le caractère et les habitudes de la peuplade qu'ils avaient à repousser. Il craignait les embuscades, et pensait qu'il y avait quelque feinte de la part de l'ennemi.

Cependant il accorda aux chasseurs, que si dans trente-six heures il n'y avait apparence ni d'amis, ni d'ennemis, on se mettrait en route pour les kraals Makalolos.

CHAPITRE XI

PAS TOUT A FAIT TROP TARD

Le délai stipulé se passa sans qu'on revît les Matabeles, ni qu'on eût de nouvelles de Sindo et de ses compagnons.

Selon sa promesse, mais non sans répugnance, Macara ordonna les préparatifs du départ.

Les bêtes furent chassées hors de l'enclos, et on se mit en marche.

Les jeunes chasseurs ne pouvaient s'expliquer comment les Makalolos, si braves en face de l'ennemi, montraient tant de frayeur maintenant qu'il avait disparu. Ils comprirent bientôt cependant que la prudence des Makalolos n'était que trop justifiée, car les vedettes laissées à l'arrière ne tardèrent pas à avertir que les Matabeles arrivaient.

C'était la ruse redoutée par Macara. Les Matabeles avaient attendu avec la patience opiniâtre des sauvages que la petite armée fût sortie de la position avantageuse où elle s'était retranchée pour venir à bout de sa résistance.

Les chasseurs regrettèrent amèrement leur obsti-

nation à faire lever le camp; on traversait maintenant une plaine découverte qui ne présentait aucune ressource. Hendrick et Arend, éperonnant leurs montures, coururent en avant de la troupe dans l'espoir de trouver quelque abri. Ils furent déçus complétement.

« Nous avons été assez loin, dit Hendrick au bout d'un mille; nos amis vont être rejoints par l'ennemi. Il nous faut retourner.

— Oui, » répondit machinalement Arend, qui regardait toujours à travers la plaine.

A sa grande surprise, il aperçut une trentaine d'hommes venant rapidement vers eux.

« Nous allons être cernés, » dit-il en faisant tourner son cheval.

Et les deux jeunes gens se mirent à galoper.

Pendant que l'on disait à Macara que l'ennemi se montrait en avant, les vedettes lui apprenaient qu'il s'approchait rapidement aussi à l'arrière.

Macara, ayant été supplié de faire halte, il poussa, pour avertir ceux des siens qui chassaient les troupeaux, un cri si perçant, qu'il eût pu être entendu à un mille de là.

Il lui fut répondu, mais à cette réponse se mêla un cri particulier, aigü comme un sifflet de locomotive, que tous reconnurent : c'était Sindo!

Quelques minutes après, une troupe de Makalolos arrivait avec la nouvelle d'autres renforts en marche vers leurs compatriotes.

Sindo avait été des plus heureux dans sa mission.

Ma-Mochisane se trouvait justement en tournée dans ses possessions du Sud, ayant avec elle une grosse troupe de guerriers des différentes tribus de son peuple.

Macara était son ami d'enfance. Le désir de l'obliger, et aussi de battre les Matabeles, ses ennemis, lui fit donner des ordres pour que toutes ses forces fussent réunies, et, en attendant, elle avait envoyé ses hommes les plus braves.

Ainsi, les Moselekatses, au lieu de rencontrer des troupes fatiguées, se trouvèrent en face de vétérans frais et vigoureux, formés par le noble et valeureux Sebituane.

Les Matabeles virent cependant qu'ils n'avaient d'autre ressource que dans un combat immédiat. Ivres de rage, ils attaquèrent avec furie, mais ils furent complétement repoussés, et cette fois leur retraite était définitive.

A partir de ce moment, les jeunes chasseurs ne les revirent plus.

Trois jours après la retraite des Moselekatses, nos guerriers furent présentés à la cour de Ma-Mochisane, à qui Macara jura fidélité. Le chef fut accueilli avec enthousiasme par ses compatriotes, qui lui savaient gré de ses débats avec leur ennemi invétéré Moselekatse.

CHAPITRE XII

DÉSIR DE LA PATRIE

« J'ai une grâce à vous demander, mes amis, dit Hendrick, le jour où lui et ses camarades avaient été présentés à la reine. Rien qu'un petit renseignement, si l'un ou l'autre de vous peut le donner.

— Très-bien, dit Willem.

— Je voudrais savoir si nous devons rester encore dans cette contrée du monde, continua Hendrick, et quelle raison nous avons pour cela. Quant à moi, je suis tout prêt à retourner chez moi.

— Et moi aussi, dit Arend.

— Et moi de même, fit Hans, ces trois ou quatre dernières semaines m'ont entièrement blasé sur la chasse aux girafes et même sur toute autre. D'ailleurs je trouve que cette fois nous avons été par *trop* chassés nous-mêmes.

— Je regrette de vous entendre parler ainsi, dit Groot Willem; car nous n'avons pas accompli le dessein pour lequel nous étions venus.

— C'est vrai, mais aussi, Willem, je crois que

nous ne l'accomplirons jamais, repliqua Hendrick.

— Pourquoi pensez-vous cela? fit Willem avec un regard de surprise.

— Et pour quelle raison ne le penserais-je pas? répondit Hendrick. D'abord, règle générale : on réussit rarement dans toutes ses entreprises, en cette vie, et j'ai le pressentiment que nous devons échouer dans celle-ci. La Fortune est capricieuse, et mon unique désir, maintenant, est que nous puissions atteindre nos foyers en sûreté.

— Je ne suis pas prêt à partir encore, répondit Willem; nous ne sommes dans le voisinage du Simpopo que depuis quelques semaines, et déjà nous avons un bon nombre de dents d'hippopotames. Il n'y a pas lieu de désespérer. Nous n'avons fait qu'une tentative pour capturer des girafes, et je n'ai pas pris la peine de parcourir plus d'un millier de milles pour abandonner cette entreprise. On n'accomplit pas un pareil voyage pour rien; quand nous aurons subi encore quatre ou cinq échecs, alors j'écouterai vos réclamations. »

Hendrick et Arend songeaient que bien des fois, depuis quatre semaines, ils avaient échappé à la mort. Peut-être aussi songeaient-ils aux jeunes fiancées qui les attendaient dans leur patrie. Hans ne pouvait se consoler de voir ainsi reculer son départ pour l'Europe; mais leurs efforts de persuasion restèrent impuissants sur Willem. Il était venu chercher deux jeunes girafes, beaucoup de temps et d'argent avaient été perdus dans l'expédition, son parti était pris, on devait donc aller jusqu'aux der-

nières limites de la persévérance avant de renoncer au but proposé.

Hans, Hendrick et Arend ne pouvaient songer à abandonner leur ami, et puisqu'il continuait à se montrer aussi « entêté qu'une mule noire », selon leur expression, ils n'avaient plus qu'à prendre, comme lui, leur parti de rester.

Il leur dit qu'il avait appris qu'à un jour de marche, vers l'ouest, se trouvait une grande forêt où l'on rencontrait souvent des girafes, et ils résolurent de se diriger vers cet endroit.

Macara, qui était devenu un grand favori de la reine et qui avait sa tribu à établir, ne put les accompagner.

Il leur assura qu'ils trouvereraient certainement des girafes, et aussi des endroits propres à la construction des trappes nécessaires; puis il leur donna quatre hommes, coureurs excellents, dont deux devaient lui être envoyés immédiatement s'il arrivait que nos chasseurs eussent quelque nouvelle d'importance à lui communiquer.

Les jeunes chasseurs, reposés et équipés à nouveaux frais, firent des adieux temporaires à leurs amis et se mirent résolûment en route.

Swartboy était dans le ravissement de quitter Makalolo. Il assurait que tous les maux endurés par ses maîtres étaient la conséquence de ce fait, qu'ils avaient eu pour guide et pour interprète le Cafre. Maintenant que l'on se trouvait débarrassé des sauvages, il pourrait donner son avis, et l'on pouvait enfin espérer désormais que l'expédition réussirait.

Rien d'important n'arriva à nos amis jusqu'à la forêt de mimosas, pas même à Hendrick, qui restait souvent en arrière pour examiner la flore.

Il y eut cependant une rencontre qui parut très-intéressante pour les chiens.

En traversant une élévation qui pouvait presque être appelée une montagne, une troupe de babouins furent aperçus, descendant en procession le sommet, probablement pour chercher de l'eau.

Les chasseurs avaient souvent entendu dire que les chiens portaient une haine particulière à ces animaux, et ils en eurent alors une preuve évidente.

A la vue des babouins, tous les chiens, soudainement au comble de l'exaspération, se précipitèrent sur ces animaux en aboyant avec fureur.

« Avançons vite, cria Willem, ou c'en est fait de nos chiens. »

Jusqu'alors les babouins n'avaient montré aucune disposition à la retraite, ils opéraient tranquillement leur descente, paraissant croire que des chiens ne méritaient que leurs dédains; mais à la première détonation du fusil de Willem, ils s'éloignèrent avec une vélocité qui ne laissait point à leurs ennemis la plus petite chance de les atteindre.

CHAPITRE XIII

AU MILIEU DES MIMOSAS

Il avait été convenu que les chasseurs, préoccupés d'un seul but, qui était de prendre enfin des girafes, ne devaient point s'en laisser détourner; aussi le rugissement d'un lion près du camp, et même la vue d'un éléphant portant plusieurs livres d'ivoire, ne furent point capables de les distraire un instant.

L'un des côtés du bois de mimosas, qui devait être maintenant le théâtre de leurs recherches, était arrosé par un petit ruisseau. Sur les rives, ils découvrirent bientôt des traces de girafes; quelques-unes, de petites dimensions, annonçaient de jeunes bêtes.

Groot Willem en fut au comble de la joie. Ces traces lui donnaient raison. Le lendemain on vit un troupeau de girafes sortir du bois et se diriger vers la rivière.

Les timides animaux, complétement ignorants du voisinage de l'homme, approchèrent de nos chasseurs à la distance d'un coup de fusil; puis, ayant tout à coup reconnu le danger, ils prirent la

fuite, mais d'une allure maladroite et vers la plaine découverte.

La tentation de les poursuivre fut grande pour Hendrick et Arend. Groot Willem les en empêcha.

« N'avez-vous pas remarqué qu'il y a trois jeunes bêtes dans le troupeau ? dit-il. Leur demeure est, selon toute probabilité, dans la forêt, il ne faut pas, en les effrayant, les éloigner de leur gîte.

— Elles ont déjà été chassées, répondit Hendrick, je suis certain d'avoir vu une flèche dans le flanc de l'une d'elles; c'est quelque sauvage qui se sera amusé stupidement à frapper un animal qu'il ne pouvait pas tuer.

— Il est malheureux que les bêtes nous aient vus, néanmoins j'espère qu'elles reviendront à leur abri, sous les arbres; il faut nous assurer qu'elles ont leur demeure par ici, et alors nous enverrons demander à Macara quelques-uns de ses gens pour bâtir une autre trappe. »

Un autre jour s'écoula sans qu'on revît les girafes; le matin suivant, les chasseurs se décidèrent à suivre la piste de leurs traces.

Ils découvrirent une seconde forêt de mimosas plus loin, vers l'ouest, et, en la contournant, ils arrivèrent sur une petite lagune. Ses rives étaient vivement piétinées par les sabots de plusieurs girafes, dont quelques-uns semblaient fort petits. Selon toute apparence, ces marques étaient récentes et faites par le troupeau qu'ils avaient vu; ainsi, les animaux devaient fréquenter les deux forêts.

« Nous en savons assez maintenant, dit Willem,

notre premier soin doit être d'envoyer demander à Macara l'aide promise. »

La seconde question à résoudre fut celle-ci : Où construirait-on la trappe ?

« Nous pouvons la creuser dans l'autre bois, suggéra Hendrick. Nous chasserons facilement les animaux du côté où nous les avons rencontrés pour la première fois. »

Aucune objection n'ayant été faite à ce plan, on s'y arrêta, les chasseurs retournèrent au premier bois visité par eux, et les deux Makalolos se mirent en route pour le kraal de leur tribu.

Le jour où l'aide demandée était attendue, Hendrick et Arend avaient galopé à quelques milles en remontant la rivière, cherchant quelque gibier qui valût la peine d'être tiré.

Ils étaient arrivés à un massif de la forêt très-ombreux, formé d'acacias, de buissons herbacés, de strelitzias, de zamias et de *portulacaria afra*, quand leurs oreilles furent frappées par le bruit de branches brisées et du galop de grands animaux.

« Préparez-vous, Arend, nous aurons de la chasse tout à l'heure, » cria Hendrick.

Quelques secondes seulement s'écoulèrent, et deux grandes girafes s'élancèrent à toutes jambes du fourré dans la plaine au delà.

Mais les deux chasseurs ne pouvaient s'attendre au spectacle qui s'offrit alors à leurs yeux : un léopard, monté sur le dos de l'une des girafes et assis solidement entre ses épaules, déchirait le cou de sa monture avec toute la férocité de cette espèce.

Le léopard étant d'une nature assez poltronne s'attaque rarement à de gros animaux, excepté quand il est poussé par une faim extrême, et cette dernière circonstance était fort peu probable dans un district où sa proie ordinaire, l'antilope, devait se trouver en abondance.

Nos chasseurs ne savaient donc comment expliquer l'étrangeté du fait.

Il pouvait cependant y avoir une autre raison à la conduite du léopard. Sans doute il avait des petits; la girafe avait passé imprudemment sur sa tanière, et ainsi avait éveillé l'instinct maternel de cet animal, qui avait cru sa progéniture en péril.

Ainsi raisonnèrent les chasseurs, assis sur leurs selles, étonnés et immobiles.

En atteignant la plaine découverte, le caméléopard resté libre se sépara de son compagnon : celui-ci donnait des signes évidents de lassitude; le sang s'échappait de son cou déchiré et ruisselait sur le sol.

Les jeunes gens furent alors témoins d'une scène d'un imprévu peu ordinaire.

Deux chiens qui les accompagnaient, sans écouter la voix de leurs maîtres, s'étaient mis en chasse sur les talons de la girafe; augmentant ses souffrances par leurs aboiements, ils semblaient lutter à celui qui la serrerait de plus près.

Exaspéré par la douleur et par les cris de ces importuns ennemis, le malheureux caméléopard rassembla toutes ses forces pour frapper ses persécuteurs. Levant un de ses sabots, il l'envoya avec

tant de force contre la tête du premier limier qu'il la lui brisa en le faisant sauter à plusieurs yards en arrière.

Ce fut la dernière prouesse du caméléopard; il tomba presque aussitôt, mais sa mort même fut un triomphe, il écrasa le léopard dans sa chute. Deux coups des rifles d'Hendrick et d'Arend abrégèrent son agonie.

CHAPITRE XIV

UN AUTRE DÉSAPPOINTEMENT

Trois jours après leur départ, les messagers envoyés à Macara revinrent avec trente hommes. La construction d'un hopo fut immédiatement commencée à un demi-mille de la forêt. Les chasseurs impatients d'arriver à un résultat travaillaient nuit et jour; deux d'entre eux étaient constamment occupés avec les haches à abattre de petits arbres que les noirs transportaient à l'endroit où ils devaient être employés; deux autres de nos héros surveillaient la pose de l'enclos. Les deux clôtures devaient être placées un peu au-dessus des lisières du bois de mimosas, qui n'avait pas plus d'un mille de largeur; la fosse ne fut pas creusée si large que la première, et en travaillant du matin au soir avec activité, les hommes l'eurent achevée en sept jours.

Tandis que l'ouvrage avançait, plusieurs girafes furent vues dans le voisinage, et les espérances des chasseurs s'en trouvèrent de nouveau exaltées, car ils songeaient aussi que dans deux ou trois jours ils pourraient être en route pour Graaff-Reinet.

Pour mieux juger des chances de succès, ils firent une visite au second bois de mimosas, en compagnie d'un détachement assez nombreux de Makalolos. Dans cette excursion, ils ne rencontrèrent aucun caméléopard, ce qui ne les inquiéta pas autrement.

En vue de diriger les girafes dans la trappe, on organisa, comme la première fois, une battue à laquelle tout le monde prit part. Les Makalolos, accompagnés de leurs chiens et faisant autant de bruit que possible, passèrent à travers le bois, pendant que Willem et Hendrick couraient sur une lisière, et Hans et Arend sur une autre.

En approchant de l'endroit où la trappe avait été creusée, Willem commença à craindre que le résultat fût peu satisfaisant.

Dans la forêt, aucun craquement de branches, pas un bruit, elle semblait déserte, on n'entendait que les Makalolos.

On termina enfin la battue.

Alors on vit dans la clôture quelques antilopes d'une espèce commune, des gnus et des sangliers. Amer désappointement ! les girafes étaient parties ; c'était à n'y rien comprendre.

Ceux des Makalolos qui se piquai nt d'être au courant des habitudes de ces animaux, exprimèrent l'avis qu'ils avaient émigré dans quelque lointaine forêt, vers le sud, et que maintenant on n'en verrait plus aucun vestige, peut-être avant six mois.

Les Makalolos n'étaient-ils pas impatients de

retourner chez eux? Peut-être ce désir influençait-il leur opinion.

Ce fut ce que se dirent nos chasseurs. Ils ne pouvaient toutefois garder plus longtemps ces hommes, désireux avant tout de retourner cultiver la terre pour leurs familles, et ils les congédièrent, bien qu'à regret.

Trois jours se passèrent à galoper dans les environs; ils explorèrent ainsi une vingtaine de milles.

Point de caméléopards. Les animaux avaient évidemment abandonné la contrée, les Makalolos avaient dit vrai.

« Il me semble, dit Arend, que nous serions fous de poursuivre un but qu'évidemment nous n'atteindrons pas.

— Bien, Arend! fit Hendrick, je ne parlerais pas autrement.

— Que devons-nous faire, Hans? demanda Groot Willem.

— Rentrer chez nous. Je suis maintenant de l'avis d'Hendrick, nous sommes destinés à échouer, cette fois encore.

— En ce cas, dit Groot Willem, rendons-nous toujours chez Macara, nous serons ainsi sur le chemin de Graaff-Reinet. »

Voyant Swartboy désireux de donner son opinion sur ce sujet (la langue lui démangeait depuis longtemps), Hendrick voulut bien lui permettre de l'expimer.

Le bushman possédait à un remarquable degré le talent de dire peu de choses en beaucoup de mots.

Heureusement pour sa vanité, les chasseurs occupés à souper prêtèrent à ses longues circonlocutions une oreille résignée.

Swartboy, après avoir accusé Congo de tout le mauvais succès de l'expédition, prétendit que dans son enfance il avait vu journellement des girafes, et que, si les jeunes maîtres allaient chez les Bushmans, qui, dans son opinion, étaient honnêtes et intelligents comparés aux autres Africains, ils trouveraient là sans peine ce qu'ils désiraient.

Cette communication, quand on savait que les Bushmans étaient peut-être la nation la plus dégradée de l'Afrique, amena un sourire sur les lèvres des auditeurs, ce qui sembla flatter médiocrement Swartboy. Il se renferma dans un silence plein de dignité, et d'un commun accord les chasseurs retournèrent au camp de Macara. Ce chef leur exprima ses regrets de l'insuccès de l'expédition, mais il ne put rien leur faire espérer. Les caméléopards, dit-il, émigraient d'un district dans un autre, voyageant plusieurs jours de suite et franchissant parfois des distances considérables.

Un troupeau comprenant plusieurs jeunes bêtes, pouvait ne pas être rencontré avant plusieurs semaines.

Il promit cependant de donner encore à ses jeunes amis toute l'aide qui serait en son pouvoir.

Willem aurait volontiers essayé d'une autre trappe, mais la voix de ses compagnons le rappelait vers Graaff-Reinet.

Il y eut cependant entre eux une sorte de com-

promis : ce fut qu'au lieu de prendre la route directe pour Graff-Reinet, on passerait, pour n'avoir rien à se reprocher, par la contrée des Betjuanas en traversant quelques districts habités par les Bushmans.

Dans la tribu de Macara se trouvaient quelques jeunes gens qui avaient le plus grand désir de visiter les établissements des blancs. Ces jeunes gens, fournis par leurs parents et leurs amis de vaches et d'autres marchandises, telles que peaux de léopards, plumes et ivoires, avec injonction du chef d'être dévoués à son ami Willem, se mirent en route avec nos chasseurs.

En se séparant des Makalolos, nos amis éprouvèrent cette émotion pénible, toute naturelle, qu'on ressent quand il s'agit de quitter des amis éprouvés pour ne plus les revoir.

Macara et Sindo surtout eurent grand' peine à se séparer de Willem, dont ils avaient admiré le courage et le sang-froid, et ils lui promirent d'aller lui rendre visite un jour dans son lointain pays.

CHAPITRE XV

UN TROUPEAU DE BUFFLES

Le matin du troisième jour, après avoir quitté leur vaillant et fidèle ami Macara, un grand troupeau de buffles se trouva tout à coup en vue des chasseurs. Ils paissaient au pied d'une colline, à environ un demi-mille de la route sur laquelle nos voyageurs s'avançaient.

En un instant Groot Willem fut en selle, galopant vers eux. Ses compagnons le suivirent, mais sans enthousiasme.

« Encore un jour de perdu! s'écria Arend avec dépit. Willem va tuer un buffle et insister pour que nous nous arrêtions à le manger.

— Très-probablement, répondit Hendrick. Il est facile de voir qu'il cherche à gagner du temps dans l'espoir toujours de rencontrer ses maudites girafes. Mais ce n'est pas une raison pour lui laisser toute la chasse. »

Sautant donc à leur tour en selle, Hendrick et Arend coururent après Willem, suivis par deux des Makalolos montés sur des vaches.

Le patient Hans resta derrière à herboriser.

Willem, après avoir pris un chemin qui devait l'amener en avant du troupeau, avait ralenti son allure afin de ne pas l'effrayer. Il fut donc bientôt rejoint par les autres chasseurs.

Les buffles, au nombre de plus de deux cents, se mouvaient tous dans la même direction, mais lentement, étant occupés à paître tout en marchant.

Lorsque les jeunes gens furent arrivés à trois cents yards d'eux, les animaux levèrent la tête comme pour dire : « Quels sont ces importuns ? » Le chef de la troupe n'ayant pas encore donné le signal de la fuite, ils continuèrent leur repas.

« Approchons-nous davantage à gauche, et alors nous les entourerons, suggéra Willem. Quelques-uns des vieux pourraient charger sur nous, et alors nous serions bien aises de pouvoir faire retraite vers la montagne. »

Comme les chasseurs atteignaient la pente du terrain, à quelques centaines de pas du troupeau, plusieurs des buffles mâles prirent une attitude de défi, faisant front à l'ennemi, afin de couvrir la retraite des femelles et des petits. Il est difficile de bien tirer étant à cheval, aussi les chasseurs mirent-ils pied à terre pour choisir leur victime et la viser sûrement.

Les trois détonations partirent en même temps, et immédiatement chaque tireur s'empressa de regagner sa monture.

Aussitôt plusieurs mâles se détachèrent de leurs

rangs et bondirent furieusement contre les assaillants.

A cette vue les chevaux commencèrent à piaffer et à sauter de telle façon qu'il était très-difficile de les monter.

Hendrick et Arend réussirent à se remettre en selle, mais Willem échoua. Le cheval qui l'avait si souvent porté à quelques yards d'un éléphant furieux, était maintenant fou de terreur à la vue des buffles beuglants.

Plus la main de Willem essayait de le maîtriser, plus il se faisait rétif; il résista à la bride de façon à la faire casser et à ensanglanter la main du cavalier.

Un des buffles se trouvait alors arrivé près de Willem, qui ne pouvait espérer lutter de vitesse à la course avec un buffle d'Afrique. Heureusement, la charge avait été si prompte qu'un des Makalolos, sans perdre de temps à mettre la vache qu'il montait à l'abri, l'avait abandonnée.

Le buffle chargea donc sur la vache, et lui lançant une de ses longues cornes dans les côtes, la renversa sur la terre.

Il fut alors lui-même attaqué par trois ou quatre chiens qui suffirent à l'occuper.

Pendant quelques instants les chiens parvinrent à se tenir à l'écart de ses sabots et de ses cornes; enfin l'un d'eux fut attrapé et foulé sous ses pieds. On vit alors la nature vindicative des buffles africains. Celui-ci, non content d'avoir tué le chien, s'accroupit sur le corps qu'il foula sous ses genoux jusqu'à ne pas lui laisser un os intact.

Pendant ce temps, Groot Willem rechargeait son rifle.

Une balle traversa le corps du buffle et l'abattit.

Groot Willem n'avait pas été le seul attaqué; Arend et Hendrick, poursuivis par une couple de buffles, s'étaient vus forcés à la retraite vers la montagne, ascension difficile à leurs ennemis à cause de leur poids. Aussi ces derniers les laissèrent-ils en libre possession du terrain.

Mais les quatre buffles, au lieu de courir vers leur troupeau, se précipitèrent vers un des leurs, blessé, qui traînait de beaucoup en arrière.

Alors un spectacle étrange s'offrit à l'étonnement des chasseurs. Les quatre buffles se précipitèrent sur le blessé et le perforèrent de leurs cornes, jusqu'à ce que l'animal eût rendu le dernier soupir! Après quoi ils continuèrent leur route vers le troupeau. Nos chasseurs s'évertuèrent en vain à deviner la raison de ce singulier sacrifice. Était-ce férocité? Était-ce au contraire une sorte de calcul instinctif d'humanité, ayant pour but d'éviter à leur compagnon les douleurs d'une trop longue agonie?

Le buffle tué par Willem était le plus gros qu'il eût jamais tiré, et par curiosité on prit note de ses dimensions. Il avait huit pieds de tour sur près de six en hauteur. Ses cornes mesuraient chacune cinq pieds trois pouces.

A travers l'épaule et une partie du cou, il portait une large blessure, visible malgré les poils noirs qui recouvraient la peau épaisse de l'animal; cette blessure avait été évidemment faite par les griffes d'un

lion, ce qui, d'ailleurs, se trouva prouvé par les empreintes de trois déchirures parallèles.

Quelques tranches choisies dans la chair des buffles furent placées sur les selles des chevaux, et, après une courte halte, dans laquelle on se régala de viande de buffle fraîche, nos aventuriers poursuivirent leur voyage.

CHAPITRE XVI

LA SOURCE EMPOISONNÉE

Le soir du huitième jour après avoir quitté Macara, les chasseurs campèrent sur la rive d'une petite rivière qu'ils calculèrent devoir être à environ vingt milles du sud et de leur domicile.

Dans l'idée de Groot Willem, il restait un dernier espoir de rencontrer des girafes, et il n'avait jamais perdu l'occasion d'en chercher; aussi avançait-on lentement vers Graaff-Reinet, ce à quoi il fallait bien que les compagnons de l'obstiné chasseur se résignassent.

Le lendemain après leur nouveau campement, ils contemplèrent à leur lever une scène d'une splendeur encore inconnue.

Près d'eux, croissait un bouquet de lauriers-roses chargés de fleurs, et, sur chaque branche, se balançaient deux ou trois magnifiques oiseaux verts (*certhia hectarinia famosa*). Rien, dans la nature, ne peut lutter de beauté avec le plumage de l'oiseau-sucre, ainsi qu'on l'appelle vulgairement.

Le petit vallon où les chasseurs avaient établi

leur campement semblait un paradis baigné dans une lumière irisée; le bétail même paraissait quitter ce charmant endroit avec répugnance.

En descendant le long de l'eau, ils s'aperçurent qu'ils ne cotoyaient point une rivière courante, mais une chaîne de petits lacs ou de trous d'eau qui devaient se réunir et former un torrent dans la saison des pluies.

Après avoir traversé entre deux de ces étangs, ils furent très-incommodés d'une horrible odeur, apportée par la brise et venant de la direction qu'ils voulaient prendre.

A mesure qu'ils continuaient leur marche, la puanteur devenait tellement intolérable qu'ils prirent unanimement la résolution de tourner à l'est pour l'éviter.

A ce moment, ils aperçurent une énorme quantité de vautours volant lourdement dans l'air; dans la plaine au-dessous, se démenaient des centaines de chacals et de hyènes.

Une si grande réunion de ces animaux indiquait quelque chose d'étrange; en s'approchant, les chasseurs virent quantité d'antilopes mortes étendues à quelques pas les unes des autres. En continuant de galoper vers la plaine, ils en découvrirent encore. Le fait leur fut expliqué par les Makalolos et par Congo.

Il était évident que ces animaux avaient dû boire de l'eau d'un étang empoisonné par les naturels, ce qui prouvait que nos voyageurs étaient arrivés dans le voisinage d'une tribu de Betjuanas.

Ils avaient souvent entendu parler de ce procédé, employé par les tribus africaines. Le nombre des antilopes mortes, étendues dans la circonférence d'un mille, s'élevait à plus de deux cents.

L'eau des étangs devant lesquels ils venaient de s'arrêter était empoisonnée.

« Nous sommes bien heureux, remarqua Groot Willem, de n'avoir pas pris notre campement ici ; car nous serions tous, à ce moment, la proie des chacals et des hyènes, comme ces pauvres antilopes. »

Ainsi, afin de se procurer trois ou quatre antilopes, sans prendre la peine de les chasser, les Betjuanas en avaient détruit tout un troupeau, moyen expéditif, mais barbare, à l'usage de ceux qui vivent dans un pays favorisé d'une trop grande abondance de gibier.

Groot Willem lui-même ayant hâte de fuir un si triste spectacle, on se remit en route.

Sachant qu'on était dans le voisinage des Betjuanas, les Makalolos, témoignèrent la crainte d'être volés de leurs bestiaux, mais les chasseurs jugèrent la supposition encore trop flatteuse pour ce peuple, le plus paresseux et le plus lâche de la terre, avaient-ils entendu dire.

Le lendemain matin, Arend, qui galopait un peu en avant, revint sur ses pas en disant : « Je vois un kraal et un champ de maïs. » Groot Willem et Hendrick ayant voulu voir par eux-mêmes, reconnurent qu'Arend ne s'était point trompé, mais au même instant, les chasseurs distinguèrent d'autres

choses qui les intéressèrent bien plus que le village des Betjuanas.

Deux énormes éléphants traversaient la plaine dans la direction du champ de maïs.

« Glissons-nous jusqu'à eux, silencieusement, suggéra Willem. Il est inutile que nous nous y mettions tous, trois ou quatre hommes suffisent; il faut d'ailleurs que quelqu'un reste avec le bétail. »

Hans, voyant qu'on comptait sur lui pour ce dernier office, arrêta les bêtes, et resta avec Swartboy, Congo et les Makalolos, spectateur de ce qui allait se passer.

Il savait que jamais un éléphant blessé ne cherche sa sûreté dans la fuite; l'un de ces animaux, tous les deux peut-être, devaient être tués, et la mort d'un éléphant est, dans toute circonstance, une scène péniblement émouvante.

« Sans nous, dit Groot Willem pour reconforter Hans, en se rangeant à côté de Hendrick, ces éléphants détruiraient le maïs. Les propriétaires ne pourraient les en empêcher, quand même ils essaieraient. Nous allons sauver les moissons de cette misérable tribu. »

Les trois chasseurs devaient être déçus.

CHAPITRE XVII

OU CHACUN EST INTÉRESSÉ

Les deux éléphants suivaient une sorte de chemin étroit conduisant au champ de maïs ou au kraal au-dessus.

« Une fois qu'ils seront occupés à manger le maïs, dit Willem, ils ne nous verront plus, et la chance sera pour nous. »

Soudain, un des éléphants, le plus avancé, s'enfonça dans la terre.

L'autre s'arrêta un moment, comme s'il essayait de comprendre la cause de la disparition de son compagnon, puis il se retourna pour revenir sur ses pas avec précaution.

« Une fosse, s'écria Hendrick, un des éléphants s'est enfoncé dans une trappe.

— En avant! en avant! A l'autre, cria Groot Willem, en lançant son gigantesque cheval au galop. »

Hendrick et Arend le suivirent.

L'éléphant ne semblait nullement tenir à se met-

tre hors de leur chemin, et il continuait sa marche droit devant lui.

Quand les trois jeunes gens furent à cent yards, il poussa son cri de trompette et chargea sur eux. Ils ne furent point pris au dépourvu; Groot Willem avait porté son rifle à son épaule, il fit feu. Ses compagnons tirèrent en même temps. Le monstre se précipita sur eux. D'abord, il fit halte, comme hésitant sur celui qu'il poursuivrait. Ce moment d'indécision sauva nos chasseurs en leur donnant le temps de combiner un plan.

« La fosse ! la fosse ! cria Hendrick. Galopez vers la trappe. »

Son commandement fut immédiatement exécuté. L'éléphant se tourna, et, observant la direction de leur retraite, continua de les poursuivre, mais d'une allure lente, mesurée, un peu indécise.

A ce moment, on entendit un rugissement plaintif, la voix de l'éléphant qui était dans la fosse.

L'autre s'arrêta. Le cri de détresse de son compagnon le fit, par un mouvement instinctif, fuir du côté opposé au danger.

Dans sa retraite, il paraissait se diriger sur les empreintes laissées par les chevaux, comme s'il avait calculé que de cette façon, il éviterait sûrement les fosses qui pouvaient être construites sur la plaine.

« Tournez, passez derrière lui ! suivez-le ! cria Arend, Hans est en danger ! »

Une minute seulement leur suffit pour recharger leurs armes.

Alors, éperonnant leurs montures, ils galopèrent à la suite de l'éléphant.

Hans et ses noirs compagnons n'étaient pas restés spectateurs indifférents de ce qui se passait, ils jugèrent tout de suite qu'à leur tour ils allaient devenir acteurs dans le drame.

Il fallait défendre à tout prix les chevaux de bât; le jeune botaniste, ordonnant à Swartboy et à Congo de veiller sur eux, s'avança intrépidement à la rencontre de l'ennemi.

Voyant que son cheval s'agitait, et comprenant que sa vie dépendait de la rectitude de son tir, il mit pied à terre. Le cheval, délivré, s'élança au galop à travers la plaine.

L'éléphant, blessé, n'était pas à plus de cinquante pas; il se lança aussitôt à la poursuite du cheval, sans voir apparemment l'ennemi qu'il avait le plus à redouter.

Hans ne laissa pas échapper l'occasion, et fit feu sur l'animal, qui s'éloigna en boitant et exprimant sa rage par une plainte retentissante.

Les autres chevaux épouvantés avaient déjà échappé à leurs gardiens, et galopaient dans différentes directions.

Le cheval de Congo se trouva le premier à la portée des redoutables défenses de l'éléphant. En un instant il apparut lancé dans les airs avec une force d'impulsion vraiment prodigieuse, et, passant à six ou huit pieds au-dessus de la tête du colosse, il tomba lourdement à quinze pas derrière lui.

Cette énorme prouesse fut la dernière de l'élé-

phant. Les chiens s'assemblèrent sur ses talons en aboyant, et il roula par terre, épuisé par son dernier effort.

« Je crois, dit Hendrick, qui, à ce moment, arrivait avec Willem et Arend, je suis même persuadé que ces nigauds de chiens se flattent d'avoir abattu cet éléphant. »

L'éléphant expira au bout de peu d'instants. Ses défenses avaient environ cinq pieds de longueur, et ce fut à Swartboy que revint le soin de les extraire.

La monture de Congo ayant été tuée sur le coup, on dut distribuer sur les chevaux de bât, la charge du cheval qu'il fallait lui remplacer.

Hendrick, Groot Willem et Arend étaient très-pressés d'aller visiter la fosse où l'autre éléphant était tombé, ils n'en avaient jamais vu qui fût pris de cette façon.

« Hans, demanda Hendrick, voulez-vous rester de garde ici, ou venir avec nous?

— Oh! je préfère rester, répondit le tranquille Hans. J'ai horreur, pour dire le vrai, de toutes ces tueries.

— Elles peuvent passionner dans le moment de la lutte, répondit Willem, mais elles ne plaisent à personne. Que voulez-vous, Hans, la terre était à l'homme et aux bêtes. Valait-il mieux la laisser aux bêtes qu'à l'homme?

— Ah! si toute la création avait pu vivre en paix, s'écria Hans!

— Nous prendrons Congo avec nous, dit Arend.

Il est à peu près certain que nous trouverons à la trappe quelques-uns des naturels. D'après ce qu'on voit de maisons semées autour du champ de maïs, il doit y avoir ici un grand kraal.

— Oui, venez, Congo, » fit son maître, qui s'éloigna suivi par tous les autres, à l'exception de Hans et de son serviteur Swartboy.

CHAPITRE XVIII

LA FOSSE

A entendre les plaintes incessantes de l'éléphant tombé dans la fosse, nos chasseurs jugèrent qu'il devait souffrir d'une autre torture plus horrible que celle causée par sa chute.

« Ils ont probablement placé un pieu dans la fosse, dit Hendrick, et l'animal s'y sera empalé. »

En approchant, ils virent qu'il y avait du monde autour de la trappe, des hommes et des femmes. L'un des hommes leur proposa, par signes, l'achat des défenses de l'animal qui se débattait encore dans la fosse.

« Nous n'avons rien à craindre de ces gens, remarqua Congo : ils sont habitués à voir des marchands; il faut seulement vous garer d'être trichés dans vos marchés. »

En arrivant à la fosse, nos aventuriers virent qu'il ne s'agissait pas d'un trou carré, armé d'un pieu pointu fixé verticalement au centre, comme Hendrick l'avait supposé. La fosse, ovale à l'ouverture et resserrée au fond, dans la forme d'un cône ren-

versé, ne laissait aucun espace plan sur lequel l'éléphant pût se tenir. Ses quatre pieds se trouvaient serrés l'un contre l'autre, et forcés ainsi de supporter l'énorme poids de son corps; ce qui rendait sa situation affreusement pénible.

Cette trappe, construite de façon à produire des tortures inutiles, avait environ neuf pieds de long, et peut-être sept ou huit en profondeur; tous les efforts de l'éléphant pour se dégager n'aboutissaient qu'à resserrer plus fortement ensemble ses larges pieds.

Deux fosses avaient été creusées à peu de distance l'une de l'autre, et la justesse de cet agencement sautait aux yeux.

S'il n'y avait eu qu'une trappe, l'éléphant n'eût pas été pris; car, évidemment, en posant le pied sur la première, il avait aperçu le danger; et en essayant de l'éviter, il était tombé dans l'autre fosse, soigneusement dissimulée, elle aussi.

Groot Willem s'avança sur le bord de la trappe, et il levait son rifle pour donner le coup de grâce à l'agonisant, quand il fut arrêté par deux ou trois noirs.

Congo, qui prétendait comprendre leur langage, dit à Willem que l'éléphant ne devait pas être tué encore.

« Quelle peut être leur raison? s'écria Arend. Peuvent-ils désirer voir souffrir l'animal par un sentiment de cruauté?

— C'est peut-être, dit Congo en se dandinant, qu'ils aiment la musique, et tiennent l'éléphant

en cage, dans le simple but d'entendre son chant funèbre. »

Cette plaisanterie n'eut pas le succès que le pauvre Congo en attendait.

« Fi! dit Willem, quand on n'a rien de bon à dire on pourrait se taire. »

Un des noirs était armé d'un fusil dont la platine manquait. L'attention de Willem fut particulièrement dirigée sur cette arme que son propriétaire tendait devant lui, en faisant signe qu'il désirait de la poudre et une balle pour le charger.

Willem s'informa de quelle façon les fournitures pourraient être employées; et le noir, secouant sa tête crépue, avoua naïvement qu'il ne le savait point.

« Demandez-lui pourquoi faire il voudrait charger son fusil. »

Autre confession d'ignorance de la part du noir.

Un léger émoi fut bientôt observé parmi les sauvages, et un autre détachement survint, apportant la nouvelle que le chef de la tribu arrivait en personne, et qu'il aurait l'honneur de tuer l'éléphant. Il avait tout récemment acheté un fusil de quelque marchand, et il allait en user à l'admiration de ses sujets.

A l'arrivée du chef, les chasseurs virent que le fusil en sa possession était un mousquet commun, en si mauvais état, qu'un chasseur aurait hésité à le décharger.

« Le moricaud ne tuera jamais l'éléphant avec cette arme; il se tuera plus probablement lui-même,

ou quelqu'un de ceux qui l'entourent, » dit Congo qui était en veine de gaieté.

Le chef paraissait très-vain de se trouver propriétaire d'un fusil. Se plaçant à environ vingt-cinq pas de la fosse, il visa la tête de l'animal et fit feu.

La détonation fut suivie d'un rugissement de rage, et une petite protubérance sur la tête de l'éléphant montra que la balle n'avait fait que se loger dans sa peau.

Après avoir rechargé son fusil, ce qui lui prit environ six minutes, le sauvage se plaça à cinquante pas. L'éléphant étonna de nouveau le chef et ses sujets en continuant à vivre.

Cinq ou six minutes se passèrent encore à recharger le fusil, et ce troisième coup n'eut pas d'autre résultat que les précédents.

Les chasseurs, qui se tenaient sur le bord de la fosse, furent rejoints par Hans, Swartboy et les nègres de l'expédition.

« Que se passe-t-il donc ? » demanda Hans.

A ce moment, une communication fut faite au Cafre par le chef sauvage.

Ennuyé de son manque de succès, il avait enfin quelque doute sur la qualité de son arme. Il désirait la comparer avec une de celles des chasseurs ; et Groot Willem fut invité à tirer sur l'éléphant.

« Non, baas Willem, dit Congo, vous ne devez pas faire cela. N'abattez pas l'éléphant.

— Pourquoi ?

— Parce que, si vous le tuez, ils désireront votre rifle et s'en empareront. »

Willem, ne se souciant point de se mettre en conflit avec les nègres, déclina poliment l'invitation du chef.

Ils se décidèrent alors à en finir avec l'éléphant, qui fut immédiatement assailli par une douzaine d'hommes porteurs d'assegais et de javelines.

CHAPITRE XIX

SUR LE KARROO

Après avoir tué l'éléphant, les naturels procédèrent à l'opération, moins difficile, de le dépecer pour le transporter à leur kraal.

Pendant ce temps, le chef accorda une audience à nos chasseurs.

Congo fut appelé; et on les vit, lui et le chef, parler à haute voix et en même temps, sans paraître vouloir s'écouter.

Leurs voix s'élevèrent de plus en plus, et nos aventuriers pensèrent qu'ils étaient engagés dans une chaude dispute, qui menaçait de mal finir.

« Que dit-il ? demanda Willem à Congo.

— Je ne sais pas, baas Willem. »

Telle fut la triste réponse du Cafre, honteux d'un pareil aveu.

« Comment cela? demanda son maître.

— Baas Willem, il ne parle ni le zulu, ni aucune langue cafre.

— Alors pourquoi prétendiez-vous le comprendre il y a quelques minutes?

— J'essayais de deviner, baas, » répondit Congo d'un ton qui indiquait la conviction d'avoir donné une raison satisfaisante.

L'attention fut alors réclamée par Swartboy, qui semblait au comble de la joie. Il resta quelque temps avant de se faire comprendre; mais enfin on y parvint.

« Je vous ai toujours dit, s'écria-t-il, que Congo est un vieux fou; maintenant vous le voyez par vous-mêmes.

— Est-ce que vous comprenez le chef? demanda Groot Willem.

— Oui, baas Willem; tout bushman le comprendrait.

— Eh bien! alors, vous savez ce que nous voulons lui dire? Soyez notre interprète. »

Le bushman, allant au chef d'un air important, commença un entretien qui, traduit, apprit à Willem que l'on n'avait pas vu de girafes dans ces parages depuis plusieurs lunes. Très-peu de marchands visitaient la tribu. Le chef habitait le kraal à peu de distance, et les chasseurs furent invités à lui rendre visite, ce qui fut accepté avec empressement par Groot Willem. Il semblait que ce dernier eût encore perdu tout désir de retourner à Graaff-Reinet.

« Pourquoi nous rendre à ce kraal? dit Hendrick, nous allons y perdre deux ou trois jours que nous emploierions mieux à chasser les girafes? »

Cet argument avait son poids. Malgré son besoin d'aventures, il fut promptement admis par Willem, et l'on se prépara au départ. Pendant ce temps,

ils virent une grande quantité de la chair de l'éléphant mise à part par les Betjuanas.

On en chargea trois vaches. Plusieurs naturels pliaient sous le poids des lourds fardeaux, couverts, des pieds à la tête, de longues lanières prises aux côtes de l'animal; quelques-uns emportaient de larges carrés de chair, avec leurs têtes passées à travers un trou coupé dans le centre, le disque carré descendant sur leurs épaules, comme les pans d'un *sarapé* mexicain.

Après avoir pris congé de la tribu, nos aventuriers continuèrent leur route vers le sud.

Il faisait complétement nuit, quand ils arrivèrent à un endroit convenable pour le campement. On n'avait pas rencontré d'eau depuis le matin, et les bêtes en souffraient cruellement.

Incapables d'aller plus loin dans les ténèbres, les animaux, vaches et chevaux, furent déchargés; mais on résolut de repartir dès l'aube, ce qui fut mis à exécution.

Le matin venu, nos voyageurs marchèrent pendant plusieurs milles, sur un terrain dont la surface ressemblait à celle de l'océan fouetté par un orage.

C'était une continuité d'ondulations abruptes et à larges lames.

Les souffrances de la soif se manifestaient de différentes manières chez les chevaux et les vaches. Ces dernières se traînaient, aussi lentement que possible, avec leurs langues pendantes, et offraient le tableau d'un véritable désespoir.

Les chevaux, au contraire, semblaient impatients

de sortir de la sécheresse, en prenant une allure très-rapide, comme s'ils pressentaient que plus loin se trouvait l'eau si ardemment désirée.

Toute l'après-midi Hans et Hendrick galopèrent en avant, avec l'espoir de découvrir ce qu'ils cherchaient : car si l'eau n'était pas trouvée avant la nuit, leur bétail devait inévitablement périr.

C'était une grande imprudence d'avoir quitté les Betjuanas, sans s'être informé de la nature du pays à travers lequel on se proposait de passer. Un peu avant le coucher du soleil, une montagne, plus haute qu'aucune de celles qu'on avait encore vues, se montra sur la droite. A sa base croissait un bosquet d'arbres rabougris.

Willem et Hendrick galopèrent rapidement vers cette hauteur. Dans ce trajet, ils passèrent devant un lion mort, dont une partie avait été dévorée par quelques sauvages animaux du désert. A côté de ce cadavre, se trouvaient aussi quatre chacals morts, que nos chasseurs supposèrent avoir été tués par le lion. En atteignant le bosquet, ils découvrirent, à leur grande joie, un petit étang d'eau bourbeuse, et leurs montures allongèrent vivement leurs cous pour boire. Sur le bord de cet étang, se trouvaient encore le corps d'un buffle et celui d'une hyène.

« Retenez vos chevaux! cria Hendrick en serrant vivement les rênes du sien. Cette eau est évidemment empoisonnée! Voyez toutes ces bêtes mortes! »

Hendrick devait avoir raison. Il leur fallut toutes

leurs forces pour empêcher les chevaux de plonger dans l'étang.

Les chasseurs se hâtèrent alors vers leurs compagnons, afin de les mettre en garde, jusqu'à ce que l'eau eût été éprouvée par Swartboy, Congo et les Makalolos.

CHAPITRE XX

L'ÉTANG DE LA MORT

En revenant vers leurs compagnons, les deux émissaires apportèrent la bonne nouvelle, aussitôt changée en désespoir, de l'eau trouvée, mais selon toute probabilité, dangereuse, empoisonnée.

Hans et Arend mirent pied à terre aussitôt, et, accompagnés de Swartboy et des Makalolos, se dirigèrent vers l'étang. Immédiatement Swartboy le déclara empoisonné, au moyen de deux espèces de plantes également mortelles. Un paquet de racines, qui avaient été écrasées entre deux pierres, furent bientôt distinguées au fond de l'étang, et, flottant à sa surface, se voyaient aussi une grande quantité de peaux de baies vénéneuses.

Il fallait donc partir au plus vite de cet endroit, pour empêcher les animaux de s'y désaltérer. Ils retournaient vers leurs compagnons, quand ils remarquèrent un grand tumulte dans la caravane. Les vaches beuglaient, les chevaux hennissaient de la plus pitoyable manière.

Les deux chevaux qui avaient visité, avec leurs

cavaliers, l'étang malsain, se cabraient sans qu'on en pût venir à bout; et, dans les efforts d'Hendrick pour maintenir le sien, la sangle de sa selle se desserra ou se cassa, et le cheval s'élança vers l'étang, en hennissant, comme pour inviter les autres à le suivre; immédiatement les chevaux de bât s'élancèrent sur ses traces.

Les bestiaux à leur tour se révoltèrent, et bientôt toute la bande échappa aux cavaliers. Une véritable lutte s'établit entre ceux-ci et ceux-là à qui atteindrait le plus tôt l'étang.

L'étang n'avait pas plus de dix pieds de diamètre, et ne pouvait être approché que par un seul point. Tous les animaux n'y atteignirent pas. Le premier cheval fut immédiatement poussé dans l'eau par les deux autres qui le suivaient de près, et tous les trois commençaient à s'abreuver du fluide vénéneux, quand ils furent chargés par plusieurs vaches.

Les coups de fouets, de crosses de fusils, toutes les corrections, restèrent sans effet.

Ce fut heureux pour les chasseurs, car dans cette mêlée, devenue bientôt inextricable, les animaux se trouvaient dans l'impossibilité de boire.

La baie n'ayant qu'environ trois pieds de profondeur, les corps des cinq animaux la remplissaient complétement.

Une vache, dans ses efforts pour parvenir à boire, fut foulée aux pieds par les autres. Après plus d'une heure d'efforts laborieux, les chasseurs, assistés de leurs noirs compagnons, parvinrent à ramener tous les animaux, à l'exception des cinq qui avaient pris

possession de l'étang, trois chevaux et deux vaches qui ne devaient jamais en revenir.

Heureusement c'étaient des chevaux de bât, de sorte qu'on leur retira les bagages, qui furent transportés sur les autres, ce qui força Congo et Swartboy à cheminer sur leurs pieds.

Cet arrangement ne parut en nulle façon troubler Congo, qui n'avait qu'une crainte, celle de perdre Spoor'em, son chien favori. Les pauvres chiens souffraient cruellement aussi.

Les voyageurs se trouvaient à quelques milles de l'étang, lorsque la nuit tomba de nouveau; ils avaient devant eux la perspective d'une marche de nuit, car il ne fallait point perdre une heure, si l'on voulait se sauver.

Mais quel chemin prendre? Sans retourner vers le nord, l'est, le sud et l'ouest s'offraient également à eux.

Les jeunes chasseurs eussent pris au hasard, sans les conseils de Swartboy. Il dit à ses maîtres qu'il avait été très au fait, dans sa jeunesse, des us et coutumes des Betjuanas.

Une tribu de cette nation, pensait-il, avait dû chercher refuge dans le grand Karoo, ou désert, que l'expédition traversait maintenant. C'était ces Betjuanas, sans doute, qui avaient empoisonné l'eau, afin d'arrêter l'ennemi en train de les poursuivre.

La tribu qui avait agi ainsi, et dont l'ennemi ne pouvait venir du nord, le nord étant habité par les siens, devait fuir devant des antagonistes arrivant

de l'est, de la terre des Cafres Zulus, que Swartboy déclarait être la malédiction de la terre!

Par ces raisons, Swartboy croyait donc que la tribu des Betjuanas devait se trouver à l'ouest, et que quelques heures de marche dans cette direction amèneraient à leur kraal.

La marche fut reprise suivant les conclusions de Swartboy. Ce qui donnait de l'espoir aux chasseurs, c'était la certitude de n'être point dans la partie du sud de l'Afrique où il n'y a que des karroos très-étendus. Ils étaient trop loin au sud-est pour s'être égarés dans le grand désert Kalahari.

Le karoo qu'ils parcouraient devait être très-limité, traversable en quelques heures, si l'on avait pu prendre une allure un peu rapide. Malheureusement on n'allait pas vite.

Les animaux étaient tellement fatigués que rien n'arrivait à les stimuler; on ne faisait pas plus d'un mille à l'heure.

CHAPITRE XXI

LA RACINE A EAU

Pendant toute la nuit ils avancèrent péniblement, chassant le troupeau devant eux.

Guidés par le Southern-Cross, ils suivirent un chemin presque en droite ligne.

Quand le matin se leva, ils remarquèrent que le pays présentait encore cette surface bossuée qu'ils avaient remarquée depuis deux ou trois jours.

Bien que tous fussent affamés, harassés de fatigue, il n'y avait pas à faire halte un instant.

Le soleil monta lentement dans le ciel et finit par être juste au-dessus de leurs têtes, de sorte qu'il leur sembla n'avoir pas bougé depuis qu'ils étaient entrés dans le karroo. Le pays autour d'eux présentait exactement la même apparence.

« Nous avons assez de cette manière de voyager, remarqua Hendrick, et il est temps que nous pensions à nous et non à nos bagages.

— Que comptez-vous faire alors ? Abandonner les chevaux de bât? demanda Willem.

— C'est à quoi nous finirons par être obligés de

nous résigner. N'est-il pas préférable de nous sauver nous et nos montures?

— Vous oubliez, Hendrick, que nous ne sommes pas tous montés; nous ne pouvons abandonner les piétons.

— Bien certainement non, répondit le jeune cornette; mais, par exemple, Swartboy, qui n'est pas très-bon marcheur, pourrait avancer cependant de deux milles au lieu d'un qu'il fait maintenant, occupé qu'il est à pousser les chevaux. »

Cette conversation fut interrompue par une exclamation de Swartboy.

Il était immobile devant une plante aux feuilles étroites, qui ne s'élevait pas à plus de six pieds au-dessus de la surface du sol.

C'était le *water-root*, une plante qui, dans les karroos du sud de l'Afrique, a sauvé la vie à des milliers de voyageurs.

Plusieurs pieds de cette plante salutaire croissaient autour de là, et le bushman savait qu'ils fourniraient amplement à tous les besoins.

A l'aide d'une pioche et d'une bêche, Swartboy commença à creuser autour de la racine de la plante premièrement découverte.

La terre, embrasée par le soleil, presque aussi dure que des briques cuites, fut repoussée cependant, et les racines mises à nu à la profondeur de dix ou douze pouces au-dessous de la surface du terrain.

Ces racines, dépouillées de terre, étaient d'une forme ovale, d'environ sept pouces de diamètre et

couvertes d'un mince épiderme de couleur marron clair.

La pulpe juteuse du *water-root* fut coupée par tranches pour qu'on pût facilement la sucer. Elle avait le goût exact de l'eau, c'est-à-dire aucun goût.

On jouait vivement des assegais et des couteaux; si abondantes étaient les plantes, qu'en très-peu de temps hommes et bêtes se furent désaltérés.

La première bulbe obtenue par Congo avait été partagée par lui avec Spoor'em, qui, la langue pendante, se traînait avec des efforts pénibles à voir.

Les jeunes chasseurs auraient pu passer sur des milles de karroo remplis de ces bulbes, sans se douter qu'ils eussent là une fontaine abondante sous leurs pieds.

Swartboy seul connaissait les propriétés de cette plante, et il acquit autant de crédit presque, par sa découverte, que s'il avait créé le *water-root*. Personne ne rabaissant le service rendu, ce lui fut donc une grande compensation à l'ennui qu'il avait subi, d'avoir été si longtemps négligé.

Ainsi rafraîchis par la séve des *water-roots*, nos chasseurs se remirent en marche avec l'élasticité que donne l'espérance, et une longue traite fut fournie dans l'après-midi.

Le soleil se couchait lorsqu'on aperçut quelques huttes vers le sud, et nos voyageurs marchèrent dans cette direction, croyant trouver là l'eau tant souhaitée. En approchant, ils virent un kraal de Betjuanas.

Les habitants vinrent au-devant d'eux. Leurs premières salutations témoignèrent de leur surprise que des voyageurs eussent pu atteindre à des habitations aussi retirées que les leurs.

A quoi Swartboy répondit en demandant qu'on les conduisît à l'endroit le plus proche où il y avait de l'eau.

Quel étonnement causa la réponse de ces hommes!

Il y avait des mois qu'on n'avait pas vu d'eau, et tous les habitants du kraal avaient vécu sans cet élément!

« Qu'est-ce que cela signifie? dit Hendrick. C'est sûrement un mensonge. Ils veulent garder l'eau pour eux seuls. Dites-leur, Swartboy, que nous ne les croyons pas. »

Mais les Betjuanas maintinrent leurs dénégations.

« Quelle absurdité! s'écria Arend; nous croient-ils fous, pour vouloir nous persuader qu'on peut vivre sans eau! Ils doivent en avoir quelque part, mettons-nous en recherche nous-mêmes.

— Non, baas Arend, interrompit Swartboy. Ne faites pas cela, ayez patience. Il vaut mieux attendre que de les brusquer. Nous ne saurions rien. »

Selon l'avis du bushman, les vaches furent déchargées et un camp établi près du kraal.

Bien qu'en apparence satisfaits de la réponse des Betjuanas, nos chasseurs avaient les yeux ouverts, épiant dans chaque direction, avec l'espoir de découvrir l'eau dont ils avaient un si grand besoin.

Ils ne virent pas le plus léger indice de ruisseau

ou d'étang, de puits ou de réservoir d'aucune espèce. Le pays, aux alentours, offrait le même aspect de stérilité, et ils commencèrent à se demander si, après tout, les Betjuanas n'avaient pas dit vrai.

Swartboy leur conseillait toujours la patience.

CHAPITRE XXII

UNE SINGULIÈRE POMPE

On ne tarda pas à reconnaître la justesse des avis de Swartboy.

Nos chasseurs, eussent-ils persisté à vouloir obtenir l'eau par la force, se seraient vus désappointés; ils n'en auraient point trouvé à plusieurs milles de cet endroit, où vivaient cependant deux ou trois cents personnes.

Le liquide si ardemment souhaité leur fut enfin donné, mais, il est vrai, par petites quantités servies dans des coques d'œufs d'autruche.

Ils en eurent assez pour satisfaire leur soif, et ils songèrent alors à apaiser celle des bêtes.

Après avoir bu tout le contenu d'un œuf d'autruche, Groot Willem attira par signes l'attention de la femme qui la lui avait présentée sur le misérable état de ses chevaux.

La femme, qu'il eût été difficile d'appeler l'ornement de son sexe, secoua pour toute réponse sa tête crépue et s'éloigna d'un air pensif.

« Si cela continue, et si nous restons ici, nos chevaux mourront tous, dit Willem.

— Attendez, baas Willem, dit Swartboy, le cœur des Betjuanas s'ouvrira. Ils aiment le bushman. »

La prophétie de Swartboy se montra juste. Peu après, un Betjuana se présenta au camp et demanda à être conduit au chef.

On le mit immédiatement en présence de Groot Willem, à qui il venait dire que les chevaux et les bestiaux ne pouvaient boire que *l'un après l'autre*. Le cheval de Willem, en sa qualité de coursier du chef, devait être abreuvé le premier, et il fut conduit par le noir, suivi de son propriétaire.

A une petite distance du kraal, ils trouvèrent un puits dont la couverture de terre avait récemment été défaite. Le puits avait été arrangé de manière à le faire prendre pour une trappe.

A l'aide d'un seau fait de la peau d'un buffle, l'eau fut tirée jusqu'à ce que le cheval eût bu à sa satisfaction. Toutes les bêtes furent ainsi abreuvées les unes après les autres.

Cette manière de procéder témoignait de quelque intelligence chez les Betjuanas, qui évitaient par là la confusion.

Ce même soir, les chasseurs eurent une longue conversation avec le chef du kraal, Swartboy remplissant le rôle d'interprète. Le chef dit que sa tribu avait été autrefois nombreuse et puissante, mais que par les guerres avec les Cafres, elle avait considérablement diminué; c'est alors qu'il avait cherché refuge dans ce solitaire karroo, où les difficultés

pour pénétrer jusqu'à eux garantissaient leur tranquillité.

Pour assurer mieux encore la retraite, il avouait avoir empoisonné plusieurs étangs, et il parut très-fier d'avoir à raconter comment, en une certaine occasion, son plan avait eu un parfait succès.

Pour donner à ses hôtes une idée de son importance, le chef leur apprit aussi qu'il était frère de Kolatah.

Groot Willem demanda qui était ce Kolatah.

Le chef parut surpris et chagriné de cette ignorance, et il s'empressa de répondre que Kolatah était le plus noble guerrier, le meilleur frère, l'homme le plus vertueux et le plus méritant qui eût jamais existé, et que sa mémoire devait être respectée de tout le monde.

Il ajouta encore que les Cafres avaient tenté plusieurs fois d'atteindre le kraal qu'ils habitaient maintenant.

Ils étaient entrés dans le karroo en grand nombre, bien en mesure pour le traverser, et ils y eussent réussi si son frère Kolatah n'avait déserté à l'ennemi, dans le dessein exprès d'être pour eux un faux guide. Il avait en effet réussi à leur donner le change, les conduisant bien loin au nord, dans le cœur du grand désert Kalahari. Pas un des hommes qui faisaient partie de cette expédition n'avait revu son pays, tous étant morts de soif.

« Mais, comment Kolatah échappa-t-il au sort des ennemis? demandèrent les auditeurs

— Kolatah n'y échappa point, répondit froide-

ment le chef. Il périt avec les autres. Il sacrifia sa vie pour sauver celles de ses compatriotes. »

Cette action l'avait rendu justement cher à la mémoire de son peuple, et les chasseurs pensèrent que les Betjuanas, qui leur avaient été décrits comme un peuple stupide et dégradé, avaient cependant assez de sentiments pour respecter le dévouement et le courage.

Le lendemain, nos héros apprirent comment chaque matin les noirs s'approvisionnaient d'eau.

Le kraal avait été établi près d'une source, circonstance, bien entendu, qui avait décidé du choix de l'emplacement. L'eau se trouvait cachée comme on sait. Pour l'usage de chaque jour on insérait un roseau creux dans une ouverture bien déguisée. Le liquide était amené en haut par la succion des femmes qui appliquaient leurs lèvres au bout du roseau, aspiraient l'eau, et la reversaient ensuite dans les coques d'œufs.

L'eau donnée aux chasseurs n'avait pas été « pompée » par un autre procédé.

Plus d'un gentleman fera la grimace en pensant à ce rafraîchissement. Nous dirons, sans étonner personne, que nos amis en firent une qui valait toutes celles qu'on peut imaginer, quand ils eurent découvert à quelles limonadières ils avaient eu affaire.

Le seau n'était introduit dans le puits que dans les grandes occasions, quand il fallait faire boire les bêtes.

Les chasseurs passèrent encore deux jours dans le

kraal, occupés à raccommoder leurs équipements, et jugeant d'ailleurs ce repos nécessaire pour leurs animaux.

Aucun des Betjuanas ne semblait désireux de quitter la solitaire demeure de la tribu. Ils ne paraissaient avoir aucune ambition, aucun besoin, aucune curiosité.

Et pourtant, autour d'eux, le pays était stérile et rarement visité par le gibier d'aucune espèce. Les quelques racines et autres substances alimentaires qu'ils pouvaient s'y procurer ne leur donnaient qu'une existence précaire.

Nos voyageurs apprirent de ces solitaires qu'ils ne pouvaient sortir du karroo en moins de deux jours, et qu'ils ne trouveraient point d'eau sur la route. Mais leurs bestiaux ayant été bien abreuvés et reposés, ils se sentaient en étant de braver cet inconvénient.

Ils récompensèrent leurs hôtes à peu de frais, en leur offrant une bouteille de verre, chose bien plus précieuse aux yeux de ces sauvages que le don d'un fusil.

CHAPITRE XXIII

SCÈNES RAREMENT VISITÉES

Sachant que plus ils mettraient de temps à atteindre leur but, plus faibles seraient leurs bestiaux, nos voyageurs s'efforcèrent de franchir la distance le plus rapidement possible.

Après leur première journée, en quittant le kraal, ils avaient parcouru environ vingt-cinq milles; mais le second jour ils virent qu'ils n'en feraient pas la moitié, et qu'encore il leur faudrait sans cesse avoir recours aux jamboks.

Vers midi, ils arrivèrent sur un terrain dont la plus grande partie avait été autrefois envahie par des eaux saumâtres qui les avaient imprégnées d'un léger goût salé. La réflexion des rayons du soleil sur cette incrustation lui donnait l'apparence de l'eau, et les bestiaux, les chevaux et les chiens se précipitèrent en avant, croyant trouver à soulager leur soif.

En découvrant la vérité, les hennissements, les

beuglements, les aboiements témoignèrent du déplaisir de la gent animale.

Un constant *mirage* flottait sur la plaine, dénaturant l'aspect de chaque chose.

Par intervalles poussait un herbage court et maigre, brouté par différents animaux sauvages.

Ces illusions d'optique causaient un grand ennui aux voyageurs, à cause de leurs bêtes, incapables d'en prendre leur parti. Excitées par l'espoir de soulager leur soif, on avait toutes les peines du monde à les empêcher de s'élancer à la poursuite de ce qui n'était que de vains simulacres.

Les chasseurs atteignirent un terrain où les illusions et les réalités semblaient étrangement confondues.

Ils voyaient des lacs et des arbres qui se reflétaient dans leurs placides surfaces. Un soleil d'une splendeur éblouissante semblait briller sur le fond d'une mer immense, et une forêt se montrait comme suspendue en l'air!

Mais immédiatement, succédant toujours aux attrayantes images, apparaissaient les tristes vérités.

Environ trois heures après que le soleil eut passé le méridien, ils arrivèrent à un endroit qui ressemblait à une petite île au milieu de l'Océan. L'eau s'étendait de tous côtés autour d'eux, et s'ils n'avaient pas été aussi souvent déçus, ils auraient pu croire que la terre sur laquelle ils marchaient allait être submergée.

Tandis qu'ils contemplaient cette singulière

scène, leur attention fut attirée par un autre spectacle au moins aussi étrange. C'était celui d'un gigantesque oiseau, traversant le ciel, non en volant, mais avec de longues enjambées. Ils eussent pu vraiment s'alarmer s'ils n'avaient compris ce dont il s'agissait.

Une autruche, courant quelque part sur le karroo, était réfléchie par le mirage et se trouvait reproduite avec dix fois sa grosseur.

L'autruche était parfaite de forme, et sa démarche si naturelle, que sans ce qu'ils savaient ils auraient pensé à une de ces apparitions extraordinaires dont la superstition a abusé. Bientôt les nuages qui arrivèrent, poussés par le vent d'ouest, firent disparaître le mirage, et aux apparitions illusoires en succédèrent de véritables qui firent croire aux voyageurs qu'enfin ils touchaient aux limites du karroo.

Le terrain était plus élevé et couvert d'une végétation plus riche. L'eau devait jaillir à peu de distance; la présence de zèbres et de pallahs était à cet égard un indice certain.

Près de ce qu'on pouvait appeler la lisière du karroo, les chasseurs firent une véritable trouvaille. C'était un nid d'autruches contenant dix-sept œufs frais, ce qui leur offrait la perspective d'un excellent dîner, bientôt cuit et bientôt mangé.

Mais Swartboy avait, paraît-il, une passion pour les autruches ou leurs plumes, car sachant que ses maîtres voulaient camper à la première eau qu'ils trouveraient, il résolut de rester en arrière une

heure ou deux, projet auquel on ne fit aucune objection.

S'il avait longtemps préféré les flèches empoisonnées aux armes à feu, il savait très-bien maintenant manier un fusil et en reconnaître la supériorité.

Le bushman s'assit donc avec son fusil devant le nid d'autruches, tandis que ses compagnons s'éloignaient.

Ceux-ci, vers le coucher du soleil, aperçurent un sombre bouquet d'arbres, et au-dessous, un ruisseau.

Les vaches impatientes ne voulurent pas attendre pour s'abreuver qu'on les eût débarrassées de leurs charges.

Lorsqu'au bout de deux longues heures, Swartboy reparut au camp, on pouvait facilement lire sur son visage les signes d'une haute satisfaction. Il tenait à la main les longues plumes blanches d'une autruche, trophée de son adresse, que même en Afrique il n'est pas facile d'obtenir.

Son histoire fut bientôt racontée.

Il s'était couché à terre tout près du nid jusqu'au retour des autruches; il en avait abattu deux et il en apportait les plumes comme preuve de sa victoire d'abord, et ensuite avec l'intention de les offrir à sa « totty » quand on retournerait à Graaff-Reinet.

Il ajouta qu'il avait vu plusieurs compagnies d'autruches, que selon toute probabilité on les retrouverait le jour suivant, et que, puisqu'il fallait

aux bêtes fatiguées un peu de repos, chasser ces oiseaux serait une bonne occupation ; tous les chasseurs donnèrent leur adhésion à ce projet et on passa la soirée à causer de la chasse du lendemain.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES AUTRUCHES

Les autruches, *struthio-camelus*, sont les *Reuonim*, *Jaanat* et *Joneh* mentionnés dans la Bible. Ce sont aussi les *tharedsjaimel* des Perses. La grandeur ordinaire de ces oiseaux varie entre sept et huit pieds; ils font leur nid dans un trou creusé en terre où ils déposent une vingtaine d'œufs. Les observations anciennes les accusent de n'avoir pas les instincts paternels et maternels, mais elles sont en désaccord avec les remarques modernes.

Durant la chaleur du jour, quand les œufs sont sous le soleil brûlant, l'autruche les quitte pour aller chercher sa nourriture; la nuit, quand il fait

froid, la mère est toujours à son poste, aidée souvent par le mâle qui veille aussi sur la couvée.

La nourriture des autruches se compose généralement de racines et de feuilles de diverses plantes qui sont dures et sèches à cause des terrains arides où elles croissent. Elles avalent aussi des cailloux, du gravier. Leur estomac digère tout.

Cet oiseau, qui ne vole point, fait des sauts de douze pieds en s'aidant de ses ailes; son allure est si rapide qu'il peut franchir vingt-cinq milles en une heure.

L'autruche peut être attrapée à la course par un cavalier, mais sa capture est toujours le résultat de stratagèmes. Elle se nourrit sur la plaine découverte, parce que là, elle a une vue libre et peut se garer à l'avance de l'approche d'un ennemi.

Sa vue est excellente d'ailleurs, et ses yeux sont enchâssés dans sa petite tête de manière à pouvoir surveiller d'un seul regard tout le cercle de l'horizon.

L'autruche est bête, le livre de Job dit d'elle : « Dieu l'a privée de sagesse et de compréhension. » La nature semble avoir mis en effet dans sa petite tête la croyance qu'en courant sous le vent elle doit rencontrer quelque infranchissable barrière, et être atteinte par celui qui la poursuit.

Les chasseurs d'autruches sont au fait de cette particularité, et en approchant un troupeau, ils courent toujours à gauche du vent.

Cette manœuvre est remarquée par les oiseaux qui croient qu'on veut leur couper la retraite dans

la seule direction où elle peut s'opérer avec succès. Ils prennent immédiatement une course, qui, en se continuant, doit traverser celle qui a été adoptée par le chasseur. Grâce à cette circonstance, ce dernier s'approche quelquefois assez près pour pouvoir abattre l'autruche d'un coup de fusil.

Les plumes d'autruche sont admirablement adaptées au chaud climat du pays qu'elles habitent. Elles permettent une libre circulation de l'air autour de leur peau tout en donnant de l'ombre à leur corps. Les plumes blanches du mâle ont une grande valeur, on les vend quelquefois douze livres sterling la livre de douze onces.

Deux espèces d'autruches se trouvent dans les grandes plaines du sud de l'Amérique et une autre en Australie; leurs plumes ne sont pas comparables, en beauté et en valeur, à celles du *struthio-camelus*.

Les autruches étaient autrefois un mets très-recherché des Romains, et il est avéré que les cervelles de six cents de ces oiseaux furent servies dans un banquet. La chair en est mangée encore aujourd'hui, mais seulement par les Africains.

Cet oiseau a une grande force et peut courir d'une allure très-rapide avec un homme monté sur son dos. Sans aucun doute, il avait été destiné par le Créateur à un autre but que celui de satisfaire la vanité humaine.

L'autruche peut être rendue domestique, c'est ce que font les Arabes qui les élèvent pour vendre leurs plumes et aussi pour se nourrir. Mais nous, qui

nous disons un des peuples les plus éclairés du monde, nous nous contentons d'en enfermer une paire dans un jardin public pour l'amusement des nourrices et des enfants.

CHAPITRE II

LES CHASSEURS DÉCOURAGÉS

Le lendemain matin, de bonne heure, les chasseurs montèrent en selle et se dirigèrent vers la rivière qui était frangée par des saules.

Cette direction fut prise pour être sous le vent des autruches, et pour pouvoir leur envoyer quelques balles pendant qu'elles courraient en haut du vent.

Avant qu'ils eussent beaucoup avancé sur le karroo, cinq gigantesques bipèdes furent signalés à un mille.

C'étaient des autruches, elles semblaient venir vers eux avec une grande vitesse; les quatre chasseurs étendirent leur ligne pour couper le chemin, ce que les stupides animaux prirent pour une retraite.

Ils avançaient à longues enjambées, et quand ils se trouvèrent plus près, les chasseurs virent que pour ne pas manquer leur coup, il leur fallait galoper plus avant vers le nord.

Les oiseaux suivaient une ligne courbe qui devait les emporter loin de l'endroit où les chasseurs espéraient les rencontrer. Ceux-ci mirent donc leurs chevaux au grand galop.

L'allure des autruches étant beaucoup plus rapide que celle des chevaux, elles furent bientôt de trois cents yards en avance sur les cavaliers.

Willem et Hendrick, prenant à peine le temps de descendre, firent feu, mais sans aucun résultat. Les autruches étaient à une trop grande distance. Les chasseurs sachant que les poursuivre serait désormais inutile, firent halte.

Cet insuccès enorgueillit beaucoup Swartboy : il avait pu tuer des autruches à la course, tandis que quatre blancs bien montés, bien armés, avaient échoué.

Le bushman ne put s'empêcher de faire ressortir son habileté qui ne lui fut pas déniée.

Après avoir quitté le karroo, les chasseurs entrèrent dans une très-belle et très-fertile contrée habitée par plusieurs petites tribus de pacifiques Betjuanas. Willem traversait ce pays rapidement avec regret, car il savait qu'une fois dehors il resterait très-peu d'espoir de rencontrer des girafes.

A un village qu'ils trouvèrent sur leur route, on leur apprit que des girafes visitaient souvent le voisinage, et qu'il n'y avait point d'époque dans l'année à laquelle on ne pût rencontrer quelques-uns de ces animaux.

Hendrick, Arend et Hans accueillirent avec déplaisir ces nouvelles, car ils supposèrent aussitôt

que leur camarade trouverait une bonne raison pour ajourner leur retour.

Ils ne se trompaient point; Willem déclara qu'il n'irait pas plus loin, et que si ses amis étaient pressés de gagner Graaff-Reinet, ils pouvaient se remettre en route sans lui. Ce que ceux-ci eussent accepté s'ils avaient osé.

Mais quelle raison donneraient-ils quand on leur demanderait compte de leur abandon? Et puis d'ailleurs il y avait profit et gloire à gagner si, en effet, on parvenait à attraper les deux jeunes girafes. La balance était difficile à établir.

Les Makalolos n'étaient point non plus très-partisans d'un retard. Congo seul restait indifférent. Toutes ses affections se concentraient en Groot Willem, et il ne semblait pas avoir plus de souvenir de Graaff-Reinet que Spoor'em.

Ayant choisi un endroit pour le campement à quelques milles du village des Betjuanas, les jeunes gens résolurent de s'arrêter quelque temps et de tenter un dernier effort pour capturer les caméléopards.

Groot Willem promit que si on échouait dans ces derniers efforts, il ne ferait plus aucune opposition au retour; et tous, sachant que cette parole donnée ainsi serait fidèlement tenue, ne montrèrent plus aucun signe de mécontentement.

A travers le pays sur une ligne sud-ouest, courait une rivière bordée de bois, ou plutôt d'une série de taillis bas qui se composaient pour la plupart de mimosas. Dans chacun de ces taillis on pouvait remarquer quelques branches déchirées, traces évi-

dentes qu'elles avaient été broutées par des caméléopards, et d'ailleurs la fiente de ces animaux couvrait le terrain.

« Quelque chose me dit, fit Willem; que nous réussirons cette fois. J'ai quitté la maison avec l'intention de n'y point retourner sans les deux girafes, et je n'ai pas encore abandonné l'espoir de revoir Graaff-Reinet. Nous ne creuserons plus de trappes, mais que je mette encore les yeux sur une girafe, et il faudra, s'il n'y a pas d'autre moyen, que je l'attrape à la course, et que je la capture de mes propres mains.

— Ce n'est pas possible, remarqua Hendrick. Il est vrai, vous pourriez agir ainsi avec un éléphant, mais qu'en feriez-vous, ou plutôt, que ferait-il de vous ?

— Je prendrai cette question en considération après que j'aurai attrapé ma girafe, répondit Willem. Je puis seulement affirmer maintenant, que si j'en rencontre une, je ne m'en séparerai pas vivant, non, quand même il faudrait sacrifier mon cheval. »

Trois jours se passèrent à parcourir la contrée, et les chasseurs ne trouvèrent pas une seule girafe; ils furent dans leurs recherches moins heureux que Swartboy et que les Makalolos qui restèrent au camp. Le soir du troisième jour, que les chasseurs avaient passé à battre les taillis bordant la rivière, Swartboy leur raconta à leur retour que deux caméléopards avaient passé en vue du camp. Il les décrivit comme un couple âgé qui avait dû être

chassé plusieurs fois, et ajouta qu'il aurait pu s'en emparer, mais ne l'avait pas essayé à cause de leur âge.

Si Hendrick, Arend et Hans étaient peu disposés à croire à cette vanterie du bushman, ils donnèrent au reste du rapport une vive attention.

Pour eux, il paraissait évident qu'une plus longue halte dans le voisinage n'aboutirait qu'à une perte de temps. Willem vit que ses compagnons revenaient à leurs idées de départ. Quant à lui, il était bien décidé à camper encore, et nos quatre aventuriers, vieux en amitié quoique jeunes en années, furent bien près de se séparer. A ce moment de crise, il survint un événement qui eut l'heureux effet de les réunir dans un même intérêt.

CHAPITRE III

UNE CHASSE SANS ESPOIR

Pendant que les chasseurs déjeunaient, ils furent surpris par un lourd bruit de pas et des aboiements de chiens.

A un quart de mille à l'est ils virent s'avancer un grand troupeau de gazelles accompagnées d'une bande de girafes! Plus de cent antilopes et vingt à trente caméléopards fuyaient devant quelques chiens de chasse! Les chiens sauvages du sud de l'Afrique chassent par troupes, et procèdent d'après un plan bien organisé. Jamais toute la troupe n'est engagée à courir sur le même point. Quelques-uns restent en réserve, et guidés par les voix de ceux qui courent, coupent à intervalles l'espace en diagonale. De cette manière, ils se relèvent les uns les autres, et la chasse continue jusqu'à ce que le gibier fatigué puisse être attrapé.

La persévérance, l'énergie et l'adresse déployées par ces animaux sont étonnantes.

Ils ne commencent une chasse que poussés par la faim, et alors ils la continuent pendant des heures,

jusqu'à ce que leurs victimes soient tombées en leur pouvoir.

Ceux-ci étaient en pleine chasse après les gazelles, et l'une d'elles devait nécessairement récompenser leur labeur.

Les girafes, se croyant également chassées par les chiens sauvages, au lieu de rester tranquilles, couraient comme les gazelles. Groot Willem était ravi! Un troupeau de girafes, et dont trois ne devaient pas avoir plus de quelques semaines! Son rêve allait-il s'accomplir?

Lorsque les gazelles eurent incliné à droite pour éviter les cavaliers, elles se trouvèrent séparées des girafes. Ces dernières continuèrent de longer la rivière, tandis que les autres bêtes, toujours poursuivies par les chiens, tournèrent vers des collines au nord.

La vitesse d'un caméléopard n'est pas tout-à-fait égale à celle d'un cheval, et les chasseurs savaient qu'ils pouvaient atteindre les animaux désirés. Mais quoi ensuite? Comment les prendre vivants?

Il n'y avait pas de temps à perdre en réflexions. La nécessité de commencer la poursuite et l'excitation qu'elle produisit, occupèrent toutes les pensées des aventuriers.

Après une fatigante traite de deux milles, les caméléopards commencèrent à donner des marques de détresse. Déjà fatigués par les chiens, et maintenant poursuivis par des chevaux frais, leurs efforts ne pouvaient les sauver. Bientôt les chasseurs furent sur leurs talons.

Une partie du troupeau se trouvant séparée du reste, se détourna du bord de la rivière : c'étaient un mâle, une femelle et un petit superbes. Groot Willem le regarda longtemps avec envie, et fut pris d'un désir violent de s'en emparer.

L'allure de tous les trois du galop s'était transformée en trot, qui ne leur nécessitait plus que de lever légèrement les pieds; ce qu'ils faisaient encore difficilement, comme épuisés par leur précédente course.

Ils couraient cependant encore d'une force qui mettait le cheval de Willem à une rude épreuve, et au bout de fort peu de temps, il se trouva avoir perdu de vue le reste du troupeau et ses camarades. La pensée qu'il pouvait se perdre ne lui vint pas; il ne songeait qu'à la capture de la jeune girafe.

Plus lente et toujours plus lente devint l'allure du poursuivant et du poursuivi. Le cheval fumait, et menaçait de s'abattre.

« Pourquoi les suivrais-je plus loin? pensa Willem. Pourquoi tuerais-je mon cheval pour poursuivre un but impossible? » Et pourtant, malgré cette réflexion, il n'avait pas le courage d'abandonner la chasse.

Devant lui trottait la jeune girafe, d'une belle robe, gracieuse, et, à son appréciation, d'une valeur inestimable

Mais comment s'en emparer? Malgré son jeune âge et sa fatigue apparente, elle était cependant capable de le lasser. Il se trouvait maintenant à plus d'un mille de la rivière; son cheval boitait.

Que devait-il faire ? S'arrêter, prendre du repos, et alors retourner vers ses compagnons. C'était le conseil du simple bon sens ; mais il s'y refusait sous l'influence du désir et du désespoir.

« Oui, s'écria-t-il, je deviens fou à l'idée de perdre ce qui paraissait si près d'être gagné ; si je ne puis attraper cette jeune girafe, je puis la pousser devant moi jusqu'à Graaff-Reinet... Et c'est ce que je ferai. Elle ne m'échappera pas ! »

Enfonçant ses éperons dans les flancs écumeux de son cheval, il s'élança en avant des trois girafes, et, comme il l'espérait, elles firent halte. Puis les deux vieilles girafes reprirent leur course en retournant tout à coup sur leurs pas. Dans ce mouvement l'une d'elles se trouva en contact avec la petite girafe, qui, mal assurée sur ses jambes, parut ébranlée par le coup, et, après avoir essayé de suivre la course des autres, tomba lourdement sur la terre.

CHAPITRE IV

UNE VEILLE FATIGANTE

Willem, se jetant à bas de sa selle, saisit l'animal et l'empêcha de se relever, en lui tenant la tête fortement serrée contre la terre; ce qui était aisé, à cause du long cou de l'animal dépourvu de force musculaire; le poids du grand corps du chasseur l'aidait encore à maintenir l'animal dans cette position.

Pendant ce temps, les deux vieilles girafes disparaissaient, et le cheval de Willem, débarrassé de son fardeau, s'occupa de se rafraîchir, en allant brouter l'herbe fraîche.

Willem avait obtenu ce qu'il souhaitait si ardemment : une jeune girafe; et maintenant qu'il la tenait en sa possession, il semblait qu'il fût aussi loin que jamais de la réalisation de ses espérances.

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de la maintenir à l'endroit où elle était tombée. Si, par malheur, la tête de l'animal échappait à son étreinte, c'en était fait de sa prise; car la bête, en se remettant sur ses pieds, devait lui échapper inévitablement. La crainte de perdre sa proie, après tant de

peine, le désolait. Il n'avait d'espoir qu'en ses compagnons : ils pouvaient découvrir les traces de son cheval et venir vers lui. Alors plus de difficultés. La girafe prise dans des guides devenait leur compagne de route jusqu'à Graaff-Reinet. Mais ses camarades viendraient-ils et arriveraient-ils à temps?

Peut-être attendraient-ils son retour jusqu'au lendemain matin, avant de se mettre à sa recherche. Mais avant leur arrivée, les violents efforts de la girafe pour se dégager la tueraient. Elle ruait et se débattait d'une façon à sauter hors de sa peau. De si terribles secousses ne pouvaient manquer de lui être funestes.

Willem souffrait lui-même de la soif. Une longue après-midi le menaçait, suivie d'une longue nuit, pendant laquelle le lion, tyran des forêts africaines, chercherait, selon toute probabilité, son souper.

Lui serait-il possible de triompher de tant de périls? De plus, son fidèle cheval l'abandonnait : il s'était écarté en vagabondant, et peut-être ne le retrouverait-il pas! Cependant il paraissait encore possible de rejoindre le cheval. Ne serait-il pas mieux de renoncer à la girafe et de se mettre à la recherche de ses compagnons? En restant où il était, il risquait de perdre trois choses : son cheval, sa prise et sa propre vie.

Le jeune chasseur n'avait jamais été aussi perplexe; la sueur coulait sur son front et son gosier brûlait comme du feu. Il resta néanmoins près de la girafe, et il regarda sans sourciller son cheval dis-

paraître derrière une éminence, juste au moment où le soleil s'abaissait à l'horizon.

Après s'être débattue pour se délivrer, la girafe restait quelque temps tranquille, comme si elle cherchait quelque plan libérateur; puis elle recommençait de nouveau ses tentatives pour retomber dans un autre repos.

Enfin graduellement elle se résigna et respira plus tranquillement : elle avait compris qu'elle pouvait rester en la présence de l'homme sans rencontrer la mort. Elle s'était habituée à sa vue et reconnaissait sa propre infériorité.

La nuit vint et trouva Willem toujours assis sur la girafe, avec les bras autour de son cou. Il se croyait à peu près sûr de voir arriver dans quelques heures Congo et Spoor'em, avec les autres. Il lui paraissait impossible qu'ils l'abandonnassent.

Ses premiers visiteurs furent les hyènes; mais leurs rires, qu'on eût dit excités par sa ridicule position, ne la lui firent pas abandonner.

Dès que le soleil fut couché, la nuit devint très-sombre; et bien que les hyènes approchassent de fort près, on ne pouvait rien distinguer que leurs yeux brillants : c'était l'heure aussi que choisissent les lions pour fondre sur l'homme aussi bien que sur la gazelle.

Willem essayait d'éloigner les sinistres pressentiments par des pensées agréables, quand l'air fut ébranlé autour de lui par un rugissement formidable.

C'était celui d'un lion.

Les nuages qui roulaient depuis quelque temps du sud-ouest, devinrent noirs et semblaient séparés par des rayures de feu, tandis que les sourds grondements du tonnerre s'étendaient au loin dans le ciel : signes précurseurs de l'orage.

Déjà de larges gouttes de pluie commençaient à tomber.

D'autre part les rugissements se rapprochaient.

Willem eut le bon sens de comprendre qu'en changeant de place il pouvait courir au-devant du danger qu'il fuyait. Mieux valait donc attendre. Il voulait d'ailleurs disputer jusqu'aux dernières limites la vie de sa girafe.

Soudain un éclair déchira les ténèbres, et, malgré son courage, Willem se sentit tressaillir jusque dans la moelle.

A dix pas de lui, rassemblé sur lui-même et prêt à s'élancer, était un lion de la plus grande espèce.

La première pensée de Willem fut de se précipiter hors de l'atteinte de son ennemi et de lui abandonner sa prise. Il ne put y obéir : un effroyable coup de tonnerre, accompagné de fulgurants éclairs, éclata au-dessus de sa tête.

Aveuglé, éperdu, Willem s'étonnait de ne point sentir déjà les griffes du lion dans ses chairs, quand un éclair, comme jamais il ne lui avait été donné d'en voir, lui permit de voir le lion en pleine retraite.

L'apparition flamboyante du ciel en feu avait mis l'animal en fuite.

Willem rendit grâce à Dieu de ce secours inattendu.

La girafe était encore vivante; mais, à sa longue et laborieuse respiration, le chasseur commença à craindre qu'elle ne mourût avant qu'il pût la délivrer de la fatigante attitude dans laquelle il était obligé de la retenir.

L'orage passa, et un petit coin de ciel bleu s'ouvrit à l'ouest de l'horizon; il fut bientôt éclairé par le disque argenté de la lune. Et Willem put continuer sa garde sans autre interruption.

CHAPITRE V

CHANCE PLUTOT QU'HABILETÉ

Les caméléopards chassés par Hans, Hendrick et Arend, avaient continué à monter la rive du ruisseau, et, étant le corps principal du troupeau, ils occupaient toute l'attention des chasseurs, qui n'avaient pas remarqué la défection de Willem. Pleins d'ardeur, aussi animés que leur compagnon, ils éperonnèrent leur chevaux de façon à les amener sur les talons du gibier fuyard. Ils ne s'aperçurent qu'alors que Willem s'était séparé d'eux. Trop intéressés à leur chasse pour l'abandonner, ils continuèrent à serrer de près les girafes qui avaient été poussées dans une étroite courbure de la rivière.

Les girafes, voyant l'obstacle, retournèrent sur leurs pas, mais elles trouvèrent leur retraite coupée. Leurs ennemis venaient derrière elles, et de son côté Arend, à la droite des autres, arrivait juste à temps pour les empêcher de s'enfuir.

Le troupeau fut encore poussé vers la rivière.

Arend se trouva placé à quelques yards du plus grand de ces animaux. Le désir d'abattre une si

belle pièce devint irrésistible; et, sans faire arrêter son cheval, il plaça le canon de son fusil en ligne avec la tête du caméléopard et fit feu.

Une bonne chance, plutôt que son adresse, le favorisa, et la girafe tomba. Bien que gigantesque, car elle avait seize pieds de hauteur, une petite balle, à peine plus grosse qu'un pois, fut tout ce qu'il fallut pour la coucher à terre.

Les autres girafes effarées et ne voyant aucune autre manière d'éviter l'ennemi, plongèrent dans la rivière, qui, sans être ni large ni profonde, était cependant peu aisée à traverser. La rive, des deux côtés, était fort escarpée; les girafes suivirent le courant, où elles paraissaient marcher sur un fond uni.

Jusqu'alors nos chasseurs n'avaient pas pensé à en prendre de vivantes, ils avaient entrepris la chasse pour le seul plaisir de l'émotion; mais à la vue des caméléopards se débattant dans l'eau, ils se sentirent animés des espérances qui venaient d'entraîner Groot Willem si loin d'eux.

« Elles ne peuvent gravir la rive! s'écria Hendrick, et il y a deux petits avec elles; essayons de nous en emparer! »

En quelques secondes un plan fut arrêté. Les chasseurs décidèrent de se séparer : l'un d'eux essayerait d'atteindre l'autre côté de la rivière. Hendrick se chargea de cette dernière tâche. Galopant au-delà de la courbure de la rivière, il trouva un endroit où les rives formaient talus, et bientôt il eut gagné le bord opposé.

Une partie de l'équipement des chevaux se composait d'une longue guide en cuir de buffle, qui servait pour entraver les montures quand elles étaient sur le pré. A l'une des extrémités de cette guide, Hendrick fit un nœud coulant, comme aux *lazos* des Américains-Espagnols. Il se proposait de capturer de cette manière les jeunes girafes. Fatiguées par leur course, ayant peine sans doute à retirer leurs pieds du fond doux et humide dans lequel elles enfonçaient de plus en plus, elles semblaient assez calmes.

Deux ou trois, des plus fortes, faisaient seules quelques efforts pour regagner le rivage. Leur attitude changea à la vue des chasseurs. Conduites par un gros mâle, elles commencèrent à plonger de côté et d'autre, comme déterminées à remonter la rivière; mais Arend n'avait que quelques pas à faire pour les tenir à sa portée, et ceci les contraignit à une seconde halte.

Après une courte pause et bon nombre de violents plongeons, les animaux essayèrent de redescendre l'eau, dans l'espoir de se sauver de ce côté. Mais le coude que formait la rivière était si aigu, que Hans, qui gardait ce point, put se montrer, comme s'il eût été de front avec les girafes; et par de grands cris, il les mit une fois encore aux abois.

Quant aux petits caméléopards, ils s'agitaient peu pour échapper aux chasseurs. La boue du fond de la rivière était trop tenace pour leurs jambes grèles. Il semblait impossible qu'elles échappassent aux lazos, et les chasseurs guettaient une occasion

pour les leur jeter. Après deux ou trois efforts infructueux, Hendrick réussit enfin à lancer le sien sur la tête de l'une des plus jeunes. Aussitôt il sauta de sa selle et attacha fortement l'autre extrémité de la guide à un arbre.

Il était impossible à la girafe de se dégager, son cou, long et mince, étant trop faible pour l'aider dans un violent effort. Aussi se soumit-elle sans résistance.

« Et maintenant essayons d'attraper l'autre! s'écria Hendrick, enthousiasmé par son succès. Dépêchons, et nous l'aurons. Voyez! elle est engluée dans la boue. Vite, à votre guide, faites-en un lazo, Hans. »

Au bout de deux secondes à peine, Hans avait jeté son lacet, et la seconde girafe était captive.

Comme c'était tout ce qu'on désirait, le reste du troupeau obtint peu d'attention. Laissés libres, les caméléopards firent de nouveaux efforts pour descendre la rivière. Dans leurs tentatives, l'un des plus grands renversa l'un des petits capturés, celui d'Hendrick, et la courroie que tenait le chasseur n'attacha plus qu'une épave inerte.

L'animal avait été à moitié noyé et à moitié étranglé par le nœud passé autour de son cou.

Dès que le troupeau fut parti, les chasseurs dirigèrent leur attention sur le captif survivant. On le tira avec soin de l'eau. Pendant quelque temps il se débattit, mais bientôt, paraissant convaincu de l'inutilité de ses efforts, il cessa de lutter.

Nos trois jeunes gens étaient dans le ravissement :

ainsi la capture d'un de ces animaux, qu'avaient vainement tentée plusieurs chasseurs, se trouvait accomplie par eux; ainsi Groot Willem n'avait rien désiré qui fût impossible, après tout.

Le bien-être de leur prisonnier devint ensuite leur soin le plus cher. Ils résolurent de lui donner une heure de repos avant de retourner au camp.

CHAPITRE VI

UN REVERS DE FORTUNE

Après avoir laissé à leur captif tout le temps nécessaire pour se remettre, les chasseurs se préparèrent au retour.

Montés sur leurs chevaux, Arend et Hans prirent chacun un bout de la guide qui attachait par le milieu le cou de l'animal. Ils avaient l'intention de marcher l'un en avant, l'autre en arrière, afin d'empêcher la girafe de tourner, soit à droite, soit à gauche.

Ce plan réussit parfaitement bien.

Le jeune animal fut forcé de suivre les deux cavaliers sans dévier d'une ligne, et toute tentative pour rester stationnaire ou pour aller en arrière était réprimée par un coup de jambok. Vers l'après-midi les chasseurs atteignirent l'endroit d'où ils étaient partis.

Sur la terre, ils découvrirent bien leurs selles, leurs ustensiles de cuisine et les autres bagages, mais pas la moindre apparence de Congo, de Swart-

boy, des quatre Makalolos et du bétail. Tous absents!

Néanmoins, Hans et Arend avaient espoir de rencontrer bientôt Groot Willem, et ils se réjouissaient d'avoir à lui montrer leur jolie prisonnière.

Mais par quel mystère Swartboy et Congo étaient-ils ainsi disparus? Les Makalolos les avaient-ils volés?

Nos aventuriers attendirent dans l'espoir que le temps expliquerait tout et ramènerait les absents.

Ni bétail, ni chevaux, ni chiens n'étaient en vue.

Les paquets d'ivoire, enveloppés dans leurs matelas de gazon, se trouvaient à la place où ils avaient été déposés le matin. Si un vol avait été commis, comment les choses qui avaient le plus de valeur étaient-elles restées là?

La soirée vint, et les trois chasseurs se livrèrent de nouveau à mille conjectures. L'absence prolongée de Willem commençait à leur causer de sérieuses appréhensions. Il fallait s'occuper de se mettre à sa recherche. Mais où? de quel côté se diriger? La nuit était tout à fait venue. Hans fut chargé du soin de garder la girafe, et Hendrick et Arend se mirent en route pour retrouver Willem.

Le clair de lune cessa avant qu'ils se fussent éloignés de plus d'un mille du camp; mais, à ce moment, ils aperçurent Swartboy et Congo venant vers eux. Les chiens seuls les accompagnaient.

Les deux chasseurs allèrent avec empressement à leur rencontre, Hendrick questionnant le bushman,

tandis qu'Arend parlait de même au Cafre dans l'espoir d'avoir au plus tôt le mot de l'énigme.

Les questions : Où est Willem? où est le bétail? pourquoi avez-vous laissé le camp? où sont les Makalolos? s'entrecroisèrent, et à toutes ils reçurent pour réponse un grognement inintelligible.

« Voulez-vous me répondre, enfin, démon jaune? cria Hendrick impatienté.

— Oui, baas, répondit enfin Swartboy, mais à quoi, d'abord?

— Où est Willem? »

Pendant que le bushman hésitait, Congo répondit : « Nous ne savons pas.

— Ha! ha! Congo est un fou! s'écria Swartboy. Nous avons vu baas Willem partir avec vous ce matin après les tarkas. »

Il se passa encore quelques instants avant que les jeunes gens apprissent ce qu'ils désiraient.

Willem n'était pas rentré au camp, et les deux Africains en savaient moins qu'eux-mêmes sur son absence. Durant le jour, le bétail, en paissant, s'était égaré à quelque distance sur la plaine. Les quatre Makalolos partis à sa poursuite n'étaient point revenus. Swartboy et Congo avouaient avoir dormi dans l'après-midi; et c'était seulement en s'éveillant qu'ils s'étaient aperçus de la disparition du bétail et des Makalolos. Ils s'étaient mis alors à la recherche des uns et des autres. Ils avaient trouvé les gens de Macara en grand émoi. Un détachement de Betjuanas avait volé tout le bétail!

Les Makalolos, sachant qu'ils seraient sévère-

ment réprimandés pour cette perte, n'osaient revenir au camp. Ils se trouvaient à environ deux milles en bas de la rivière, et parlaient de retourner chez eux, certains que les chasseurs blancs n'avaient plus besoin d'eux.

Nos aventuriers reconnurent leur faute de n'avoir pas mieux fait surveiller leur bétail, dans le voisinage de tribus africaines réputées comme maraudeuses et voleuses.

On ne pouvait maintenant empêcher ce qui était arrivé. Découvrir Willem pressait plus que tout, et ce fut ce dont nos chasseurs s'occupèrent immédiatement. Accompagnés de Congo et de Spoor'em, ils se mirent en route. Il faisait si sombre qu'un instant ils hésitèrent. Swartboy fut envoyé au camp près de Hans. Congo et Spoor'em prirent la tête de la marche. Bientôt ils arrivèrent à l'endroit où Willem avait disparu. Aucune trace de lui nulle part. Toute la joie de ses camarades s'était évanouie.

Quelque chose d'étrange avait dû arriver à leur compagnon.

Le bétail et les chevaux de bât perdus, emmenés ils ne savaient où, par une tribu inconnue, Willem disparu! A quoi leur servait désormais la capture de la girafe?

Tout en se livrant à ces réflexions fort tristes, Hendrick et Arend suivaient le Cafre dans la nuit sombre.

CHAPITRE VII

A LA RECHERCHE DE WILLEM

Congo possédait certainement un secret à lui pour communiquer avec Spoor'em. L'animal courait de droite et de gauche, un peu en avant, le museau rasant la terre. La plupart du temps on le perdait de vue dans l'obscurité, puis, tout à coup, il filait comme une ombre sur les traces en faisant entendre une sorte de reniflement indécis. On n'avait pas marché plus d'un demi-mille quand Spoor'em exprima une opinion décisive par un court jappement.

« Il a trouvé la piste! s'écria Congo en se hâtant. Je le lui avais dit, et j'étais sûr qu'il le ferait. »

Tous rejoignirent promptement le chien qui continuait de courir, s'arrêtant de temps à autre, toujours promenant son museau par terre, comme pour bien s'assurer qu'il ne s'égarait pas.

Les ténèbres étaient si profondes qu'aucune trace ne se distinguait.

« Comment savoir si nous sommes dans le bon chemin, Congo ?

— Nous suivons Spoor'em qui ne se trompe jamais.

— Mais êtes-vous sûr qu'il tienne la piste du cheval de Willem, et non celle d'un autre ?

— Oui, massa Hendrick, Spoor'em est plein d'esprit. Lui comprendre ce que nous voulons. »

Après une heure de marche, ils supposèrent, à certains signes, qu'ils étaient retombés dans une route menant au camp, et ils eurent la pensée d'y rentrer pour savoir si celui qu'ils cherchaient n'y était point de retour. Le bon sens indiquait que Willem avait dû renoncer avec la nuit à chercher les girafes ; d'ailleurs, les grondements précurseurs d'un orage s'étaient déjà fait entendre... Oui, mais si ce même orage mettait Willem en danger ? Ils résolurent de continuer leurs recherches.

Le chien fut poussé à une plus vive allure. L'orage approchait rapidement et, avec la terre mouillée, la piste devenait de plus en plus difficile à trouver.

Les éléments se déchaînèrent presque aussitôt autour d'eux, mais ils tinrent bon, fortifiés par la pensée du devoir accompli envers leur compagnon.

Ce ne fut que lorsque l'averse eut passé que Spoor'em sembla montrer quelque doute sur la trace poursuivie. La lourde pluie avait non-seulement détruit l'odeur, mais aussi les marques des pas. Pendant la dernière demi-heure la troupe avait été enveloppée dans les ténébres les plus complètes.

La lune venait de reparaître, mais le chien semblait tout troublé ; il courait de tous côtés comme désolé d'avoir perdu le plus important de ses sens.

« Il nous faut retourner quand même, dit Hendrick, nous ne ferons rien de plus cette nuit. »

Ils allaient se ranger à ce dernier avis, quand le formidable rugissement du lion se fit entendre à un demi-mille de là, et dans la direction qu'ils venaient de quitter. En retournant, ils risquaient de rencontrer le terrible ennemi.

« J'ai tenu la détente de mon fusil aussi sèche que possible, dit Arend, mais il ne serait pas prudent de trop s'y fier. Je pense que je rechargerai. »

Tirant le rifle hors de la couverture de peau de léopard, Arend tourna la bouche en haut et poussa la détente.

Tandis que la détonation mourait dans l'espace, le bruit lointain d'une voix humaine sembla arriver comme réponse, quelque chose comme : « Hô! Amis, hô! »

Ils se hâtèrent dans cette direction. Le chien montra le chemin. En moins de dix minutes, ils se trouvèrent près de Willem. Il serait superflu de dire combien ils furent charmés de le trouver en sûreté et en possession d'une girafe vivante.

« Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda Hendrick, après les premières effusions de leur rencontre.

— A peu près depuis midi, répondit Willem.

— Et combien seriez-vous resté si nous ne vous avions pas trouvé?

— Jusqu'à ce que la girafe ou moi soyons morts, répondit Willem, je ne l'aurais point abandonnée. Mais, allons, qu'un de vous prenne un peu ma place. Il faut que j'étende mes jambes, ou je ne pourrai jamais me tenir debout. »

Hendrick posa ses mains sur la tête de la girafe; Willem se leva, non sans quelque difficulté, et, après avoir fait le tour de l'animal capturé, il déclara n'avoir jamais été aussi heureux.

Il fut décidé qu'on n'essaierait point de quitter cet endroit avant le matin, et le reste de la nuit, à l'exception d'une heure ou deux, se passa en récits et en explications sur les événements de la journée.

Willem se montra un peu chagrin de la perte de son cheval, et aussi du vol du bétail, mais tout cela ne pouvait contrebalancer sa joie d'avoir pris une girafe.

« Cette créature est tout à fait apprivoisée maintenant, dit-il, et si je ne retrouve pas mon cheval, je la monterai jusqu'à Graaff-Reinet. Avant d'en venir là, cependant, je m'en servirai pour en attraper une autre. Je veux en avoir deux. Nous pouvons aisément trouver une autre chance. Vous et Hans devriez être honteux, de n'avoir pas fait, à vous trois, autant que moi... Vous avez laissé échapper deux girafes, tandis que moi, j'ai capturé la seule qui fût dans mon troupeau! »

Hendrick et Arend se regardèrent, et ce signe fut

compris, même de Congo, instruit qu'il était de la prise de la girafe. Les chasseurs voulaient jouir de la surprise de Willem, et pas un mot ne fut dit pour le tirer de son erreur.

CHAPITRE VIII

UNE RENCONTRE ENTRE DE VIEILLES CONNAISSANCES

Quand le matin se leva, la première pensée des chasseurs fut de former un plan pour emmener la jeune girafe au camp.

Willem exprima sa surprise de ce que ses compagnons n'eussent point apporté de guides. La raison donnée par Hendrick fut qu'ils ne pensaient pas avoir à s'en servir, la seconde, qu'ils avaient laissé le camp en grande hâte.

Ils ne trouvèrent pas de grandes difficultés à emmener la girafe. Elle paraissait si faible et si soumise, que leur seule crainte était qu'elle ne pût marcher jusqu'au camp. Cependant, n'ayant rien pour la tenir et la guider, le voyage pouvait présenter des difficultés à un moment ou à l'autre.

« Il me faut une guide d'une espèce quelconque, dit Willem, même quand je devrais couper une courroie du cuir d'un de nos chevaux. J'ai eu trop

de peine avec cette créature pour lui laisser aucune chance de s'échapper; et si l'un de vous avait été digne du nom de chasseur, vous vous seriez munis de ce qu'il fallait en prévision de ma capture. »

A quelque cent yards de cet endroit croissait un taillis de jeunes arbres, minces sapins, formant une miniature de forêt; se dirigeant vers ce taillis, Willem y choisit deux longues perches, chacune avec une fourche à son extrémité. Ces perches furent placées de chaque côté de la girafe capturée, de façon à ce que chaque bout fourchu embrassât son cou, et les deux branches reliées ensemble formèrent une sorte de licou.

De cette manière, l'animal put être emmené, Arend et Hendrick marchant de chaque côté avec l'une des extrémités des perches en main. Le jeune caméléopard avait été retenu si longtemps dans une position accroupie, que ce fut avec quelque difficulté qu'il put se tenir sur ses pieds.

A chaque tentative de révolte, sa tête était immédiatement contenue; et il ne tarda pas à reconnaître que le mieux était de se soumettre encore. Hendrick et Arend montèrent alors à cheval sans lâcher les perches.

Plus d'une fois, durant la route, Willem réitéra les reproches déjà faits à ses compagnons. S'ils avaient seulement montré autant d'énergie et de détermination que lui, disait-il, ils seraient maintenant peut-être sur le chemin de Graaff-Reinet, ayant entièrement accompli le but de leur voyage. « J'aurais suivi cette girafe, ajouta-t-il, jusqu'à ce

que mon cheval fût tombé mort, et alors, je l'aurais poursuivie à pied, jusqu'à ce qu'elle fût devenue mienne. J'étais résolu à ne pas me laisser vaincre. Ah! si vous aviez été aussi résolus que moi! »

Arend et Hendrick laissèrent le chasseur continuer ses reproches; chacun eut la délicatesse de ne point lui faire observer que, sans leur aide, la capture de la girafe eût été bien aventurée. Ils savaient d'ailleurs que Willem, bientôt, moins exalté et plus calme, ne réclamerait dans les profits de l'expédition que sa juste part.

Vers midi, ils atteignirent le camp. Les premiers regards de Willem y furent surpris par la vue d'une jeune girafe attachée à un arbre; il fit un bond de joie, alla jusqu'à l'animal comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'était pas en carton, et tendant la main à ses amis, il les remercia affectueusement d'avoir accepté si stoïquement ses injustes reproches et ses forfanteries. « J'avais la fièvre, pardonnez-moi, » dit-il à la fin.

Sa joie fut augmentée encore cependant par la vue de son cheval paissant tranquillement à quelques pas de la girafe.

Ce dernier avait été ramené par les Makalolos qui l'avaient trouvé errant sur la plaine. La présence du cheval et des Makalolos fut expliquée; leur désir de visiter la contrée des blancs avait été abandonné par eux, lors de la perte de leur troupeau; sans le bétail, ils ne pouvaient accomplir ce long voyage. La pensée de retourner chez eux, vers Macara, leur était donc venue; mais, ne voulant point quitter

leurs compagnons sans leur dire adieu, et effrayés en même temps de la réprimande qui les attendait pour leur négligence, ils avaient passé la nuit dans une grande perplexité.

Au lever du jour, ils avaient aperçu le cheval de Willem paissant devant leur camp; ils connaissaient l'attachement du grand chasseur pour son coursier, et ils espérèrent qu'en le lui ramenant ils seraient plus facilement pardonnés; en quoi ils ne se trompaient point.

Groot Willem, qui depuis trente heures n'avait pris aucune nourriture, fit honneur au dîner que Swartboy venait de préparer pour lui. Après quoi il s'étendit sur l'herbe et tomba dans un profond sommeil.

Il ne restait plus aux chasseurs, avant de reprendre le chemin de Graaff-Reinet, qu'à retrouver les chevaux et le bétail qui leur avaient été pris; et, plus tôt on s'en occuperait, plus tôt on devait être de retour chez soi. Mais Groot Willem, réveillé pour donner ses conseils à ce sujet, déclara qu'il ne voulait entendre parler de rien avant d'avoir dormi douze heures; et, s'étant tourné d'un autre côté, il retomba dans son somme interrompu.

Le grand chasseur tint parole; il ne s'éveilla que le lendemain matin pour déjeuner.

CHAPITRE IX

RETROUVÉS

Groot Willem, malgré sa répugnance, fut obligé d'accompagner ses camarades dans la recherche qu'il leur restait à faire : celle de tous leurs biens disparus. Le chasseur ne se décidait qu'à regret à quitter, même pour quelques heures, les animaux auxquels il attribuait un si haut prix.

Cependant, comment transporter la précieuse provision d'ivoire qui ne leur avait pas été enlevée sans le bétail et les chevaux de bât? Il était clair qu'il fallait se remette en route.

On laissa Hans avec Swartboy et deux Makalolos pour garder le camp; les autres se mirent en marche. Supposant que la tribu des Betjuanas qui les avait volés vivait dans le voisinage de l'eau, ils résolurent d'abord de descendre la rivière.

Pendant les premiers milles, aucune trace d'habitation ne se montra. Mais le terrain était dur et sec, et le passage du bétail n'eût pu y laisser de marques. Bientôt ils arrivèrent à un endroit bas et marécageux, et dès lors des traces de pas d'animaux

apparurent clairement empreintes sur la terre molle, allant vers l'eau, et parmi elles, à leur grande joie, celles des chevaux, des vaches et des bœufs qu'ils avaient perdus. Réjouis de ce début, ils continuèrent avec bon espoir.

Trois ou quatre milles plus loin, ils arrivèrent devant un kraal d'environ quarante huttes, d'où plusieurs hommes sortirent pour leur demander ce qu'ils désiraient.

Swartboy leur répondit qu'ils étaient à la recherche de chevaux volés et de bétail.

Un grand homme portant un grand parasol de plumes d'autruche se présenta comme interprète. En réponse à ce que dit Swartboy, il affirma n'avoir point vu de bétail.

Mais la pluie de la nuit précédente avait tellement amolli la terre que toutes les marques de pas d'animaux étaient visibles. Le mensonge sautait aux yeux.

Sans répondre un mot, les jeunes gens s'avancèrent vers le kraal. En s'en approchant, la première chose qu'ils découvrirent fut la peau d'une vache fraîchement enlevée, et pendant sur l'une des huttes.

Swartboy, qui était un fin observateur, déclara que la peau appartenait à une des vaches du troupeau, et les deux Makalolos exprimèrent la même opinion.

S'éloignant du kraal, et sûrs de leur fait, les chasseurs blancs coururent vers une plaine qui s'étendait vers le nord; ils venaient d'y apercevoir

quelque chose ressemblant fort à un troupeau de bestiaux.

Ils ne se trompaient point. Ils reconnurent leurs propres animaux, gardés seulement par des femmes et des enfants, qui s'enfuirent en criant à leur approche.

Trop contents de retrouver leur propriété, les chasseurs n'avaient pas le moindre désir de molester des créatures sans défense, et cependant, sans le vouloir, ils causèrent la mort de l'une d'elles.

En effet, dans la débandade, une des femmes, restée en arrière, tomba soudain.

Les deux cavaliers tournèrent leurs montures et coururent vers la femme tombée; elle était morte de sa chute. Près d'elle criait un enfant de quelques mois, qui regardait les étrangers d'un air de défiance.

Les autres femmes se trouvaient alors bien loin, hors d'atteinte. Willem descendit.

« Nous ne pouvons abandonner là, près de ce corps, cette pauvre petite âme, dit-il. Qu'en ferons-nous?

— Ceci est très-fâcheux, répondit Hendrick. Les noirs vont croire que nous avons tué la femme, et auront pour jamais une mauvaise opinion des blancs. Il nous faut porter l'enfant au kraal. Passez-le moi. »

Mais l'enfant, par de grands cris, s'opposa à être séparé de sa mère. Comme un jeune tigre, il mordait les mains qui voulaient le prendre. Ils en vinrent à bout, cependant. Willem galopa après les

bestiaux, et, avec l'aide des autres, en moins d'une heure, il les eût poussés vers le kraal. Un seul animal manquait, celui dont la peau avait été vue sur la hutte.

L'enfant fut remis au chef. Swartboy lui expliqua dans quelles circonstances il avait été recueilli, et, à la requête de Willem, avisa le Betjuana de respecter une autre fois la propriété d'autrui.

Tous les hommes élevèrent alors la voix pour protester contre l'accusation. Aucun n'avait vu les animaux; mais, au même moment, les deux Makalolos montraient, dans le groupe des réclamants, ceux-là mêmes qui avaient volé le bétail.

Hendrick et Arend auraient été assez enclins à punir les noirs de leur traîtrise, mais ils en furent empêchés par Willem, qui ne pouvait pas plus blâmer les naturels de ce qu'ils avaient fait, que l'oiseau qui ramasse un ver sur son passage.

« Ces pauvres créatures, dit-il, ne connaissent rien, ni le bien ni le mal. Qu'ils apprennent donc au moins de nous le pardon des offenses! »

CHAPITRE X

UN LION

Nos aventuriers tournèrent de nouveau leurs pensées vers le retour.

Contrairement à leurs craintes, les jeunes caméléopards leur donnèrent peu d'occupation. Un seul lien, attaché autour du cou de chacun, suffit pour les conduire. Ils avaient reconnu la supériorité de l'homme, et, comme les éléphants apprivoisés, ils se soumettaient à leur sort.

Pendant plusieurs jours, aucun incident remarquable ne troubla nos voyageurs. Ils avaient obtenu, conquis par leur persévérance tout ce qu'ils désiraient, et Groot Willem même, si enthousiaste pour la chasse, ne se fût pas détourné pour tuer le beau *koodoo*, à moins que sa chair n'eût été absolument nécessaire à la nourriture de la caravane.

Après un voyage de deux semaines, Swartboy se trouva dans un pays habité par beaucoup de ses compatriotes, les bushmen. Il les avait toujours dépeints à ses maîtres comme une race de nobles guerriers et de valeureux chasseurs, bons, hospita-

liers, intelligents, enfin supérieurs en tout aux compatriotes de son rival Congo.

Une occasion se présenta bientôt de reconnaître la vérité des assertions de Swartboy.

De bonne heure, une après-midi, les chasseurs arrivèrent à un kraal se composant d'environ cinquante familles, et ils résolurent d'y établir un campement.

Le premier échantillon de l'hospitalité tant vantée par Swartboy, fut une supplique de toute la tribu pour se faire donner du tabac, des spiritueux, des habillements, enfin toutes les choses possédées par les chasseurs, tandis qu'on ne put obtenir d'eux en retour que la permission de tirer un peu d'eau d'un étang voisin du kraal.

Pendant la nuit, une jeune génisse, appartenant au chef du village, fut emportée par un lion, et, au matin, deux des naturels reçurent l'ordre de suivre la bête et de la tuer.

Les chasseurs avaient souvent entendu parler de la manière dont les bushmen tuent les lions, et, désireux d'en juger par eux-mêmes, ils demandèrent la permission d'accompagner les deux naturels.

Les seuls préparatifs des bushmen, pour tuer le roi des animaux, consistèrent en une peau de buffle, un petit arc et quelques flèches empoisonnées, objets dont chacun se munit.

Le lion fut découvert vers un bouquet d'arbres, à environ un mille et demi du kraal. Ce fut vers cet endroit que nos aventuriers se dirigèrent. Il ne fut pas difficile de s'approcher du lion, gorgé par son

repas et endormi dans sa digestion. Silencieusement les deux bushmen s'approchèrent de lui, assez près pour le toucher.

Nos aventuriers, qui s'étaient arrêtés à quelque distance, mirent pied à terre et préparèrent leurs rifles pour s'en servir en cas de besoin, puis ils s'avancèrent à quelques yards derrière les bushmen, dont ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer le courage.

Un seul des bushmen tira son arc; l'autre, tenant la peau de buffle étendue sur ses deux mains, s'approcha plus près encore du lion que celui qui devait infliger la mortelle blessure.

Il y eut un moment d'intense intérêt.

En une seconde, le lion pouvait renverser les deux petits hommes accroupis à ses pieds; mais, en une seconde aussi, la petite flèche fut piquée dans les larges flancs du monstre.

Juste au moment où le terrible animal se dressait sur ses pieds, menaçant et hurlant, la peau de buffle fut jetée sur sa tête.

Il fit un bond sur lui-même, se dégagea de la peau, et s'enfuit sans jeter un regard en arrière.

Ainsi s'accomplit la tâche des bushmen. La flèche empoisonnée était entrée dans la chair de l'animal, et il devait sûrement en mourir. Cependant les naturels avaient encore à rapporter à leur chef les pattes du lion comme preuve de l'accomplissement de leur devoir.

La flèche ne pouvait pas avoir fait beaucoup plus que d'entrer dans sa robe épaisse, et, craignant qu'il

n'en mourût point, Willem exprima son regret de n'avoir pas logé une des balles de son rifle dans la tête de la bête.

« Je suis très-content que vous n'en ayez rien fait, s'écria alors Arend. Vous auriez gâté tout notre intérêt dans cette chasse. Je voulais voir, quant à moi, les effets de la flèche empoisonnée, et si un lion peut en être si aisément tué. »

L'animal blessé battit en retraite pendant environ un mille, et alors s'arrêta et commença de rugir. Il tournait sur lui-même, comme sur un pivot, avec un air d'égarement.

Le poison commençait à le travailler, et à chaque moment son agonie semblait augmenter de violence.

Après des secousses et des soubresauts terribles, il s'attacha à un arbre, et, déchirant l'écorce de ses griffes, il en laissa les branches teintes de son sang. Jamais nos aventuriers, dans toute leur vie de chasseurs, n'avaient contemplé un si formidable spectacle. Ils eussent délivré le moribond en lui envoyant une balle, s'ils n'avaient résolu de constater jusqu'à la fin, par eux-mêmes, les effets de la flèche.

Dès que le lion eut été déclaré mort, les bushmen lui coupèrent les pattes et les emportèrent à leur kraal.

CHAPITRE XI

UN SOUDAIN REVERS DE FORTUNE

Le troisième jour, après avoir quitté le kraal des bushmen, nos aventuriers furent éveillés par les cris assourdissants d'une troupe de singes noirs, qui apparurent dans le voisinage.

Pendant qu'on préparait le déjeuner, et qu'on harnachait le bétail pour partir, Willem et Hendrick se dirigèrent vers le bosquet d'où partaient les cris.

Un arbre, sur lequel on pouvait compter trente à quarante de ces singes, se trouvait gardé par un léopard, qui guettait un des quadrumanes pour son déjeuner.

Afin d'éviter l'ennemi, les singes avaient grimpé sur les branches les plus faibles, où le léopard n'osait pas les suivre.

Pendant quelque temps nos chasseurs s'amusèrent à regarder les efforts infructueux du léopard, pour se procurer à déjeuner. Il arrivait parfois jusqu'à deux ou trois pieds du singe, et alors étendait ses pattes, en montrant ses dents blanches. Il parut

enfin sur le point de réussir. Il vint à bout de chasser un des singes sur une branche épaisse qui croisait un arbre horizontalement. Il ne se trouvait là aucun rameau léger sur lequel sa victime en expectative pût se réfugier, et rien n'empêchait plus le léopard de la poursuivre. Dans son ardeur, il n'avait pas remarqué l'approche des deux chasseurs. Cependant, lorsqu'ils furent à une trentaine de pas, il les aperçut et les regarda avec des yeux flamboyants, comme si rien ne pouvait l'empêcher de changer ses projets.

« Ménagez votre feu, Hendrick! s'écria Willem en épaulant son rifle, nous pouvous en avoir besoin. »

Le léopard répondit à la détonation en tressautant. Il tomba de l'arbre comme s'il eût été tué au vol. Willem le prit par ses jambes de derrière et le traîna ainsi vers le camp.

A leur grande surprise, ils trouvèrent tout dans un terrible émoi. Les chevaux, les bestiaux et les hommes couraient dans toutes les directions. Qu'arrivait-il? La réponse à cette question leur fut donnée par une grande forme sombre qui leur apparut dans le feuillage et qu'ils reconnurent pour être celle d'un rhinocéros de la plus grande espèce. Il semblait se consulter comme s'il eût été indécis sur le choix de sa victime.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que bêtes et gens eussent pris la fuite : un rhinocéros noir est capable de charger, sans hésitation, tout un régiment de cavalerie.

L'une des jeunes girafes avait été trop bien attachée pour qu'elle se mît en liberté dans le sauve qui peut général. Elle se débattait dans ses liens. A son côté était le bœuf que le borelé avait frappé dans sa première et impétueuse attaque.

La seconde girafe fuyait sur la plaine, et elle semblait inspirée non pas tant par la crainte du rhinocéros que par le vif amour de la liberté.

Le borelé, cherchant une autre victime, avisa un des chevaux de bât, et chargea droit sur lui.

Pendant ce temps, Willem et Hendrick se hâtèrent vers le camp, où ils furent rejoints par les deux Makololos.

La girafe, dans ses efforts, s'était jetée par terre, et se trouvait engagée dans ses liens de telle sorte qu'elle était en danger d'être étranglée. Ce qui augmentait encore le danger, c'est que la vache, atteinte par le borelé, se trouvait emmêlée dans les mêmes attaches et serrée violemment contre la girafe.

Le premier soin des chasseurs fut donc de délivrer celle-ci, ce qui pouvait s'accomplir immédiatement en coupant ses liens; mais alors on s'exposait à la voir suivre l'exemple de sa compagne et prendre avantage de la liberté qui lui serait rendue.

Comme la vache avait été sérieusement blessée, elle reçut de Hendrick son coup de grâce. La girafe fut dégagée et réintégrée dans ses liens primitifs. Vers ce temps, les autres chasseurs avaient rattrapé les animaux fugitifs. Mais le caméléopard, plus en avant que les autres, avait continué sa course si

rapidement qu'il était entré dans le bois que Hendrick et Willem venaient de quitter, et il y avait dix chances contre une pour qu'on ne le revît jamais.

On ne perdit pas un moment. Accompagné de Hendrick, de Congo et du chien Spoor'em, Willem se mit en route pour la forêt. Ce dernier était au comble du chagrin. La réalisation de ses plus chères espérances était compromise, perdue pour toujours peut-être! Une girafe ne signifiait rien pour lui; il lui en fallait deux. D'ailleurs celle qui restait en sa possession lui semblait endommagée. Il lui avait paru qu'elle ne pouvait se remettre sur ses pieds. Plus que jamais le but de l'expédition paraissait remis en doute.

CHAPITRE XII

LE BIEN PERDU RETROUVÉ

La forêt que Willem craignait de trouver de plusieurs milles d'étendue, se trouva n'être qu'une médiocre touffe d'arbres, bientôt traversée, et après laquelle se présentait une plaine ouverte. Mais aucune trace du caméléopard n'était visible.

L'embarras de Willem était extrême. D'abord il avait craint que la girafe ne fût perdue dans une forêt épaisse où il lui serait impossible de galoper après elle. Maintenant, en contemplant la vaste plaine devant lui, il tremblait que la course de l'animal se continuant pendant des milles, il ne lui fût impossible de le rattraper, et il regrettait d'être sorti du bois.

Les traces du fugitif pouvaient être difficilement suivies; plus on perdait de temps à les chercher, plus la course se trouvait ralentie.

Tout ceci fut facilement compris par les aventuriers.

« Inutile d'aller plus loin, dit Hendrick; nous

avons perdu la bête sans espoir de la reprendre. Nous ferons aussi bien de retourner au camp.

— Pas du tout, répondit Willem : la girafe est mienne et je ne l'abandonnerai pas si facilement. Je la suivrai tant que j'aurai la force de me tenir sur mon cheval : il faudra bien qu'elle s'arrête à un moment ou à l'autre, et alors j'en ferai mon profit. »

Le soleil avait alors traversé le méridien et commençait à descendre à l'horizon.

Ils étaient partis du camp sans déjeuner, et sans emporter de nourriture. Affamés par le jeune, altérés par une longue course, ils continuèrent leur chemin peu gaiement.

« Willem! s'écria enfin Hendrick en arrêtant soudain son cheval, cette chasse est absurde. Nous nous sommes déjà trop éloignés; nous ne pourrons revenir au camp avant la tombée de la nuit, et je commence, pour ma part, à retourner dès ce moment sur mes pas.

— Très-bien, dit Willem : je ne puis vous blâmer. Vous êtes libre d'agir comme vous voudrez; mais je continuerai, moi. Vous et Congo vous ferez mieux, en effet, de retourner : je n'ai pas à demander aux autres d'être aussi fous que moi. Laissez-moi le chien, et je suivrai la piste sans votre aide...

— Non! non, baas Willem! s'écria le Cafre. Je vais avec vous, et Spoor'em aussi.

— Voilà qui va bien, murmura le jeune cornette; mais il faut en prendre mon parti. Oui, Willem est imprudent, malgré cela je ne dois pas l'aban-

donner. Ce pauvre Cafre me donne une leçon d'amitié. »

Éperonnant son cheval, Hendrick eut bientôt rejoint son compagnon.

Willem savait parfaitement qu'il agissait en dehors de toutes les lois du bon sens, mais tous les arguments employés par son camarade, pour l'engager à revenir sur leurs pas, furent inutiles. Ils se trouvaient maintenant à une journée du camp, et ne devaient point songer à y rentrer pour la nuit.

Ils galopaient en silence.

Tout à coup ils aperçurent un bouquet d'arbres sur la plaine. C'étaient des saules : ce qui indiquait le voisinage de l'eau. De ce côté, les traces semblaient aller en ligne droite. Les chevaux furent lancés vers ce bois; et une fois arrivés là, au centre, les chasseurs aperçurent un étang et un animal qui leur arracha une exclamation de joie : c'était le caméléopard! Une seconde surprise les attendait : il était encore captif. Les liens restés autour de son cou s'étaient enchevêtrés dans les buissons, et il se trouvait solidement arrêté; il était d'ailleurs parfaitement intact.

« Maintenant, Hendrick, s'écria Willem, ne vaut-il pas mieux avoir sauvé cette pauvre créature d'une horrible mort, au lieu de perdre le prix de tant d'efforts pour nous épargner un peu de peine et de persévérance?

— Certainement, répondit Hendrick : beaucoup de bien résulte souvent de ce qui, en fait, paraît absurde. »

Congo ne paraissait pas le moins du monde surpris de la bonne fortune de son maître, sans doute par cette raison qu'il avait une confiance absolue en sa sagesse.

Ils allumèrent un grand feu et ils bivouaquèrent pendant la nuit.

Le retour au camp fut pénible, mais accompli dans des pensées plus agréables que celles avec lesquelles ils s'en étaient éloignés.

CHAPITRE XIII

AVEC LES HOTTENTOTS

De retour au camp, Willem et Hendrick furent reçus par leurs compagnons, qui les attendaient impatiemment. Hans et Arend avaient tué le borelé, cause de la dispersion du troupeau qui était retrouvé. Ils se remirent tous en marche pour Graaff-Reinet.

En traversant le pays des Hottentots, ils virent de grandes plaines dont le gazon avait été récemment brûlé. Pas un brin d'herbe à brouter pour les bêtes.

Dans les débris laissés par le feu, ils remarquèrent fréquemment les restes de serpents et autres reptiles. Quant à eux, ils eurent grandement à souffrir de la faim et de la soif. Mais Willem semblait insensible à tous les maux. Toutes ses pensées, ses soins, ses craintes appartenaient aux girafes. La dernière partie de leur voyage s'effectua à travers une partie du sud de l'Afrique, plus à l'ouest que celle qu'ils avaient précédemment visitée, et qui leur était entièrement inconnue.

Une après-midi ils eurent un exemple des mœurs des habitants de ces contrées.

Sous quelques arbres rabougris ils trouvèrent un homme âgé et un enfant d'à peine dix-huit mois.

L'homme, de soixante-dix ans environ, était complétement aveugle, et à ses côtés se trouvait une calebasse vide. Swartboy apprit que, privé de soutien par la mort de son fils aîné, ses compatriotes l'avaient conduit là, aussi loin que possible, pour le laisser mourir.

Sachant qu'un kraal d'Hottentots ne pouvait pas se trouver à plus de quelques milles, et ne voulant point abandonner deux êtres humains à un sort aussi cruel, nos voyageurs résolurent de les ramener à leurs compatriotes; mais le vieillard montra un grand éloignement pour cette proposition. Il semblait croire qu'en mourant, lui, inutile ainsi que son enfant, il obéissait à ses devoirs envers ses frères du kraal.

Ce fut tard, vers le soir, que les chasseurs arrivèrent au kraal avec leurs deux protégés, qu'ils avaient résolu de sauver quand même. Mais personne n'y connaissait le vieillard et l'enfant.

« Nous pourrions parcourir tous les villages des environs sans trouver une seule créature pour accepter, comme étant des leurs, ces pauvres malheureux. Ils sont nôtres; maintenant c'est à nous de veiller sur eux d'une façon ou d'une autre.

— Mais comment cela? repartit Arend. Il est bien certain qu'ils sont maintenant dans leur propre tribu. »

Un second effort fut fait pour persuader les naturels de revenir sur leur mensonge et de faire en même temps acte d'humanité.

Les chasseurs se trouvaient sur un territoire appartenant à une colonie du gouvernement; et les voyageurs ayant menacé les naturels de la justice anglaise, s'ils ne reprenaient point leurs compatriotes, partirent après avoir dit qu'ils s'informeraient de la façon dont ils se seraient conduits envers eux.

CHAPITRE XIV

LE FEU DU HOLLANDAIS

Quelques journées de plus de marche les amenèrent dans une région habitée par plusieurs boers hollandais.

Pour la première fois, depuis des mois, ils se trouvaient au milieu de terres cultivées par le travail des blancs, et ils pouvaient manger du pain.

Un soir, comme ils se préparaient à camper pres de l'habitation d'un boer, ils furent invités par celui-ci à faire leur demeure de sa maison pendant la nuit.

Une lourde et froide pluie avait tombé tout le jour et menaçait de continuer encore pendant l'obscurité.

Les chevaux et le bétail furent conduits sous de larges abris, les jeunes girafes remisées à part. Congo, Swartboy et les Makalolos se logèrent dans une hutte voisine, avec quelques Hottentots, serviteurs du baas boer.

Leur hôte était un joyeux compagnon, trop heureux des circonstances qui lui amenaient de la so-

ciété. Son tabac était de la meilleure qualité, et son eau-de-vie parfaite et en abondance.

D'après son rapport, lui-même avait été grand chasseur dans sa jeunesse, et maintenant il aimait à causer de ses aventures passées et de celles des autres.

La seule faute qu'il trouvait à reprocher à nos chasseurs, c'est qu'ils usaient trop modérément de son eau-de-vie et de son vin; il les accusait de ne pas lui rendre raison, et ainsi, de faire peu d'honneur à son hospitalité.

Les jeunes chasseurs pensèrent que l'humeur hospitalière du boer était poussée un peu loin, sinon même gênante et tyrannique, mais ils avaient souvent remarqué cet excès chez les propriétaires. Malgré les fatigues de toutes sortes endurées par Willem et ses compagnons, ils n'avaient jamais fait que très-modérément usage de liqueurs, et toutes les insistances du Hollandais ne purent les porter à se départir de leur sobriété habituelle.

A la sollicitation de leur hôte, ils ne se retirèrent que fort tard, après avoir trouvé tout excellent, excepté plusieurs des histoires du boer. Ils découvrirent aussi avec peu de plaisir que ses deux frères et le frère de sa femme avaient quitté le nord sept mois auparavant, pour une excursion de chasse ayant pour but de ramener deux jeunes girafes, pour lesquelles on offrait cinq cents livres sterling de récompense.

Ils visitaient maintenant la tribu des Backwains, et avaient emmené avec eux un serviteur né dans

cette même tribu. A chaque instant, on attendait leur retour, bien que depuis leur départ ils n'eussent point donné de leurs nouvelles.

Il était naturel que le boer préférât le succès de ses parents à celui d'étrangers, et il exprima franchement ses regrets de la réussite de ceux-ci.

Ce ne fut que lorsqu'une vieille pendule eut sonné deux heures, que les jeunes gens furent laissés libres de se retirer.

On les conduisit dans une grande chambre où un bon lit avait été préparé pour chacun d'eux.

Leurs maux touchaient à leur fin; ils dormaient sous un toit, ils retrouvaient la civilisation.

CHAPITRE XV

ÉGARÉS OU VOLÉS

Ce ne fut que vers dix heures, le lendemain matin, que Hans s'éveilla ainsi que ses compagnons.

« Nous pouvons être honteux de nous, s'écria Willem en s'habillant à la hâte, nous avons bu et fumé beaucoup trop, et dormi aussi au delà des heures raisonnables.

— Non, dit Hans, qui voulait toujours se montrer le philosophe de la compagnie, nous devons plutôt nous enorgueillir qu'une si petite quantité d'excitants ait produit sur nous cet effet. Cela prouve que nous n'avons pas l'habitude d'en abuser. »

Les voyageurs se trouvèrent bientôt en présence de leur hôte et de leur hôtesse, empressés de leur faire les honneurs d'un déjeuner devant lequel tous s'assirent excepté Willem, impatient de voir ses animaux. Il sortit donc dans ce but.

En entrant dans la hutte où il avait laissé ses noirs compagnons, il eut devant lui toutes les conséquences fâcheuses de l'intempérance.

Les quatre Makalolos roulés par terre, paraissaient dans les convulsions de la mort.

Swartboy et Congo, plus accoutumés aux boissons fortes, témoignaient seulement par leur respiration oppressée, qu'ils essayaient de surmonter les effets de leur débauche de la nuit.

Ils furent vivement rappelés à la réalité par le poignet de Willem, qui n'eut cependant aucune influence sur les quatre Makalolos.

Le Cafre sauta sur ses pieds; lui et son maître jugèrent que tous efforts seraient vains pour tirer les Makalolos de leur ivresse et leur faire recommencer le voyage avant plusieurs heures.

Mais Willem fut terriblement alarmé lorsqu'il vit revenir Congo du hangar sous lequel on avait mis les girafes. Les yeux lui sortaient littéralement de la tête!

Un regard suffit au chasseur.

Les caméléopards n'étaient plus là!

Le bushman et le Cafre avaient promis de veiller sur les animaux tour à tour, et tous les deux avaient négligé leurs devoirs en s'enivrant.

Willem n'articula pas un mot de reproche; trop de pensées et de sentiments divers se pressaient en lui. En même temps, il conçut le faible espoir que les girafes avaient été emmenées par les serviteurs du boer, peut-être vers un abri plus sûr. Supposition qui fut assombrie par la crainte que les précieux animaux eussent été volés ou mis en liberté pour n'être jamais retrouvés.

Willem eut assez de bon sens pour ne blâmer que

lui-même : il avait été aussi négligent que les deux serviteurs répréhensibles; il ne devait pas laisser aux autres le soin de veiller sur ce qu'il prisait si hautement.

Pourquoi avoir abandonné une surveillance si sévère jusqu'alors et qui ne demandait plus que quelques jours de persévérance?

Cinq minutes de recherches dans les huttes et les hangars avoisinants lui apprirent que les girafes étaient parties. Il laissa Swartboy et Congo pour prendre toutes les informations possibles sur la manière dont les animaux avaient disparu, et alla communiquer la mauvaise nouvelle à ses compagnons. Comme on le pense, elle ôta tout appétit à ceux qui venaient de s'asseoir si gaiement devant la table du déjeuner.

L'hospitalier boer exprima une vive sympathie pour le malheur arrivé à ses hôtes, et s'offrit de passer un mois s'il le fallait à rechercher avec eux le bien perdu.

« Tout cela vient, dit-il, de ce que les gens ont trop bu; aussi, c'est fini, dit-il, ils n'auront plus ni eau-de-vie ni tabac. »

Une des girafes avait été attachée à un poteau soutenant la tente sous laquelle elles avaient été enfermées.

Le pilier avait été enlevé avec deux autres, et tous les trois couchés par terre avaient ouvert une brèche suffisante pour permettre aux girafes de s'enfuir. Jamais cependant elles n'avaient fait aucune tentative pour reprendre leur liberté, et il fal-

lait qu'il y eût eu un plan prémédité entre elles pour en arriver là.

Il s'agissait cependant de les retrouver. Congo s'en occupait. Néanmoins la pluie, en tombant toute la nuit, avait détrempé la terre et rendu toute piste difficile, même pour Spoor'em.

Dans une enceinte contiguë à la demeure du boer, plus de cinq cents bestiaux avaient été parqués pour la nuit. Dès le matin on les avait menés paître, et, en conséquence, la terre était toute couverte des marques de leurs pas.

Une heure entière fut passée à chercher une piste qui pût être attribuée aux girafes, mais on ne reconnut que les empreintes de la veille.

« Hendrick, s'écria Willem désespéré, que faire? Ces girafes sont quelque part par ici, et il nous faut les retrouver.

— Elles peuvent être d'un côté aussi bien que d'un autre, répondit celui-ci. Supposez que nous cherchions dans la direction de Graaff-Reinet? »

Cette remarque accrut encore le chagrin de Willem, elle montrait le peu de bonne volonté de ses compagnons pour consentir à aucun délai.

Le boer offrit hommes et chevaux, si les chasseurs pouvaient seulement s'assurer d'une direction pour poursuivre les fugitifs.

Hans émit alors un avis qui fut adopté comme le plus raisonnable.

« Nos captives ont agi avec un instinct très-sagace en choisissant une si bonne occasion pour reprendre leur liberté, et, sans aucun doute, elles

n'auront pas été intelligentes à demi et seront retournées vers leur pays natal.

— Mes garçons, fit le boer, il est probable, dans ce cas, qu'elles ne vous auront pas attendu et qu'elles sont trop loin à l'heure qu'il est pour que vous puissiez les rejoindre. »

Hendrick et Arend exprimèrent la même opinion.

« Pensez-vous, Congo, que nous ferions bien de suivre la piste faite en venant ici ? »

Le Cafre secoua la tête.

« Mais réponds-moi donc ! s'écria Willem impatienté. Hans ! restez ici pour veiller à nos bagages, et que tous ceux qui ont bonne volonté me suivent. On est libre de rester ou de venir, mais je monte immédiatement en selle. »

CHAPITRE XVI

LE DERNIER D'UNE FAMILLE

Hendrick et Arend furent les seuls à imiter Willem.

Le boer, après avoir tant promis, se montrait si lent dans ses préparatifs que nos trois chasseurs s'éloignèrent sans attendre.

A la surprise de tous, Congo était resté au lieu d'accompagner Groot Willem, comme c'était sa coutume invariable.

« Dès que nous nous trouverons à un mille ou deux de la maison, dit Hendrick, nous découvrirons probablement la piste; maintenant il est inutile d'examiner la terre sur laquelle tant de bestiaux ont passé. Cependant, supposons que nous soyons dans la bonne voie, que ferons-nous alors, Willem?

— Eh bien! nous la suivrons jusqu'à ce que nous ayons revu les girafes, répondit Willem. Elles sont apprivoisées maintenant, ce qui me laisse beaucoup d'espoir; nous les trouverons si nous per-

sévérons, et, une fois retrouvées, elles ne nous échapperont point. »

La tranquille conduite des girafes depuis trois semaines donnait raison à Willem.

Cependant plusieurs milles furent traversés sans amener le résultat espéré. La pluie avait tout effacé.

Après une longue consultation, les trois chasseurs résolurent de galoper en rond, formant un cercle dont la demeure du boer serait le centre.

Le pays où ils se trouvaient présentait un maigre pâturage. Un troupeau de chevaux et de bétail avait brouté là, et au milieu de leurs empreintes, parfois, il semblait qu'il y eût les marques du pied de la girafe. Enfin, au bout de deux heures, une piste fut reconnue comme étant certainement celle d'un caméléopard; elle était toute fraîche, et Willem ne se sentit pas de joie.

Il arrive souvent que sous le coup de l'émotion causée par une bonne fortune inespérée, on cesse d'agir avec bon sens.

C'est ce que pensa Hendrick en appelant l'attention de Willem sur ce fait, qu'ils étaient partis avec l'intention de trouver la piste, mais non de la suivre, que leur poursuite serait folle sans l'aide de Congo et de Spoor'em, et qu'il leur fallait tout au moins s'approvisionner de nourriture et d'autres articles nécessaires à un voyage de deux ou trois jours.

Calculant que pendant qu'ils retourneraient à la maison et en reviendraient, les girafes pouvaient franchir une distance de dix ou quinze milles, Wil-

lem ne voulut point s'arrêter aux observations d'Hendrick et poussa en avant.

Ses deux compagnons ne purent faire autrement que de le suivre. Arend remarqua au bout de quelque temps que les empreintes étaient trop larges pour avoir été faites par de jeunes girafes, et, en tout cas, il semblait qu'il n'y eût que celles d'une seule bête.

« Peu importe, fit Willem, nous n'avons pas le temps de chercher les autres. Nous les trouverons probablement ensemble. »

Malgré ce que disait Willem, ses compagnons restaient convaincus qu'ils suivaient la piste d'une seule girafe. Ils exprimèrent encore leur opinion à ce sujet.

« Absurdité! s'écria Willem; il n'y a pas eu de girafe dans ce pays depuis dix ans, à l'exception de celles que nous y avons amenées nous-mêmes. »

Avant qu'ils eussent fait un autre mille, le long corps et la tête élevée d'une girafe apparurent à leurs yeux. Ils donnèrent immédiatement de l'éperon à leurs chevaux. La chasse se poursuivit environ dix minutes, puis la distance diminua entre les chasseurs et l'animal fatigué, qui, en atteignant une partie de terrain marécageux, tomba sur lui-même dans la boue.

En arrivant devant la girafe, les aventuriers ne furent étonnés que d'une chose, c'est qu'elle eût pu aller aussi loin. C'était un vieux mâle auquel il ne restait que la peau et les os. Sur son dos, et en d'autres parties de son corps, on voyait de grands trous,

cicatrices de blessures qui devaient dater de plusieurs années.

Groot Willem, qui avait eu un moment d'exaltation causé par l'espoir de ressaisir ses girafes, montrait un vif découragement.

Il éperonna son cheval et reprit le chemin de la maison du boer, car la nuit commençait à tomber.

CHAPITRE XVII

NOUVELLES DES BÊTES PERDUES

Les chasseurs s'aperçurent qu'ils ne pourraient gagner la maison de leur hôte pour la nuit, et ne voyant plus leur chemin dans les ténèbres, ils descendirent et mirent leurs chevaux en liberté, déterminés à attendre le lendemain dans ce campement.

Au matin, dès l'aurore, ils se remirent en route et continuèrent vers le kraal du boer.

Quand ils furent à environ cinq milles, ils rencontrèrent deux singuliers cavaliers venant d'une direction opposée.

« Bonjour, gentlemen! dit l'un des nouveaux venus en s'approchant. Je suis content de vous rencontrer; n'avez-vous point vu de chevaux?

— Quels chevaux? demanda Willem.

— Trois chevaux et deux juments sans selles ni brides, un cheval rouge avec un œil et une tache sur la jambe gauche de derrière; une des juments a une étoile sur le front.

— Non, répliqua Hendrick; nous sommes dehors depuis ce matin, et nous n'avons pas vu de chevaux.

— Alors, inutile que nous cherchions du côté d'où vous venez. »

Hendrick leur donna brièvement l'explication de leurs recherches depuis vingt-quatre heures, et leur dit le but de ces recherches.

« Oh! mais peut-être pouvons-nous vous aider, alors, dans votre embarras. Sans doute vous avez été les hôtes du kraal de meinherr von Ormon? Hier matin, quand nous cherchions nos chevaux à environ dix milles au sud de cet endroit, nous rencontrâmes deux girafes, les premières que j'aie vues de ma vie. Nous étions mal montés, et point préparés pour une chasse, autrement nous nous serions mis après elles.

— Dix milles au sud du kraal! et nous cherchons maintenant à vingt-cinq milles au nord! Et que faisaient les girafes?

— Elles trottaient vers le sud d'une allure assez douce. »

Nos aventuriers se hâtèrent de dire adieu aux étrangers afin de continuer leur route.

En arrivant au kraal, la première personne qu'ils rencontrèrent fut le boer.

« Je vois que vous revenez bredouilles, mes garçons, leur dit-il, j'en étais sûr; les caméléopards doivent être trop loin pour que vous puissiez les rattraper.

— Oui, trop loin au sud, répondit Willem, et

nous allons immédiatement de ce côté. Où sont nos compagnons?

— Partis depuis hier matin pour l'endroit où paît le bétail, au sud; ils vous attendent.

— Alors, cela va bien! dit Willem. Mais je pense qu'il serait prudent de prendre un morceau avant de nous remettre en marche, meinherr von Ormon.

— Avec plaisir, mes garçons; mais qui vous a dit mon nom?

— Deux gentlemen que nous avons rencontrés à la recherche de chevaux égarés.

— Ah! ce doit être mon voisin Cloots, qui demeure à quinze milles à l'est d'ici. Ils disent alors qu'ils ont vu vos bêtes?

— Oui, hier, à dix milles au sud de cette maison.

— Peut-être qu'elles vont toutes seules à Graaff-Reinet, pour vous faire le plaisir de vous y devancer!... Ah! ah! ah! » fit le boer au comble de l'hilarité.

Et, alors, il conduisit ses hôtes vers sa demeure. En passant près d'une hutte, les chasseurs furent surpris de voir Congo paraître et disparaître soudain autour de la baraque.

Cette rencontre inattendue du Cafre était un vrai mystère.

« Ho! Congo! cria Willem. Pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres? Comment êtes-vous resté ici? »

Mais le Cafre ne daigna pas répondre.

Le boer expliqua alors que le Cafre avait manifesté le désir d'être employé chez lui, et avait déclaré qu'il ne voulait pas continuer à habiter chez ses anciens

maîtres, dont il avait reçu trop de mauvais traitements à la suite de la disparition des girafes; le boer ajouta qu'il jurait n'avoir rien fait pour influencer le noir dans sa décision.

« Il y a quelque erreur, repartit Willem; je lui ai parlé durement quelquefois, il est vrai, mais je ne pensais pas l'avoir peiné à ce point, je n'en ai pas eu l'intention. Je ne le savais pas aussi susceptible, et je suis prêt à lui témoigner mes regrets. »

Meinherr von Ormon s'arrêta devant la hutte et ordonna au Cafre de se présenter.

Quand Congo se rendit à cet appel, Willem lui dit qu'il était fâché de l'avoir chagriné, et le pria comme l'eût fait un ami d'oublier la dureté de son langage, et de revenir avec eux à Graaff-Reinet

Durant ce colloque, les yeux du boer ne perdaient pas de vue le maître et le serviteur, et ils brillèrent de satisfaction lorsque le Cafre eut déclaré qu'il préférait rester avec son nouveau maître, et qu'il demandait seulement quelque rémunération pour ses services passés.

Willem, après avoir parlé à Congo en ami, et tenté vainement une réconciliation, s'éloigna avec mépris devant l'ingratitude de son ancien serviteur, et il entra dans la maison avec Hendrick et Arend.

Le boer offrit aux jeunes gens une terrine de bœuf bouilli froid, un pain de blé noir, une bouteille de vin du Cap, et sortit.

Il se rendit immédiatement vers l'une des baraques et s'approcha d'un Hottentot en train de seller un cheval.

« Vite! vite! lui dit-il, mon garçon, monte en selle et cours du côté du nord jusqu'à ce que tu aies rencontré Shames. Dis-lui de ne pas s'approcher à plus d'un demi-mille de la maison avant une heure. Dépêche-toi! »

L'homme obéit.

Ayant satisfait leur appétit et remercié leur hôte et sa corpulente moitié pour leur hospitalité, nos aventuriers se mirent en route, se dirigeant vers le sud, impatients de rejoindre Hans et de continuer leurs recherches.

CHAPITRE XVIII

POURQUOI CONGO DEVINT TRAITRE

Dans le désir de ne point abuser de l'hospitalité de von Ormon, Hans avait quitté sa maison avec l'intention de camper quelque part, près de là, et d'y attendre ses compagnons. Il alla prévenir les Makalolos, qui souffraient encore des effets de leur ivresse de la veille, et qu'il trouva pleins de repentir et de bonnes résolutions pour l'avenir.

Ayant été informés de la perte des girafes, leur remords fut grand. Ils s'arrachaient la couverture crépue de leurs crânes en répétant : « Kombi ! Kombi ! »

Hans savait que c'était un poison très-violent. Les quatre sauvages, prenant pour eux-mêmes tout le blâme de la disparition des girafes, semblaient reconnaissants de ce qu'on les laissât vivre après leur faute.

Dès que les bestiaux et les chevaux eurent été harnachés pour le départ, Congo exprima publiquement sa résolution de rester.

« Qu'est-ce qu'il y a, Congo ? demanda Hans.

Êtes-vous fâché de ce que votre maître vous a dit? Il faut oublier cela. Que voulez-vous faire?

— Ne sais, ne sais, baas Willem. » Ce fut l'invariable réponse.

Hans, accompagné de Swartboy et des Makalolos, partit chassant le bétail devant lui.

Il prit sa diretion vers le sud, les pâturages paraissant meilleurs de ce côté.

A environ trois milles du kraal, ils se trouvèrent devant un bouquet d'arbres à travers lequel courait un ruisseau; ce fut là qu'on jugea convenable d'établir le camp pour attendre le retour de Willem et de Hendrick.

La nuit se passa sans accident. Au jour on entendit l'aboiement familier d'un chien, et Congo se présenta.

« Ah! vous vous ravisez, Congo, dit Hans, heureux de revoir l'honnête face du Cafre.

— Oui, me voici, mais pas pour rester, répondit Congo.

— Et qu'est-ce qui vous amène, alors?

— Je voulais voir baas Willem, mais il n'est pas ici. Dites-lui, quand il reviendra, d'attendre Congo, d'attendre Congo trois jours, quatre jours, toujours, jusqu'à ce que Congo revienne.

— Mais Willem se rendra à la maison du boer avant de venir ici, vous le savez bien vous-même.

— Mais il pourrait ne pas m'y trouver; je pourrais avoir mené paître le troupeau du boer, qui est mon maître maintenant. Dites à baas Willem d'attendre Congo!

— Certainement je ferai la commission, mais vous me cachez quelque chose... Pourquoi voulez-vous revoir votre ancien maître, s'il vous a offensé?

— Ne sais! répondit Congo; ce stupide Congo ne sait rien.

— Il y a une chose que je sais pour lui, s'écria Swartboy, c'est qu'il n'a jamais mieux dit la vérité! »

Le Cafre répondit par une grimace fort réussie.

Le soleil était monté au méridien quand Willem et ses compagnons se montrèrent ne ramenant rien.

« Vous avez échoué? leur dit Hans en les voyant. Enfin, il nous reste toujours une consolation, c'est de rentrer sains et saufs chez nous.

— Nous espérons encore retrouver les girafes, repartit Willem. On les a vues hier matin à environ sept milles vers le sud. Elles sont entre nous et notre patrie; ainsi nous perdons notre titre de chasseurs si nous ne les retrouvons pas. »

Swartboy et les Makalolos furent chargés de tout préparer pour un départ immédiat.

« Congo et Spoor'em nous manqueront, remarqua Willem.

— Ah! s'écria Hans, j'allais oublier de vous faire une commission, bien recommandée, cependant. Et il raconta la venue du Cafre, le matin.

— Heureusement il n'y a aucun besoin d'écouter sa prière, repartit Willem; j'ai vu tout à l'heure l'ingrat.

— Vraiment! Et que voulait-il?

— Seulement me sommer de lui payer les gages

dus pour son année de service. Je n'ai jamais été aussi déçu de ma vie. Jamais je n'aurais cru Congo traître et ingrat. »

Cette conversation fut interrompue par les soins à donner au départ.

CHAPITRE XIX

UNE LUMIÈRE DANS LES TÉNÈBRES

Une demi-heure après les chasseurs avaient levé leur camp.

« Je suis triste de laisser Congo derrière moi, dit Willem en partant, non que je ne me soucie plus d'un ingrat que d'une paille, mais sans lui, il nous sera difficile de retrouver la piste des girafes.

— Je pense, repartit son frère, qu'il nous faut renoncer à cet espoir.

— Je me consolerais plus facilement, répondit Willem, si j'étais sûr que personne autre ne réussira là où nous avons échoué. Mais je me souviens de ce frère dont nous a parlé le boer, à la recherche comme nous de caméléopards pour le consul hollandais. »

A ces paroles, Swartboy manifesta une agitation extraordinaire; enfin il s'approcha de Willem.

« Qu'est-ce que vous venez de dire, baas, au sujet du frère de ce Hollandais?

— Eh bien, je pense que, puisqu'il est parti pour

une expédition semblable à la nôtre, il pourrait bien avoir la gloire de réussir et gagner la récompense offerte.

— Mais, est-ce qu'il s'est dirigé au nord, comme nous?

— Oui, à ce que disait le boer.

— Et combien y a-t-il de temps?

— Sept mois environ.

— Maître, reprit Swartboy, je pense que nous ferons bien de retourner en arrière et d'attendre Congo. Lui n'est pas fou, mais c'est Swartboy qui l'a été!

— Et qu'est-ce que cela a de commun avec notre halte?

— Maître, si le frère du boer est revenu du nord sans girafes, il pourrait bien se faire qu'il en eût maintenant! »

Une lumière se fit soudain dans l'esprit de Hans, et la mystérieuse conduite de Congo lui fut expliquée.

Le bushman, dont on suivit le conseil en s'arrêtant immédiatement, raconta que dans la hutte où lui, Congo et les Makalolos avaient été si bien régalés, ils avaient vu un Hottentot, récemment arrivé d'un voyage au nord. C'était ce que l'homme lui-même avait raconté, sous l'influence de quelques libations partagées avec eux.

Pendant la soirée, le Hottentot avait été appelé au dehors de la hutte et n'y était pas rentré.

Swartboy pensait que ce Hottentot devait faire partie de la suite du frère du boer, revenu sans succès

de son entreprise, et possesseur maintenant des deux girafes volées.

Congo avait deviné tout cela, et pour cette raison il était resté en arrière afin d'épier les voleurs : sa rudesse envers son maître, sa désertion, n'étaient qu'une ruse.

La sagesse de ces conjectures de Swartboy ne parut pas douteuse aux chasseurs.

« J'ai idée, reprit Willem, que la rencontre des prétendus chercheurs des chevaux égarés était une comédie jouée pour nous donner de fausses indications! C'étaient les propres frères du boer, ceux mêmes qui nous ont volés! Que nous avons été simples!

— Nous avons été dupes! Cette hospitalité prodigue et exagérée aurait dû nous éclairer! »

Groot Willem monta en selle sur ces paroles et se dirigea vers le kraal du boer.

Celui-ci le rencontra à la porte de son domaine, et parut désagréablement surpris du retour de son hôte.

« Je suis revenu pour avoir un instant de conversation avec mon ancien serviteur, dit Willem. Il a été à mon service si longtemps que je ne puis me décider à le laisser derrière moi pour des raisons aussi légères que celles qui nous séparent.

— Très-bien, répondit von Ormon. Vous le verrez quand il vous plaira, après qu'il sera de retour, car il est allé faire paître le troupeau; vous pourrez même l'emmener avec vous, je ne m'y oppose pas.

Le soleil commençait à descendre, et Willem sortit de la maison, sachant que l'heure du retour du Cafre approchait. En effet, il le vit bientôt apparaître à la tête d'un troupeau assez considérable, que surveillaient en outre plusieurs Hottentots.

Congo paraissait tout occupé de ses bêtes, et son ancien maître n'obtint pas un regard de lui.

« Allons, c'est trop vrai, se dit Willem, Congo m'a bien réellement abandonné. »

Mais à un moment où l'attention des Hottentots était occupée d'un autre côté, le Cafre glissa à voix basse ces mots à son maître : « Attendez-moi, je serai au camp demain matin. »

Ces paroles remplirent Willem de joie et d'espérance.

CHAPITRE XX

LE CAFRE EN DÉCOUVRE TROP LONG

Quand Congo s'était aperçu que les girafes manquaient, il s'était cru plus à blâmer qu'aucun autre. Ses regrets et les reproches de sa conscience lui avaient inspiré le désir de retrouver à tout prix les animaux perdus.

En examinant la palissade à travers laquelle on avait supposé qu'ils s'étaient échappés, il douta que la brèche fût réellement leur ouvrage.

Pour briser les poteaux avec le poids de leur corps, ils auraient fait un bruit qu'il eût certainement entendu, n'étant qu'à dix yards d'eux.

Il garda en lui-même ses soupçons, éveillés encore par d'autres circonstances :

D'abord le Hottentot, qui, en s'abandonnant à la boisson, avait déclaré venir du nord où il avait vu chasser la girafe;

Puis l'apparition d'un homme blanc parlant l'anglais avec un accent hollandais prononcé;

Enfin, des chevaux sellés et partis au point du jour.

Il avait donc pris un prétexte pour rester dans la maison, et s'était mis à épier les moindres faits.

Ayant vu le lendemain deux hommes partir du kraal, habillés comme pour une expédition, il résolut de les suivre. Au point du jour, il se glissa hors du hangar où il avait couché et marcha sur leur piste, accompagné de Spoor'em.

Une traite de dix milles l'amena devant une chaîne de collines arides, séparées les unes des autres par des gorges profondes. En montant au sommet de l'une d'elles, il aperçut une petite colonne de fumée, s'élevant d'une ravine au-dessous.

Jetant par terre son chapeau, il commanda à Spoor'em de bien faire attention, et se traînant un peu plus loin, il put voir à son aise d'où provenait cette fumée. C'était un feu allumé pour un bivouac de chasseurs. Mais à en juger par deux animaux attachés aux arbres, Congo ne put douter que les chasseurs ne fussent des voleurs. Les deux jeunes girafes étaient là. Un seul homme les gardait, mais ce n'était point un de ceux qu'il avait vus la veille chez von Ormon.

Après avoir bien pris la topographie de l'endroit, Congo pensa au départ.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il fut surpris par la détonation d'un fusil, et une plainte s'éleva au milieu du silence de la nature : le pauvre Spoor'em avait été blessé.

Au même instant, il vit deux cavaliers s'élancer hors des buissons qui bordaient le front de la montagne.

Un regard lui fit reconnaitre les hommes dont il avait cherché la piste.

Il essaya de se dérober à leur vue, mais inutilement, en se couchant dans les broussailles, derrière des buissons; le rapide galop des chevaux lui apprit que ses efforts seraient vains, qu'il était découvert.

Bien que très-prompt à la course, il ne pouvait lutter avec des chevaux; il essaya cependant, et avec quelque succès, à la descente de la colline; mais une fois sur un terrain uni, il perdit ses avantages, et la chasse fut terminée par un coup de crosse de fusil, qui, asséné dans son dos, le fit rouler par terre.

CHAPITRE XXI

CONGO CAPTIF

Les cavaliers poussèrent des hurras de joie.

« Pourquoi vous arrêtez-vous? Pourquoi ne continuez-vous pas votre course? demandèrent-ils ironiquement au Cafre.

— Allez donc dire à vos amis où les deux girafes sont cachées! »

Les deux hommes dont les huées accablaient le pauvre Congo étaient ceux que Willem, Arend et Hendrick avaient rencontrés le jour précédent, et qui les avaient envoyés au sud.

L'un était le frère de meinherr von Ormon, l'autre son beau-frère.

Tous les deux habitaient depuis plusieurs années les lisières de la colonie, où ils vivaient de rapines, se battant avec les Cafres et les Gregrias pour voler leurs bestiaux. Ils trafiquaient aussi avec les naturels de plumes d'autruches et d'ivoire. Ils avaient échoué dans une expédition pour se procurer des girafes, dont la prise leur eût valu la belle récompense promise par le consul de Hollande. A la vue

de nos aventuriers, plus heureux qu'eux, ils s'étaient promis de leur dérober les précieux animaux, de les cacher quelques semaines, jusqu'à ce que leurs propriétaires fussent retournés dans leur pays, et alors de conduire les girafes à Cap-Town.

Malheureusement pour Congo, ils étaient allés ce matin-là chercher de la nourriture; c'est en revenant qu'ils l'avaient aperçu.

« Il faut le tuer, dit l'un d'eux, en montrant leur victime, afin qu'il n'aille pas dire notre secret à ses amis.

— Ma foi, achevez-le, si bon vous semble, Shames, » repartit l'autre.

Malgré la perversité des deux coquins, aucun ne se souciait de donner le dernier coup à l'homme tombé sous leur attaque.

Ils l'aidèrent donc à se relever, lui attachèrent les mains derrière le dos, et le traînèrent vers leur camp.

A la conversation de ses ennemis, Congo jugea que rien de bon ne l'attendait, et que l'on se débarrasserait de lui n'importe comment, ses maîtres étant loin et ne pouvant lui donner aucun secours.

« Est-ce là le gibier que vous nous apportez? dit un homme assis devant le feu du camp.

— Oui, et comme vous êtes le cuisinier, c'est vous qui le préparerez pour le dîner.

— Qui est-il?

— Un espion; mais il n'y a pas encore grand mal, puisque nous l'avons arrêté. »

Une longue consultation eut lieu. Les Hollan-

dais pensaient nécessaire de s'assurer si le Cafre les avait épiés de son propre mouvement ou à l'instigation de son maître? Pour éclaircir ce point, le frère de von Ormon proposa de se rendre au kraal et de consulter le boer.

Dès qu'il fut parti, les autres attachèrent Congo à un arbre et se disposèrent à passer gaiement le temps, en jouant au cartes.

Quatre heures s'écoulèrent, qui parurent des siècles au Cafre.

Il était dans une véritable agonie. Les courroies de cuir qui liaient ses poignets aux branches s'enfonçaient dans sa chair, et en outre, il voyait en perspective une mort certaine.

La crainte de la mort ne le tourmentait cependant pas autant que le chagrin de ne pouvoir faire retrouver à son maître les girafes perdues par sa faute. Il regrettait maintenant de ne lui avoir pas confié ses soupçons. Il était trop tard. En agissant pour le mieux, il avait commis une imprudence.

« Eh bien, quelles nouvelles? demanda un des hommes au frère de von Ormon qui revenait.

— Tout va bien. Les Anglais ne se doutent point de ce qui se passe. Mon parent a établi une surveillance permanente autour de leur camp.

— Von Ormon est-il sûr qu'ils n'ont eu aucune communication avec ce Cafre?

— Oui. Un des Anglais est venu à la maison l'autre jour, mais ils ne se sont pas dit un mot; on les guettait de près.

— Peut-être alors que tout ne va pas aussi bien

que vous le supposez. Pourquoi diable celui-là est-il revenu? Je n'aime pas à les voir errer par ici si longtemps.

— Je vous assure, Shames, que tout va bien; nous n'avons qu'à nous débarrasser de l'espion. Quel est celui qui l'achèvera?

— Envoyons-lui une balle dans le corps, dit l'homme qui avait été laissé à la garde des girafes.

— Il faut bien qu'il soit tué d'une façon ou d'une autre; mais c'est fâcheux que nous ne l'ayons pas fait pendant que nous étions à sa poursuite, c'est une besogne pénible quand on est à froid. »

Une idée parut lumineuse au frère de von Ormon.

Il proposa de conduire le prisonnier à un étang qui se trouvait à quelque distance de la gorge, de l'attacher à un arbre et de le laisser là pendant la nuit.

« Je vois en cet endroit, chaque matin, dit-il, des traces de lion; je parierais que nous ne trouverons demain, à la place du pauvre homme, que quelques débris. »

Ce plan fut agréé de tout le monde et exécuté vers le coucher du soleil.

Pour empêcher le prisonnier de crier et de se faire entendre, on le bâillonna, puis après qu'on l'eut solidement attaché, les chasseurs lui souhaitèrent bonne chance et s'éloignèrent.

CHAPITRE XXII

UN COMBAT

Groot Willem attendit anxieusement le lendemain matin la visite de Congo, mais les heures passèrent et le Cafre ne se montra point.

Willem, à bout de patience, ne pouvait rester tranquillement au camp.

« Peut-être, dit-il, vers le coucher du soleil, Congo ne *peut-il* pas venir. S'il avait pu, il serait ici, puisqu'il l'avait dit. Il nous faut aller à sa recherche; mais il ne convient pas que nous y allions tous. Hendrick, venez avec moi ! »

Les deux jeunes gens montèrent à cheval et se dirigèrent vers la demeure de von Ormon.

D'après la conduite de Congo quand Willem l'avait vu en dernier lieu, son maître était certain que ses visites au kraal n'étaient point désirées.

Dans cette dernière visite au kraal de meinherr von Ormon, ce gentleman ne prit pas la moindre peine pour le recevoir poliment.

— Ce vilain noir que vous appelez Congo, dit-il, est parti l'autre soir; je pensais qu'il était avec vous.

Quand vous le retrouverez, emmenez-le si vous voulez; qu'il aille au diable, ou gardez-le!

— Pensez-vous qu'il soit parti réellement? demanda Willem à Hendrick, quand ils quittèrent la maison de von Ormon.

— Sans doute.

— Mais pourquoi n'est-il pas venu, comme il l'avait promis, au camp, ce matin?

— Pour quelque raison que nous ne savons pas.

— Dans quelle direction le chercher?

— Vers le nord, j'imagine.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est de ce côté que nous avons rencontré les deux hommes le jour où les girafes manquaient, et parce que ces faux guides nous ont dit de chercher nos bêtes au sud.

Willem proposa d'explorer immédiatement la plaine vers le nord-est.

Après avoir ainsi franchi environ cinq milles, ils se trouvèrent en vue de quelques collines qui ondulaient dans le lointain, à l'est.

« Notre bien pourrait avoir été adroitement caché là-bas, se dirent-ils; car, assurément, ce n'est pas en plaine que les voleurs auraient cherché à mettre les animaux à l'abri de nos regards. »

Le soleil se couchait lorsqu'ils atteignirent le couronnement des premières collines. Regardant de là le chemin qu'ils venaient de franchir, ils aperçurent un cavalier à un mille de distance de l'endroit où ils se trouvaient.

« Si nous guettons cet homme, fit Hendrick,

sans nous laisser voir, nous trouverons probablement ce que nous cherchons. Il m'a tout l'air d'un messager allant chez von Ormon. Je sais maintenant que ce dernier est le voleur. »

Ils se mirent à l'abri sous un bouquet d'arbres, descendirent, attachèrent leurs chevaux et attendirent l'homme qui s'approchait.

Ils le virent, à la lumière du crépuscule, gravir lentement la pente, un peu à l'est, et alors continuer sa course vers l'autre montagne.

La nuit était devenue si sombre, que pour ne le point perdre de vue il leur fallait marcher presque derrière lui.

En gravissant une autre colline à environ un demi-mille de l'endroit où ils avaient vu le cavalier, ils aperçurent le feu d'un camp qui brûlait dans le fond de la ravine au-dessous.

Tous deux mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux aux arbres et, silencieusement, marchèrent vers la lumière.

Ils continuèrent de s'approcher jusqu'à ce qu'ils eussent distingué trois hommes assis devant le feu. Et à la lumière des flammes du bivouac, ils aperçurent les deux jeunes girafes!

Ils tinrent conseil immédiatement.

Comment, par quel moyen rentrer en possession de leur propriété?

« Eh bien! dit Willem, s'ils veulent rendre les girafes de bonne grâce, nous les laisserons en paix; sinon, pas de merci. Nous sommes bien obligés de nous rendre justice nous-mêmes, puis-

qu'il n'y a pas un magistrat dans le parcours de cinq milles. »

Pendant ce temps, les trois hommes assis au bivouac avaient commencé à faire cuire leur souper.

Les jeunes aventuriers s'avancèrent serrés l'un contre l'autre, à couvert sous le bois, leurs fusils prêts, et alors se montrèrent soudain et hardiment à la lumière.

« Ne bougez pas! s'écria Willem, le premier de vous qui fait un mouvement, je le tue comme un chien! »

L'avertissement ne fut pas écouté par l'un des hommes, celui appelé Shames, qui sauta sur ses pieds et s'empara d'un fusil; il allait en tirer la détente, quand une balle du rifle de Willem l'envoya tomber presque dans le feu.

Le frère de von Ormon s'était levé aussi; mais le fusil de Willem le maintint en respect; le troisième voleur s'enfuyait d'une allure qui eût mis en défaut un excellent cheval.

Hendrick délia les girafes qui furent conduites par les deux chasseurs à l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux. Puis, Willem et Hendrick remontèrent en selle et, conduisant les caméléopards entre eux deux, ils se dirigèrent vers le camp où leurs compagnons les attendaient.

Le sort des deux Hollandais restés près du feu demeura, à partir de ce moment, inconnu à nos aventuriers. Aucun n'avait reçu de mortelle blessure, et il est probable qu'ils vivent encore, ce dont il n'y a pas autrement à les féliciter.

CHAPITRE XXIII

TOUT REDEVIENT SATISFAISANT

En se trouvant attaché à un arbre, prisonnier et bâillonné, Congo ne vit d'autre chance d'être délivré que par les bêtes féroces.

Ses réflexions n'avaient rien d'agréable. Il se fût résigné plus philosophiquement à sa mélancolique position, s'il avait pu révéler à son maître la cachette des girafes.

Une heure se passa, puis une autre, et les ténèbres arrivèrent.

Quelques antilopes trottèrent vers l'étang et s'y désaltérèrent. Elles furent suivies par plusieurs chacals, en attendant d'autres visiteurs moins pacifiques.

Une demi-heure après, ses yeux, perçant le brouillard de la nuit, distinguèrent un quadrupède dont l'espèce lui parut singulière.

Il ressemblait à un léopard et rampait doucement et silencieusement vers lui, s'approchant toujours davantage, puis il fit entendre un grognement étouffé :

C'était Spoor'em!

Pendant un moment le cœur de l'Africain fut rempli de joie. S'il devait mourir, ce serait du moins en compagnie de son fidèle ami!

Comme le chien se serrait tout contre lui, Congo remarqua qu'il tenait une de ses pattes relevée et que son poil était taché de sang.

Spoor'em semblait oublier la souffrance de sa blessure dans la joie de retrouver son maître, et jamais Congo n'avait tant souhaité de pouvoir parler. Mais son bâillon! Il ne pouvait pas donner un mot d'encouragement au pauvre animal. Peu de temps après l'arrivée de l'animal, Congo entendit la détonation d'un coup de fusil : Congo crut reconnaître le son de celui de Groot Willem. Il se demandait cependant comment le chasseur se trouvait là.

Quelques minutes de profond silence succédèrent au coup de fusil, qui fut suivi de trois autres, puis tout retomba dans le calme.

Un quart d'heure se passa et un piétinement de chevaux se fit entendre sur la colline au-dessus : des cavaliers galopaient sur la crête de la montagne et se dirigeaient vers l'endroit où il était.

« Les voleurs quittent leurs quartiers, » pensa Congo.

Ils ne se trouvaient pas à plus de trois cents yards de son arbre, et Congo se disait qu'ils allaient passer sans s'arrêter, quand l'un des cavaliers dit à l'autre :

« Attendez une minute, Hendrick, mon cheval est d'un côté d'un arbre et Tootla de l'autre. »

La voix était celle de Willem, et Tootla était le nom d'une des jeunes girafes.

Le Cafre fit un effort désespéré pour arracher son bâillon, mais en vain. Aucun moyen de se faire entendre ne venait à son esprit.

Il devait donc mourir là, pendant que ses compagnons retourneraient à Graaff-Reinet! Tout à coup, une pensée lui vint : le chien pouvait parler pour lui. Levant un de ses pieds, il allongea un coup de pied au pauvre animal qui articula un faible gémissement perceptible à peine à trente pas!

Il leva encore le pied et le lança sur son fidèle ami. Mais le chien ne fit aucun effort pour éviter le coup; il semblait dire seulement, par ses regards: Qu'ai-je fait? Pourquoi me battez-vous?

A ce moment l'air retentit d'un furieux rugissement : c'était le cri d'un lion affamé, et aussitôt Spoor'em répondit au roi des animaux par un aboiement de défi.

Une minute s'écoula, le galop des chevaux se rapprocha, et Congo eut le bonheur de s'entendre appeler par son maître!

Cinq minutes après, il était délivré. La joie fut grande parmi les amis. Le Cafre était le plus calme de tous. Son premier soin, après avoir été délié et débarrassé de son bâillon, fut de faire ses excuses à Spoor'em; l'animal ne parut point avoir conservé de l'injuste action de son maître la moindre rancune.

Congo n'avait pas mangé depuis trente-six heures. Willem le força à monter sur son cheval,

mais le noir n'y consentit qu'à la condition de prendre Spoor'em en croupe.

Ils se remirent en route et arrivèrent vers les premières heures du lendemain matin au camp où les attendaient Hans et Arend.

Swartboy, dans la joie de les revoir, s'écria qu'il ne traiterait plus jamais Congo de fou. Dans l'après-midi on se remit en route pour Graaff-Reinet. Spoor'em fut porté pendant deux ou trois jours sur le dos de l'une des vaches, douillettement enfoncé dans une corbeille tressée par Congo.

CHAPITRE XXIV

CONCLUSION

Un soir, après une longue journée de marche, nos aventuriers se trouvèrent à quelques milles de chez eux. Une trotte d'une heure ou deux devait les amener en présence des parents et amis dont ils avaient été si longtemps séparés.

Arend et Hendrick, impatients d'arriver, auraient bien voulu galoper en avant des autres, mais ni l'un ni l'autre n'osait communiquer son désir à son compagnon.

A leur grand déplaisir, ils virent Hans et Willem faire halte à la maison d'un boer et prendre des arrangements pour y passer la nuit.

Willem et Hans possédaient un vieux fonds de philosophie hollandaise qui leur enseignait qu'aucune circonstance ne devait les induire à exposer les animaux qui les avaient servis si bien et si longtemps, non plus que ceux qui leur avaient coûté tant de peine à acquérir. Arend et Hendrick durent se résigner.

De bonne heure, le lendemain matin, les chasseurs traversèrent Graaff-Reinet pour se rendre chez eux. Tous les habitants du village vinrent leur souhaiter la bienvenue; bien des poignées de main s'échangèrent.

Les girafes furent regardées par eux avec autant de curiosité que les Makalolos en mettaient à contempler le clocher de l'église du village.

« Allons, tout va bien; nous revenons chez nous avec les honneurs de la guerre, dit Hendrick en faisant observer à ses compagnons comment ils étaient accueillis, car plusieurs de leurs amis, doutant du résultat d'une expédition entreprise sans aucun succès par tant d'autres, avaient raillé la présomption des jeunes chasseurs.

— Oui, répondit Arend, et c'est à la persévérance de Willem que nous le devons.

— Point du tout, dit généreusement le chasseur, se n'y ai aucun mérite particulier. »

Les jeunes chasseurs, après de plus longues abjences, n'avaient jamais senti si vivement combien ils aimaient leurs chères maisons, leurs « *sweet homes* ».

Est-il besoin de dire toute la joie des deux jeunes personnes Truëy von Bloom et Wilhemina van Wyk, en revoyant leurs fiancés?

Congo et Swartboy se dédommagèrent de tant de peines et de fatigues en affectant de grands airs de supériorité sur les autres domestiques.

Il restait encore une autre tâche à Willem : c'était de conduire Hans à Cape-Town pour son

voyage projeté en Europe, et de remettre au consul hollandais les deux jeunes girafes. Avant d'entreprendre ce nouveau voyage, cependant, il se donna un mois complet de repos.

Pendant ce temps, les Makalolos furent traités avec la plus grande bonté par les familles de nos chasseurs. Lorsqu'ils durent retourner chez eux, on leur donna à chacun un fusil, un cheval et un habillement complet; ils furent chargés encore de plusieurs autres présents utiles pour Macara.

Hans désirait assister, avant son départ, à deux importantes cérémonies que miss Truey et miss Whilemina durent, en conséquence, fixer à un délai très-rapproché.

Le lendemain du double mariage, Willem et Hans se mirent en route pour Cape-Town, emmenant les deux girafes et emportant l'ivoire pris aux éléphants.

La récompense promise par le consul leur fut délivrée, et ils vendirent avantageusement tout leur butin.

Les caméléopards devinrent les compagnons du jeune philosophe en route pour l'Europe.

Willem, de retour à Graaff-Reinet où il demeure toujours, essaie de s'habituer à une vie tranquille; ce qui lui paraît très-difficile, car le goût des aventures le poursuit toujours, et Jan et Klaas, exaltés par les récits de leur frère aîné, aspirent un peu plus que de raison à abandonner leurs études intellectuelles pour celles de la chasse.

Hendrick et Arend ne songent point à quitter

Graaff-Reinet pour des contrées inconnues; leur *sweet home* a trop d'attraits pour eux. Ils laisseront leurs jeunes frères conquérir le titre qu'ils ont si vaillamment gagné de chasseurs de girafes. Mais ils ne les y encouragent pas. Ils sont entièrement revenus, pour leur compte, de cette furie de la chasse qui n'a pas toujours son excuse dans le besoin de vivre ou de se défendre. Tous ces massacres d'animaux, en somme, leur ont laissé une insurmontable antipathie pour le métier de chasseur; leurs douces compagnes sont pour beaucoup, il n'est pas besoin de le dire, dans cette conversion.

FIN

TABLE



PREMIÈRE PARTIE

I. — Arrivée à la terre promise........ 1
II. — Sur le Simpopo........ 6
III. — Une double trappe........ 11
IV. — Dans les fosses........ 16
V. — Arend perdu........ 20
VI. — Spoor'em........ 24
VII. — Le chasseur perdu........ 30
VIII. — Délivré !........ 35
IX. — Un incident........ 40
X. — Macara........ 45
XI. — Le Kraal de Macara........ 50
XII. — Exploration........ 55
XIII. — Le fidèle Smoke........ 59
XIV. — Les hippopotames........ 63
XV. — Histoire de l'hippopotame........ 67
XVI. — La chasse de l'hippopotame........ 71
XVII. — Au pays des girafes........ 77
XVIII. — La poursuite........ 81
XIX. — Le caméléopard........ 86
XX. — Une course pour sauver sa vie........ 89

XXI. — Un animal difficile à tuer 95
XXII. — Une séparation 100
XXIII. — De plus mal en plus mal 105
XXIV. — Réunion 109
XXV. — Les erreurs d'une nuit 113
XXVI. — Capturés 117

DEUXIÈME PARTIE

I. — Garrottés 123
II. — Conduits à la mort 127
III. — Juste à temps 131
IV. — Le hopo 135
V. — Désappointés 140
VI. — Chassés au loin 144
VII. — La retraite 147
VIII. — Tyrannie et loyauté 152
IX. — Bonnes nouvelles 158
X. — Assiégés 163
XI. — Pas tout à fait trop tard 168
XII. — Désir de la patrie 171
XIII. — Au milieu des mimosas 175
XIV. — Un autre désappointement 180
XV. — Un troupeau de buffles 185
XVI. — La source empoisonnée 191
XVII. — Où chacun est intéressé 194
XVIII. — La fosse 199
XIX. — Sur le karroo 204
XX. — L'étang de la mort 209
XXI. — La racine à eau 213
XXII. — Une singulière pompe 218
XXIII. — Scènes rarement visitées 223

TROISIÈME PARTIE

I. — Les autruches 229
II. — Les chasseurs découragés 233
III. — Une chasse sans espoir 238
IV. — Une veille fatigante 242
V. — Chance plutôt qu'habileté 247
VI. — Un revers de fortune 252
VII. — A la recherche de Willem 256
VIII. — Une rencontre entre de vieilles connaissances 261
IX. — Retrouvés 265
X. — Un lion 269
XI. — Un soudain revers de fortune 273
XII. — Le bien perdu retrouvé 277
XIII. — Avec les Hottentots 281
XIV. — Le feu du Hollandais 284
XV. — Égarés ou volés 287
XVI. — Le dernier d'une famille 292
XVII. — Nouvelles des bêtes perdues 296
XVIII. — Pourquoi Congo devient traître 301
XIX. — Une lumière dans les ténèbres 305
XX. — Le Cafre en découvre trop long 309
XXI. — Congo captif 312
XXII. — Un combat 316
XXIII. — Conclusion 324

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30

LIBRAIRIE J. HETZEL, 18, RUE JACOB

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

VOLUMES IN-18

Br., 3 fr. — Cart. toile, tr. dorées, 4 fr.
Demi-rel. chag., tr. dor., 5 fr.

		Vol.
ANDERSEN.......	Nouveaux Contes suédois..	1
BERTRAND (J.)...	Fondateurs de l'astronomie	1
BRACHET (A.)....	Grammaire historique	1
—	Dictionnaire étymologique.	1
BRÉHAT (de).....	Aventures d'un Parisien...	1
CARLEN (Émilie).	Un Brillant Mariage......	1
CHERVILLE (de)..	Hist. d'un trop bon chien..	1
CLÉMENT (Ch.)...	Michel-Ange, Raphaël, etc.	1
DURAND (Hip.)..	Les grands Prosateurs.....	1
—	Les grands Poëtes........	1
ERCKMANN-CHATRIAN..	Le Fou Yegof, ou l'Invasion	1
—	Madame Thérèse	1
—	Histoire d'un paysan......	1
FOUCOU.........	Histoire du travail	1
GRIMARD........	Hist. d'une goutte de sève.	1
HIPPEAU (Mme)..	Économie domestique.....	1
HUGO (VICTOR)...	Les Enfants.............	1
IMMERMAN	La blonde Lisbeth........	1
LAVALLÉE (Th.)..	Les Frontières de la France	1
—	Histoire de la Turquie.. .	2
LEGOUVÉ (E.)....	Les Pères et les Enfants...	1
LOCKROY (Mme)..	Contes à mes nièces.......	1
MACAULAY	Histoire et Critique.......	1
MACÉ (Jean).....	Arithmétique du Gd-Papa..	1
—	Contes du Petit Château. .	1
—	Hist. d'une Bouchée de pain	1
—	Serviteurs de l'estomac...	1
MAURY (commt) .	Géographie physique.....	1
ORDINAIRE......	Dictionnaire de Mythologie	1
—	Rhétorique nouvelle......	1
PAPE-CARPANTIER (Mme)	Secret des grains de sable	1
RATISBONNE (L.).	Come enfantine (2 s. en 1 v.)	1
RENARD.........	Le Fond de la mer........	1
ROULIN (F.).....	Histoire naturelle.........	1
ROZAN (Ch.).....	Petites Ignorances........	1
SAYOUS	Conseils à une mère.	1
—	Principes de Littérature ..	1
SIMONIN.........	Histoire de la Terre......	1
STAHL (P.-J.)....	Morale familière.........	1
STAHL et MULLER	Nouveau Robinson suisse..	1
THIERS	Histoire de Law.........	1
VERNE (Jules)...	*Aventures du capit. Hatteras :*	
—	— Anglais au pôle Nord.	1
—	— Désert de Glace......	1
—	Cinq semaines en ballon..	1
—	De la Terre à la Lune....	1
—	Voyage au Centre de la Terre	1
—	*Enfants du capitaine Grant :*	
—	— L'Amérique du Sud...	1
—	— L'Australie..........	1
—	— L'Océan Pacifique....	1
WOGAN (de).....	Voyages et Aventures ...	1
ZURCHER et MARGOLLÉ.	Les Tempêtes............	1
—	Histoire de la navigation..	1
—	Le Monde sous-marin.....	1

VOLUMES IN-18 ILLUSTRÉS

Br., 3 fr. 50. — Cart. toile, tr. dorées, 4 fr. 50.
Reliés, tranches dorées, 5 fr. 50.

		Vol.
BERTRAND (Alex.)	Révolutions du globe.....	1
FARADAY (M.)...	Histoire d'une chandelle..	1
FRANKLIN (J.)...	Vie des animaux (non ill.)	6
GRATIOLET (P.)..	De la Physionomie........	1
MAYNE-REID.....	Avent. de terre et de mer.	1
—	Les Jeunes Esclaves	1
—	Le Désert d'eau..........	1
NODIER (Ch.)....	Contes choisis	2
PARVILLE (de)...	Habitant de la planète Mars	1
SILVA (de)......	Le Livre de Maurice......	1

VOLUMES IN-18. — PRIX DIVERS

CHENNEVIÈRES (de)	Avent. du petit roi saint Louis dev. Bellesme.	5 fr.
GRIMARD (Ed.)..	La Plante (2 vol.).... .	14 »
MACÉ (Jean)....	Théâtre du Petit Château	2 »
—	Arithmétique du Grand-Papa (édition popul.)	1 »
—	Morale en action......	1 »
—	Le Génie et la petite ville. 1 v. in-32......	» 25
—	La Ligue de l'enseignement, no 1 et 2 à. .	» 25
SOUVIRON.......	Dictionnaire des termes techniques..........	6 fr.

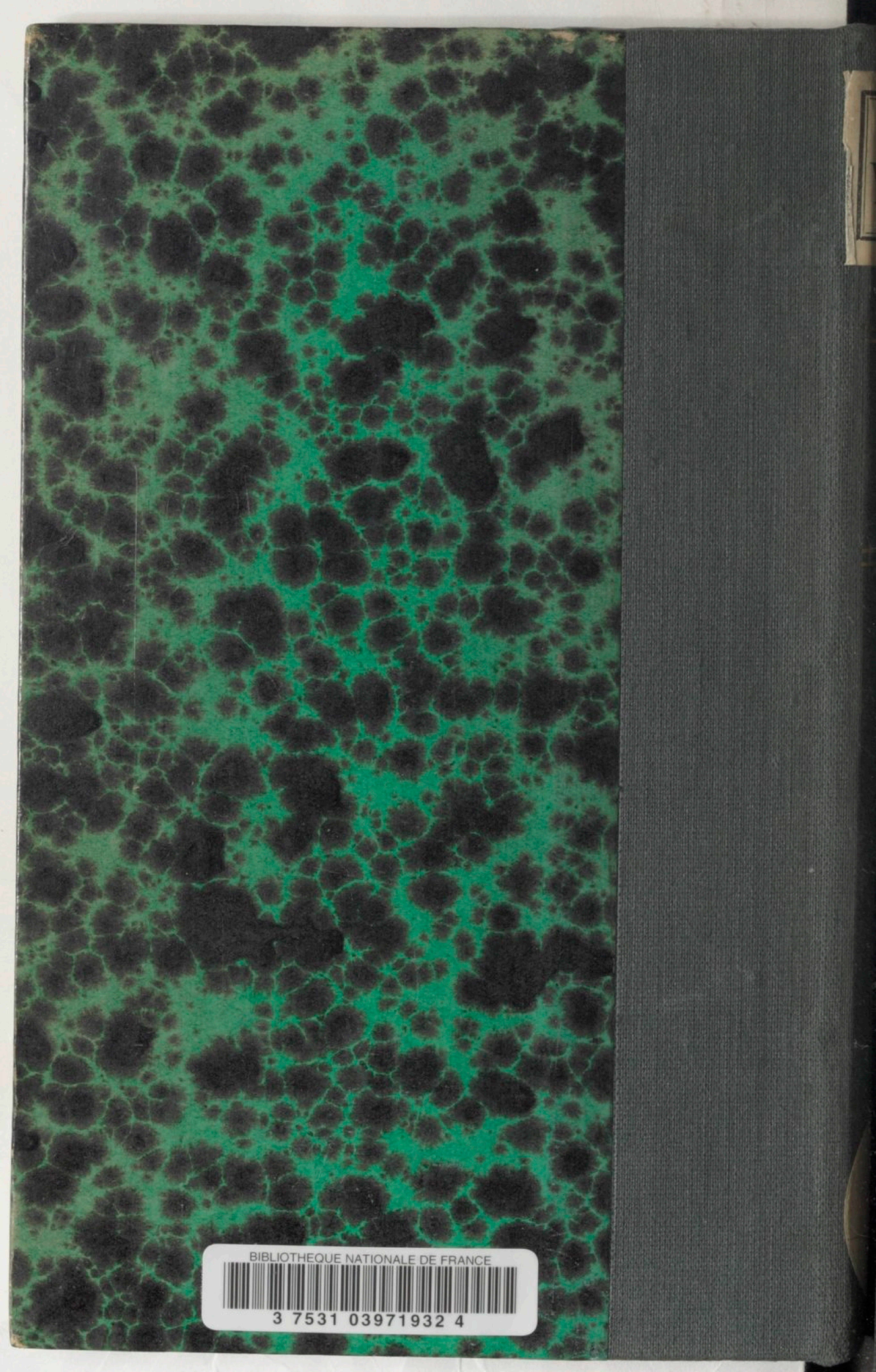
Sous presse :

		Vol.
AGASSIZ........	Manuel de zoologie.......	1
BIART (Lucien)..	Aventes d'un je naturaliste.	1
DANA...........	Manuel de géologie et de minéralogie............	2
DE CHERVILLE ..	Hist. d'un trop bon chien.	1
DE MESSAS.....	Histoire sainte (Ancien et Nouveau Testament)....	1
DU TEMPLE.....	Traité de mécaniq. usuelle	1
ÉLISÉE RECLUS..	Histoire d'un ruisseau....	1
FLAMMARION (C.).	Histoire du ciel.	1
FOUCOU.........	Les Glaciers de Tyndall...	2
GASTON PARIS...	Hist. de la langue française	1
GRISET (Ernest)..	Avent. de la vie sauvage..	1
LACOME	La Musique mise à la portée des enfants	1
DAUDET (ALPH.).	Hitsoire de mon moulin..	1
BERTHET (AND.).	Mes Lunes..... 1 vol. (2 fr.)	
MULLER.........	Morale en action.........	1
—	Jeunesse d. homm. célèbres	1
NORTH PEAT.....	Merveilles de la science...	1
ORDINAIRE......	Hist. de la littér. française	1
VAN BRUYSSEL..	Clients d'un vieux poirier.	1
STAHL..........	Les Confidences d'une pen-sionnaire................	1
WOOD..........	Aventures d'un griffon....	1
STAHL et Dr WAILLY..	Enfants en Amérique	[illegible]

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [913]






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971932 4